

OBJECTIF DÉSIR : LA RÉDEMPTION DES SENS

Eros



Objectif Désir : La Rédemption des Sens

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Cuir de la Discorde	4
Chapitre 2 : Le Sanctuaire Numérique	17
Chapitre 3 : L'Orgasme de la Honte	28
Chapitre 4 : Un Réveil en Trompe-l'œil	39
Chapitre 5 : L'Addiction Naissante	49
Chapitre 6 : Le Frisson des Transports	59
Chapitre 7 : Supermarché des Sens	70
Chapitre 8 : Le Masque de la Ménagère	81
Chapitre 9 : Le Jouet de la Discorde	93
Chapitre 10 : L'Ombre du Scandale	103
Chapitre 11 : Le Verdict de l'Écran	114
Chapitre 12 : Mise à Nu Totale	126
Chapitre 13 : Le Pacte de l'Ombre	136
Chapitre 14 : Spectacle en Duo	147
Chapitre 15 : Le Seuil du Libertinage	158

Chapitre 1

Le Cuir de la Discorde

Le miroir de la coiffeuse ne ment jamais, il se contente de hurler en silence ce que je refuse de m'avouer. J'ai quarante-huit ans, et ce soir, j'ai décidé de tuer la femme invisible que je suis devenue.

Mes doigts tremblent alors que je saisis le flacon d'huile parfumée. J'en verse une généreuse flaque au creux de ma paume, la chaleur du liquide contrastant avec la fraîcheur de la chambre. Je masse mes hanches, mes cuisses, là où la peau commence à trahir le temps, là où les mains de Marc ne s'aventurent plus que par habitude, par politesse presque. Je veux que ma peau luise, qu'elle appelle le toucher, qu'elle crie son existence sous la lumière crue de l'halogène.

Puis vient le cuir.

C'est un ensemble que j'ai commandé dans une fièvre de honte et d'espoir, caché pendant des semaines au fond d'une boîte à chaussures. Le corset est une armature de douleur et de puissance. Quand je l'enfile, le crissement du cuir noir est un son presque organique, un cri de prédateur dans le silence sépulcral de notre appartement de l'avenue de Ternes. Je tire sur les lacets, à m'en couper le souffle. Mes côtes protestent, mes poumons se compriment, mais je m'en fous. Je veux cette camisole de force érotique. Je veux que ma poitrine soit poussée vers le haut, offerte, provocante, les mamelons pointant sous la peau tannée, déjà durcis par l'adrénaline et le froid de la pièce.

Je passe les bas autofixants en résille fine, puis j'enfile les bottes de cuir noir qui montent jusqu'à mi-cuisses. Le bruit de la fermeture éclair qui remonte lentement le

long de mon mollet résonne comme un verdict. *Vlan.* Je me redresse. Le talon de douze centimètres me donne une stature que je n'ai plus. Je ne suis plus la mère, je ne suis plus la comptable, je ne suis plus la compagne apathique qui attend que la lessive se termine.

Je suis une prédatrice en deuil de son propre désir.

Je termine par un maquillage charbonneux, forçant sur le noir pour noyer mes yeux, pour masquer cette lueur de désespoir qui me ronge. Mes lèvres sont d'un rouge sanglant, presque noir. Je me regarde. Je ne me reconnais pas, et c'est exactement ce qu'il me faut. Je suis cette Domina de pacotille, cette reine de cuir qui attend son sujet, ou son bourreau.

Je m'installe sur le bord du lit. Le dessus-de-lit en satin est froid. J'écarte légèrement les jambes, laissant le cuir de mes bottes se frotter l'un contre l'autre. *Screeech.* Le son est d'une sensualité brutale. Je sens l'humidité poindre entre mes jambes, une réaction pavlovienne à l'interdit, à la mise en scène. Mon propre corps me trahit, s'offrant à une attente qui me tord les entrailles.

J'attends.

Les minutes s'étirent, visqueuses. J'entends le tic-tac de la pendule du salon. Chaque seconde est une gifle. Mon dos me fait souffrir dans ce corset trop serré, ma peau transpire sous le cuir, créant une pellicule de moiteur qui me colle à l'armature. C'est inconfortable, c'est ridicule, c'est magnifique. Je ferme les yeux et j'imagine Marc entrer. Je l'imagine s'arrêter net, le souffle court, ses yeux fatigués s'agrandissant devant cette vision d'un autre monde. Je l'imagine poser sa sacoche de cuir usé — ce cuir-là, celui du travail, celui de la lassitude — et se laisser tomber à genoux, enfin vaincu par autre chose que ses responsabilités.

Soudain, le bruit de la clé dans la serrure.

Mon cœur rate un battement, puis s'emballe, cognant contre mes côtes comprimées. Je redresse le menton, je cambre le dos, offrant ma gorge à la pénombre. Les bruits sont familiers, horriblement banals. Le soupir qu'il pousse en retirant ses chaussures. Le froissement de son manteau qu'il jette sur le fauteuil de l'entrée. Le silence qui suit, celui d'un homme qui porte le monde sur ses épaules et qui n'a plus la force de lever la tête.

Il entre dans la chambre.

Il ne regarde pas. Il ne regarde jamais vraiment. Il se dirige vers la commode, retire sa montre, la pose. Le petit bruit métallique du bracelet sur le bois me déchire les tympanes. Il commence à déboutonner sa chemise, le dos tourné, ses épaules voûtées trahissant une fatigue qui confine à l'érosion.

— Marc, je murmure.

Ma voix est rauque, étranglée par le corset et l'émotion.

Il se retourne à demi, un mouvement lent, presque douloureux. Ses yeux se posent sur moi. Je vois le passage de l'incompréhension, puis une sorte de lueur terne, un étonnement qui s'éteint avant même d'avoir brillé. Il balaye du regard le cuir noir, la résille, mes seins compressés qui menacent de déborder, mes lèvres peintes pour le péché.

Il ne dit rien.

Le silence qui s'installe est plus lourd que le plomb. C'est un silence qui pue l'échec. Je sens la sueur couler entre mes omoplates, une goutte glacée qui trace un chemin de honte sur ma peau chauffée par l'effort.

— Tu as vu l'heure, Lina ? dit-il enfin d'une voix monocorde, dépourvue de toute inflexion de désir ou de choc. Je suis épuisé. J'ai une réunion à huit heures demain.

Il finit de se déshabiller, laissant tomber son pantalon de costume froissé sur le tapis. Il reste en caleçon, son corps de cinquantenaire marqué par le manque d'exercice et le stress, une silhouette qui me fend le cœur autant qu'elle m'irrite. Il ne me touche pas. Il ne m'approche même pas.

Il contourne le lit, soulève la couette de son côté, et s'y glisse.

— Éteins quand tu auras fini ton... cirque, ajoute-t-il en se tournant sur le côté, me présentant son dos, cette muraille de chair indifférente que je connais par cœur.

Le mot "cirque" me percute comme une décharge électrique. La douleur du rejet est si vive que je crois sentir le cuir de mon corset se déchirer sous la pression de mon indignation. Mes yeux me brûlent. Je reste là, assise, ridicule dans mon armure de guerrière sexuelle, tandis que le bruit de sa respiration s'alourdit déjà.

Il s'endort. Il s'endort vraiment.

L'humiliation est totale. Elle est physique, elle est palpable. Elle est ce liquide chaud qui finit par déborder de mes yeux pour s'écraser sur le cuir noir de ma poitrine. Je suis une reine sans royaume, une domina dont l'esclave est déjà mort d'ennui. Je sens la colère monter, une rage sourde, animale, qui commence à bouillir sous la surface de ma peau luisante. Ce n'est plus de la tristesse, c'est une faim. Une faim que son apathie vient de transformer en quelque chose de dangereux.

Je regarde son dos, cette étendue de peau pâle qui ignore mon existence. Mes ongles, peints en noir, s'enfoncent dans la paume de mes mains. Le cuir crisse alors que je me lève lentement, mes talons martelant le parquet comme un tambour de guerre. S'il veut le silence, il va avoir l'orage. S'il veut l'invisibilité, je vais le forcer à me brûler

les yeux.

Je m'approche du lit, l'odeur du cuir et de mon propre parfum capiteux emplissant l'espace confiné de notre défaite. Je ne vais pas me déshabiller. Je ne vais pas pleurer dans mon coin.

Je vais le réveiller. De la pire, ou de la plus brutale des manières.

Je m'arrête au bord du matelas, l'ombre de ma silhouette gainée de noir projetée sur son dos par la veilleuse faiblarde. Mes talons de douze centimètres s'enfoncent dans la moquette, un ancrage nécessaire pour ne pas trembler. La rage est un moteur bien plus puissant que le chagrin. Elle brûle dans mes veines, liquide et corrosive.

Je lève ma main gantée. Le cuir de l'agneau noir s'ajuste comme une seconde peau sur mes phalanges. Dans mon autre main, la cravache de cuir tressé pend, inoffensive en apparence, mais je sens son poids, son potentiel de rupture. Marc respire lentement, d'un calme insultant. Il ronfle presque, un petit bruit de gorge qui me donne envie de hurler.

— Marc.

Ma voix est basse, rauque, chargée de tout ce que je n'ai pas dit ces derniers mois. Il ne bouge pas. Je resserre les doigts sur le manche de mon jouet.

— Regarde-moi, putain.

D'un mouvement sec, je fais claquer la lanière de cuir sur le drap, juste à quelques centimètres de son épaule. Le bruit déchire le silence de la chambre comme un coup de feu. Il sursaute, son corps musclé se tordant sous la couette dans un réflexe de survie. Il se retourne brusquement, les yeux bouffis de sommeil, l'esprit embrumé.

— Qu'est-ce que... Lina ? Qu'est-ce que tu fous ?

Il plisse les paupières, essayant de déchiffrer la vision devant lui. Je suis une apparition de cauchemar et de fantasme. Le corset serre ma taille à m'en couper le souffle, remontant mes seins jusqu'à la gorge, les offrant presque hors des bonnets de cuir. Ma peau, chauffée par la matière synthétique et la colère, brille d'une fine pellicule de sueur.

Je ne réponds pas. Je grimpe sur le lit, un genou après l'autre. Le sommier grince sous mon poids, un gémissement métallique qui accompagne le crissement obsessionnel de mon accoutrement. Je chevauche ses hanches avant qu'il n'ait le temps de protester. Mes talons s'accrochent aux draps, me stabilisant au-dessus de lui.

— Je ne t'ai pas donné la permission de dormir, dis-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure venimeux.

Il essaie de se redresser, ses mains cherchant mes hanches pour me repousser, mais la vue de mes seins comprimés, de mon regard fou, de cette armure de cuir noir qui me rend méconnaissable, le fige. Ses doigts rencontrent la texture froide et lisse du cuir de ma culotte fendue. Je sens sa paume brûlante à travers la fine paroi de peau animale.

— Lina, arrête tes conneries. Il est deux heures du matin, je bosse demain...

Sa voix déraile. Il essaie de paraître agacé, mais je vois l'éclair dans ses pupilles. Je vois sa gorge se contracter alors qu'il déglutit. Ses yeux descendent sur le décolleté plongeant, là où la sueur perle entre mes seins, brillant sous la lumière rousse.

— Tu te fiches de mon travail, tu te fiches de mes efforts, tu te fiches de ce que je ressens, craché-je en me penchant vers lui.

Le parfum du cuir, entêtant, sauvage, emplit l'espace entre nos visages. J'écrase mon intimité, protégée seulement par les rebords du cuir, contre sa cuisse. Je veux qu'il sente ma chaleur, mon humidité, ma révolte.

— Tu voulais le silence ? Regarde où il nous a menés.

Je plaque mes mains gantées sur son torse nu. Le contraste entre le froid du cuir et la fournaise de sa peau me donne un frisson électrique. Je griffe lentement son pectoral droit, laissant quatre traces rouges s'imprimer sur lui. Il lâche un souffle court, entre le grognement et le soupir.

— Tu es complètement tarée, murmure-t-il, mais ses mains ne me repoussent plus.

Elles remontent le long de mes cuisses gainées de bas autofixants en résille, leurs mailles s'enfonçant dans ma chair. Sa prise est brutale, instinctive. Sa colère répond à la mienne. C'est le seul langage qu'il semble encore comprendre : le choc, la friction, la violence du désir.

— Regarde-moi, Marc. Regarde ce que tu gâches. Regarde ce que tu ignores.

Je saisis le manche de ma cravache et je le passe lentement sur sa mâchoire, le cuir tressé titillant sa barbe de trois jours. Ses yeux sont maintenant noirs, dilatés par une montée de testostérone que même son épuisement ne peut masquer. Sous moi, je sens son sexe se réveiller, une barre rigide qui vient buter contre mon entrejambe. L'ironie me fait ricaner. Son esprit veut m'ignorer, mais son corps me trahit.

— Tu as faim, n'est-ce pas ? Tu as faim de cette salope que tu traites comme un meuble depuis des mois ?

— Ferme-la, Lina, grogne-t-il en serrant ses doigts sur mes fesses, le cuir crissant sous sa poigne.

Il me tire violemment vers lui, m'obligeant à cambrer le dos. Le corset me rentre dans les côtes, mais la douleur n'est qu'un stimulant. Je sens l'odeur de son sommeil, de sa peau chaude, de l'homme que j'aime et que je déteste à cet instant précis.

Je lâche ma cravache. Elle retombe sur le sol avec un bruit sourd. Mes deux mains saisissent son visage, mes gants noirs encadrant ses traits tendus. Je plonge mes yeux dans les siens, y cherchant une étincelle de l'homme d'autrefois, mais je n'y trouve qu'un animal acculé, prêt à mordre.

— Fais-moi taire alors, le défié-je. Force-moi à me taire. Mais ne prétends plus que je n'existe pas.

Il ne réfléchit plus. Sa main remonte brusquement à ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour exposer ma gorge. Ma respiration devient un sifflement erratique. Je sens son érection, impitoyable, qui bat contre ma propre excitation, là où le cuir s'écarte.

D'un geste brusque, il me bascule sur le côté, mais je ne le laisse pas gagner le dessus. Je m'accroche à son cou, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes. Nous roulons sur le lit dans un fracas de draps froissés et de cuir qui hurle à chaque frottement. La tension entre nous est si épaisse qu'elle semble presque solide, une membrane que seul le sexe pourra déchirer.

Il plaque mes poignets au-dessus de ma tête, m'écrasant de son poids. Je suis piégée entre le matelas et son corps massif, ma poitrine comprimée par le corset qui menace de rompre. Je le vois me dévorer du regard, une rage sexuelle pure remplaçant enfin l'indifférence qui me tuait à petit feu.

— Tu voulais mon attention, Lina ? Tu l'as. Tu vas l'avoir jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer.

Il baisse la tête et mord mon épaule, juste au-dessus du bord du corset. Je crie, un son qui se perd dans l'obscurité de la chambre, un mélange de souffrance et de délivrance. Le goût du sel sur ma peau, la rudesse de ses lèvres, le craquement du cuir sous ses assauts... tout devient flou.

Sa main libre descend, cherchant fébrilement l'ouverture de ma culotte, écartant brutalement les lanières pour trouver ma chair nue, brûlante et déjà trempée de mon impatience. Ses doigts s'enfoncent en moi sans aucun préliminaire, une intrusion sauvage qui me fait arquer le bassin contre lui. Je ne veux pas de tendresse. Je veux qu'il me brise, pour qu'on puisse enfin se reconstruire sur les ruines de cette nuit.

— Plus fort, Marc... Plus fort, putain !

Je sens sa sueur couler sur mon torse, se mélangeant à la mienne sous le cuir. L'air devient rare, saturé d'une électricité animale. On ne se parle plus avec des mots, on s'agresse avec nos corps. C'est une guerre de tranchées, et le champ de bataille sent le sexe et le désespoir.

Il lâche mes poignets pour s'attaquer à la fermeture éclair de son propre pantalon, ses mouvements saccadés par l'urgence. Je l'aide, mes gants glissant sur le métal, mes doigts tremblants de cette faim que j'ai cultivée seule dans le salon pendant des heures.

— Regarde-moi, répète-t-il d'une voix d'outre-tombe, alors qu'il se libère enfin. Regarde ce que tu me fais faire.

Il attrape mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans la peau là où le cuir s'arrête, et il se positionne à l'entrée de mon intimité béante, prête à l'accueillir comme on accueille une sentence.

Le silence a enfin disparu. Il ne reste que le bruit de nos souffles courts et le craquement sinistre du cuir qui s'apprête à céder sous la violence de l'impact.

Il ne demande pas la permission. Il n'y a plus de place pour la courtoisie ou les préliminaires feutrés dans ce champ de ruines qu'est devenu notre désir. Marc s'enfonce en moi d'un coup sec, une lame de chair brûlante qui déchire le silence et ma propre résistance. Un cri rauque s'échappe de ma gorge, à mi-chemin entre l'agonie et la délivrance.

La sensation est foudroyante. Le contraste entre le froid du cuir qui enserre mes cuisses et la chaleur dévastatrice de son sexe qui me remplit est presque insupportable. Je cambre le dos, mes seins compressés dans le corset de cuir noir se soulevant au rythme de ma respiration saccadée. Je sens chaque centimètre de lui, chaque veine, chaque battement de son sang qui pulse contre mes parois déjà trempées.

— Oh putain, grogne-t-il contre mon oreille, son souffle comme une brûlure sur ma peau humide.

Il ne bouge pas tout de suite. Il reste là, ancré au plus profond de moi, comme s'il voulait reprendre possession d'un territoire qu'il avait négligé. Ses mains, larges et calleuses, se crispent sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair au-dessus des jarretelles. Le cuir de mes bottes grince contre ses cuisses, un bruit de frottement animal, obsessionnel.

Puis, il entame son mouvement. Lent, d'abord. Cruellement lent. Il se retire presque entièrement, me laissant sur le seuil du vide, avant de frapper à nouveau, plus fort, plus profondément. À chaque coup de boutoir, le corset craque, ses baleines s'enfonçant dans mes côtes, me rappelant que cette tenue, que j'avais choisie pour le dominer, est devenue ma propre cage. Je suis prisonnière de ce cuir, prisonnière de lui, et je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

— Regarde-moi, Lina. Ne ferme pas les yeux.

J'obéis, les yeux noyés de larmes et de sueur. Son visage est une promesse de chaos. Ses traits sont tordus par un plaisir qui ressemble à de la haine, ses pupilles dilatées par l'adrénaline. Il me prend avec une sorte de fureur désespérée, comme s'il cherchait à effacer l'humiliation de son indifférence passée, comme s'il voulait graver son nom à l'intérieur de mon utérus.

Je lève mes mains gantées et j'agrippe ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles tendus à travers le tissu fin de son t-shirt qu'il n'a même pas pris le temps d'enlever. L'odeur du cuir, mêlée à celle de son foutre pré-éjaculatoire et de notre sueur commune, sature l'air. C'est une odeur de fauve, de survie.

Le rythme s'accélère. Marc perd pied. Sa respiration n'est plus qu'un sifflement erratique. Il n'est plus l'homme qui dormait tout à l'heure ; il est une force brute, un marteau-piqueur qui démolit mes dernières barrières. Sous lui, je me désagrège. Mes hanches répondent aux siennes, mes fesses claquent contre son bassin dans un bruit de chair humide et de cuir froissé. Chaque impact est une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Je te déteste, je souffle entre deux halètements, la voix brisée. Je te déteste de me faire ça...

— Tais-toi, répond-il en venant m'embrasser avec une violence qui me coupe le souffle. Tais-toi et prends-moi.

Sa langue envahit ma bouche avec la même autorité que son sexe envahit mon corps. Je gémiss contre ses lèvres, un son guttural, presque inhumain. Le plaisir monte, insidieux et dévorant. C'est une tension insoutenable qui se cristallise dans mon bas-ventre, une pelote de nerfs prête à exploser. Je sens mes parois vaginales se

contracter autour de lui, le suppliant d'en finir, de me briser tout à fait.

Marc lâche mes hanches pour attraper mes poignets et les plaquer au-dessus de ma tête, sur le tapis où nous nous sommes échoués. Ses coups deviennent désordonnés, rapides, vicieux. Il ne cherche plus le plaisir, il cherche l'exorcisme. Je vois la sueur perler sur son front et tomber en gouttes lourdes sur mon décolleté, glissant sur le cuir luisant.

— Ça vient... Lina... putain...

Sa voix se casse. Son corps se tend comme un arc. Je sens la vague arriver, immense, noire, irrésistible. Mes muscles se crispent, mes orteils se recroquevillent dans mes bottes de cuir. Je hurle son nom, un cri qui déchire la nuit, alors qu'une première décharge me traverse. Le plaisir est si violent qu'il confine à la douleur. Mes entrailles se tordent dans un spasme interminable.

Au même instant, Marc s'enfonce une dernière fois, plus loin que je ne pensais cela possible. Il se fige, le visage enfoui dans mon cou, et je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, un flot épais qui semble ne jamais vouloir s'arrêter. Il vibre contre moi, son cœur battant la chamade contre ma poitrine, alors qu'il vide jusqu'à la dernière goutte de sa colère et de son envie en moi.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par nos souffles qui cherchent à retrouver un semblant de régularité. Il reste en moi, lourd, épuisé, alors que la réalité revient nous gifler. L'extase retombe, laissant place à une mélancolie poisseuse.

Marc se retire lentement, le bruit de succion du cuir et de la chair soulignant le vide qu'il laisse derrière lui. Il s'écroule à côté de moi, le bras sur les yeux, sans un mot. Je reste allongée, les jambes écartées, le cuir de mon costume me collant à la peau, l'entrejambe poisseuse de nous.

La tension n'est pas résolue. Elle est juste noyée dans le sexe. Je tourne la tête vers lui, voyant son torse se soulever péniblement. On s'est aimés comme on s'égorge.

Je ramène mes genoux contre ma poitrine, sentant le liquide chaud glisser sur mes cuisses. Le chapitre se ferme sur ce goût de sel et de cuir, sur cette certitude amère que si nous venons de nous retrouver physiquement, nous ne nous sommes jamais sentis aussi seuls.

Le cuir n'a pas protégé mon cœur. Il n'a fait que masquer les bleus.

Chapitre 2

Le Sanctuaire Numérique

Le silence qui a suivi le retrait de Marc était plus assourdissant que nos râles d'agonie quelques minutes plus tôt. Il s'est retourné, me tournant son dos large, cette muraille de chair et de fatigue qui marque la fin de chaque tentative de connexion. L'odeur du cuir de mon costume, mêlée à l'âcreté de notre sueur et au parfum métallique du sexe, flottait dans l'air froid de la chambre. Je sentais le liquide visqueux, mélange de son mépris séminal et de ma propre détresse, couler lentement le long de mon pli fessier, traçant un sillage glacé sur ma peau.

Je n'ai pas bougé pendant de longues minutes. J'ai fixé le plafond, comptant les ombres, attendant que sa respiration se stabilise dans la régularité lourde du sommeil. Il dort. Toujours. Il s'évade dans l'inconscience dès que l'effort de m'affronter — de me voir vraiment — devient trop lourd.

Je me suis levée sans un bruit. Mes muscles me tiraient, souvenir cuisant de la brutalité de nos ébats. Dans la salle de bain, je ne me suis pas lavée. J'ai simplement essuyé d'un geste rageur l'excès d'humidité entre mes cuisses avec une serviette rêche, frottant jusqu'à ce que ma chair devienne rouge, brûlante. J'ai croisé mon regard dans le miroir. Mes yeux étaient injectés de sang, ma bouche encore gonflée par ses baisers mécaniques. À quarante-huit ans, je ne suis pas fanée, je suis en jachère. Une terre fertile que personne ne prend plus la peine de cultiver, si ce n'est par habitude, par devoir.

Je me suis glissée dans un peignoir de soie noire, la seule chose qui me donnait encore l'impression d'exister, et j'ai quitté la chambre.

Le salon était plongé dans une obscurité sépulcrale. Seule la petite diode bleue de ma box internet clignotait, comme un cœur artificiel battant dans le vide. Je me suis installée à la table de la salle à manger, mon sanctuaire de fortune. J'ai ouvert mon ordinateur portable. Le craquement du plastique a résonné comme un coup de feu dans le calme de la maison.

La lumière crue de l'écran a violemment agressé mes pupilles. Je me suis sentie d'abord exposée, vulnérable, puis j'ai ressenti cette décharge d'adrénaline familière. C'est ici que je ne suis plus la femme de Marc. Ici, je ne suis plus la mère, l'employée, l'ombre.

Mes doigts tremblaient légèrement sur le pavé tactile. J'ai tapé l'adresse de ce site que j'avais découvert par accident un soir de solitude extrême. *« Flesh & Soul »*. Un espace de chat en direct où l'on ne vend pas que du sexe, mais de l'attention. De l'existence pure, brute, sans filtre.

Le site a chargé. Une mosaïque de fenêtres s'est ouverte, révélant des corps, des visages, des fragments de vies impudiques. Mon cœur s'est emballé, cognant contre mes côtes avec une violence qui me donnait le vertige. Je me suis connectée sous mon pseudonyme : *EclipsedLina*.

Immédiatement, la messagerie a clignoté.

« Tu es là. Je t'attendais. »

C'était un habitué, *Kael75*. Je ne savais rien de lui, si ce n'est que ses mots avaient le pouvoir de me faire mouiller plus sûrement que les mains de mon mari.

Je me suis calée au fond de ma chaise, écartant légèrement les pans de mon peignoir. L'air frais du salon a mordu la peau de mes cuisses encore sensibles. J'ai commencé à taper, le bruit des touches étant le seul rythme de ma nouvelle réalité.

— Je suis là, ai-je écrit. Marc dort. Je suis vide et pourtant je déborde.

— Montre-moi ce vide, Lina, a-t-il répondu presque instantanément. Allume la caméra. Je veux voir si tes yeux mentent autant que ton silence.

Un frisson m'a parcouru l'échine. Ma main a glissé vers le haut de mon écran. Le petit œil de verre de la webcam semblait me juger, mais j'en avais besoin. J'avais besoin d'être observée, scrutée, dévorée par un regard qui ne soit pas empreint de lassitude.

J'ai cliqué. L'image est apparue en bas à droite. Je me suis vue : une femme mûre, les cheveux défaits, le décolleté plongeant, baignée dans l'aura spectrale de l'écran. J'ai porté une main à ma gorge, mes doigts caressant la peau fine où la pulsation de mon sang était visible.

— Tu es magnifique dans cette lumière de morgue, a écrit un autre utilisateur, *Obsidian*. On dirait une sainte prête à pécher.

Les commentaires ont commencé à défiler. Ils étaient dix, puis vingt. Des inconnus cachés derrière des pixels, dont le seul but était de me dépouiller de ma pudeur.

« Ouvre ce peignoir, Lina. »

« On veut voir tes seins de femme, ceux qui savent ce que le désir veut dire. »

« Est-ce que tu es mouillée, là, maintenant, en pensant à nous qui te regardons ? »

Ma respiration s'est saccadée. J'ai glissé ma main droite entre mes jambes, mes doigts trouvant immédiatement le chemin de ma fente encore irritée. J'ai gémi, un son étouffé, en sentant ma propre chaleur. L'humidité que j'avais tenté d'effacer dans la salle de bain revenait, plus intense, plus fluide. Ce n'était plus le résidu de Marc, c'était ma propre sève, réveillée par la convoitise de ces fantômes numériques.

— Je vous sens, ai-je murmuré, oubliant que mon micro n'était pas activé, avant de le taper frénétiquement. Je vous sens tous sur moi. C'est comme si vos mains remplaçaient cette lumière bleue.

J'ai saisi les deux pans de mon peignoir et, d'un geste lent, délibéré, je les ai écartés. Mes seins ont jailli, lourds, les pointes déjà durcies par le froid et l'excitation. Je les ai offerts à la caméra, les soulevant avec mes mains, les pressant l'un contre l'autre jusqu'à ce que le sillon entre eux devienne une invitation.

— Regardez-moi, ai-je écrit d'une main, tandis que l'autre commençait à torturer un de mes tétons. Regardez ce qu'il ne voit plus.

L'écran est devenu fou. Les messages défilaient trop vite pour être lus. C'était une meute hurlante de désirs invisibles. Et au milieu de ce chaos, je me sentais enfin, après un quart de siècle, absolument vivante. Ma peau picotait, chaque pore de mon corps semblait s'ouvrir pour absorber cette attention malsaine et délicieuse.

— Fais-toi du bien, Lina, a ordonné *Kael75*. Fais-le pour nous. Fais-le pour lui montrer ce qu'il perd.

Mes doigts sont redescendus. J'ai écarté mes lèvres charnues, exposant mon intimité rubiconde à l'objectif. J'étais trempée. Une perle de désir a glissé sur mon clitoris gonflé, et j'ai fermé les yeux, imaginant des milliers de pupilles dilatées fixées sur cette partie de moi que Marc ne visitait plus que par habitude. J'ai enfoncé un doigt, puis deux, avec une brutalité qui m'a arraché un cri silencieux. Le contraste entre le froid de la pièce et la fournaise de mon sexe me rendait folle.

Je n'étais plus une épouse délaissée. J'étais une idole de chair offerte sur l'autel de la frustration numérique. Et ce n'était que le début.

Le chiffre en bas de l'écran s'affole. 412 spectateurs. 412 paires d'yeux invisibles qui

me déshabillent, qui s'immiscent dans les recoins les plus sombres de ma solitude. Le chat défile à une vitesse vertigineuse, une cascade de mots crus, d'ordres, de supplications et de compliments obscènes. C'est un bruit blanc numérique qui hurle à mes oreilles, couvrant le silence de mort de l'appartement où Marc dort, probablement, dans l'ignorance la plus totale du séisme qui secoue mon corps.

Mes doigts, enfoncés jusqu'à la garde dans ma propre chair, ne suffisent plus. Le son est là, pourtant : un clapotis sourd, rythmé, le bruit de mes sucs qui s'écrasent contre la paume de ma main à chaque va-et-vient. C'est un bruit de faim, un bruit de bête.

— **Regardez comme elle brille**, écrit un certain **Viper_Red**. **Elle est tellement trempée qu'on dirait qu'elle va fondre.**

Je fixe l'objectif de la webcam, les yeux embués de larmes que je refuse de laisser couler. Ce n'est pas de la tristesse, c'est une rage érotique, une revanche pure. Je veux qu'ils voient tout. Je veux qu'ils sentent l'odeur de ma cyprine à travers leurs écrans froids. Je retire mes doigts d'un coup sec, un petit bruit de succion retentissant dans la pièce. Ils sont luisants, recouverts d'un liquide filandreux et chaud qui reflète la lumière bleue du moniteur.

Sans réfléchir, je porte ma main à ma bouche. Je lèche mes propres doigts, lentement, en plongeant mon regard dans l'objectif comme si je défiais chacun d'entre eux. Le goût est âcre, salé, terriblement intime. C'est le goût de mon désespoir transformé en désir.

— **Lina, mets-toi à genoux sur la chaise**, ordonne **Kael75**. **Tourne le dos. Montre-nous cette cambrure. On veut voir l'enfer de près.**

Je m'exécute. Je suis une automate de chair dirigée par des fantômes. Je me hisse sur mon fauteuil de bureau, les genoux enfoncés dans le cuir qui grince. Je tourne le dos à l'écran, mais je pivote la tête pour garder un œil sur le chat. Je me courbe, le front

presque contre le dossier, offrant mon fessier à la lumière crue. Mes hanches sont larges, mes cuisses tendues par l'effort.

Avec mes deux mains, je saisis mes fesses. Je les écarte avec une force brutale, exposant ma vulnérabilité la plus totale. Ma fente est rouge, gonflée, palpitante. Elle semble respirer au rythme de mon cœur qui cogne contre mes côtes. Je sens l'air frais de la pièce s'engouffrer dans mon intimité béante, un contraste violent avec la fournaise qui me dévore de l'intérieur.

— *Regardez ça... c'est une cathédrale*, écrit quelqu'un.

— *Écarte encore, Lina. On veut voir le bouton de rose. On veut voir ce que ton mari délaisse, cette petite merveille qui doit crier famine.*

Les mots de *Kael75* sont des coups de fouet. Je glisse un index vers mon anus, effleurant simplement l'entrée, tandis que mon majeur vient chercher mon clitoris par l'arrière. Ma respiration se transforme en un râle rauque. Je commence à me frotter avec une frénésie qui me fait mal, mais c'est une douleur nécessaire. Je veux m'effacer dans le plaisir, je veux que cette identité de « femme de » disparaisse sous les assauts de ma propre main.

— Ah... putain... murmure-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

Je ferme les yeux et ce n'est plus l'écran que je vois. C'est Marc. Marc qui me regarde avec cet air absent, Marc qui préfère ses dossiers à ma peau. Mais ici, je suis une reine. Une reine déchue, certes, mais une reine dont chaque millimètre de peau est adoré par une meute affamée.

Je commence à bouger mon bassin en cercles lents, mes doigts travaillant ma chair avec une précision chirurgicale. Je sens la sueur perler entre mes seins, glisser le long de mon ventre pour aller se perdre dans les poils de mon sexe. Je suis une fontaine.

Le liquide coule sur mes doigts, le long de mes poignets, maculant le cuir du siège.

— *Lèche tes doigts encore, Lina. Fais-nous voir ta langue. Imagine que c'est nous. Imagine qu'on est quatre cents à vouloir te remplir.*

Le chat s'emballe. Les messages défilent si vite que je ne peux plus les lire. C'est un mur de désir pur. Je me cambre davantage, ma colonne vertébrale saillant sous ma peau fine. Je prends un de mes seins dans ma main libre, écrasant le mamelon dur comme de la pierre entre mon pouce et mon index. La douleur me fait monter les larmes aux yeux, mais je n'arrête pas. Je veux tout ressentir. Le froid, le chaud, la honte, l'extase.

— Regardez... halète-je, le visage tourné vers la caméra, les traits tordus par un mélange de plaisir et d'agonie. Regardez ce qu'il ne touche plus...

Je commence à enfoncer trois doigts d'un coup, avec une violence qui me soulève du siège. Je m'éventre presque, cherchant à combler ce vide immense que le silence de Marc a creusé en moi. Mes parois se contractent autour de ma main, je sens mon propre pouls battre contre mes phalanges. Je suis tellement ouverte, tellement offerte, que j'ai l'impression que n'importe lequel de ces inconnus pourrait traverser l'écran et me prendre ici, sur ce bureau, au milieu des factures et de ma vie médiocre.

— *Encore !* crie le chat. *Plus vite ! Fais-toi hurler, Lina !*

Je ne suis plus qu'un mouvement, une vibration. Ma tête bascule en arrière, mes cheveux balayant mes épaules trempées de sueur. Je sens l'orgasme monter, une vague noire et dévastatrice, mais je ne veux pas encore lâcher prise. Je veux rester dans cet état de tension insoutenable, là où la chair brûle et où l'esprit s'égare.

Soudain, un message s'affiche en gras, en rouge, au milieu du chaos.

Marc_92 a rejoint la session.

Mon cœur s'arrête net. Mon souffle se coupe. Mes doigts se figent dans ma chaleur. Ce n'est pas possible. Mon sang se glace instantanément, la sueur sur mon dos devenant un linceul de givre. Est-ce lui ? Est-ce qu'il est là, de l'autre côté de la porte, ou quelque part dans un hôtel, en train de regarder sa femme s'offrir au monde entier comme une chienne en chaleur ?

La tension dans la pièce change radicalement. L'excitation se mue en une angoisse électrisante. Je ne bouge plus, offerte, écartée, le sexe battant et brillant sous l'objectif, fixant ce nom qui vient de briser mon sanctuaire.

— *Continue, Lina*, écrit *Kael75*, ignorant le nouveau venu. *On y est presque. Donne-nous tout.*

Mais je ne peux plus bouger. Je suis une proie prise dans les phares. Et le prédateur vient peut-être de s'inviter au festin.

Le curseur clignote, une pulsation métronomique qui scande mon agonie. *Marc_92*. Ce nom est une lame de rasoir qui s'enfonce lentement dans ma trachée. Est-ce lui ? Est-ce cet homme qui, il y a quelques heures encore, me regardait avec ce mépris poli, celui qu'on réserve aux meubles encombrants ?

Ma main, glissée entre mes cuisses, tremble si fort que mes doigts s'entrechoquent contre mes lèvres gonflées. Je suis là, exposée, la fente offerte à l'œil impitoyable de la webcam, les seins lourds de frustration, les pointes dressées, frottant contre le tissu rêche de mon déshabillé ouvert. L'humidité qui s'échappe de moi est une trahison. Mon corps ne connaît pas la honte, il ne connaît que le manque.

Un nouveau message s'affiche, privé cette fois. Une fenêtre surgit, écrasant les injonctions libidineuses des autres spectateurs.

Marc_92 : « Ne t'arrête pas. Je veux voir si tu oses aller jusqu'au bout, Lina. »

Un gémissement étranglé s'échappe de ma gorge. C'est lui. Ce ton, ce mélange de domination froide et de curiosité cruelle. Mon sang bout, un mélange toxique de haine et d'un désir sauvage, presque dégoûtant. Il me regarde. Il voit ma détresse, il voit ma peau rougie par l'excitation, il voit la mouille qui commence à perler sur mes doigts.

— Tu veux voir ? murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle rauque qui vient embrumer le micro de l'ordinateur.

Je n'attends pas de réponse. Je plonge deux doigts dans ma chaleur, d'un coup sec, sans préparation. La sensation est électrique. Je suis si tendue, si prête à exploser que le simple contact me fait cambler le dos. Mes fesses se soulèvent du siège, je m'offre totalement à l'objectif. Je veux qu'il voie tout. Je veux qu'il voie ce qu'il a négligé, ce qu'il a laissé mourir de soif.

— Regarde-moi, Marc, je siffle entre mes dents serrées. Regarde ta femme se donner à des ombres parce que tu n'es plus capable de la toucher.

Je commence un va-et-vient frénétique. Le bruit est obscène, un clapotis humide qui emplie la pièce silencieuse. Je ne me ménage pas. Mes doigts fouillent ma chair, cherchant ce point de rupture, cette petite perle de nerfs qui bat la chamade sous ma main. Je ferme les yeux, mais je peux encore voir le nom en rouge sur ma rétine.

L'excitation est une douleur. C'est une griffure à l'intérieur de mon ventre. Je sens la sueur perler à la racine de mes cheveux, glisser le long de ma colonne vertébrale pour se perdre dans le creux de mes reins. Je suis une bête. Une chienne, comme ils disent dans le chat. Mais je suis une chienne affamée.

*Kael75 : « Oh putain, elle devient folle. Regardez ses doigts... elle s'enfonce tout !
»*

*Marc_92 : « Écarte-toi davantage. Je veux voir l'intérieur. Montre-moi ton besoin.
»*

Je m'exécute, possédée par une rage érotique qui dépasse ma raison. J'attrape mes genoux et je les tire vers ma poitrine, basculant sur ma chaise. Mon sexe est là, béant, brillant sous la lumière crue de la lampe de bureau. Je suis un paysage de chair rose et trempée. Avec mon autre main, je pétris mon sein gauche, écrasant le téton entre mon pouce et mon index jusqu'à ce que la douleur me fasse monter les larmes aux yeux.

Je commence à haleter, de grands cris courts qui déchirent le silence de mon appartement vide. C'est trop. La tension est insoutenable. Je sens mes muscles pelviens se contracter, se préparer au séisme. Mon clitoris est si sensible que le moindre effleurement me fait l'effet d'une brûlure.

— Marc... je... je vais...

Je ne finis pas ma phrase. Je lâche prise.

L'orgasme me frappe comme un accident de voiture. Violent. Dévastateur. Mon corps se raidit, se tend comme un arc. Mes doigts se crispent à l'intérieur de moi, griffant les parois de mon vagin tandis que les premières vagues de plaisir m'emportent. Je crie son nom, un cri déchirant qui n'est ni de l'amour, ni de la haine, mais un pur instinct de survie.

Des jets de chaleur m'inondent les doigts, giclant sur mes cuisses, sur le bord de la chaise. Je tremble de tous mes membres, ma vision se brouille. Je vois le chat défilier à une vitesse folle, une cascade de mots sales, de compliments dégradants, de fantasmes projetés sur mon agonie. Et au milieu, le silence de Marc.

Je reste là, haletante, les jambes encore écartées, le sexe palpitant, à bout de souffle. Des larmes chaudes coulent sur mes joues, se mélangeant à la sueur de mon visage. Je suis vidée. Je suis souillée. Je suis enfin vivante.

Mes yeux se fixent sur l'écran alors que la lucidité revient, cruelle.

Marc_92 s'est déconnecté.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Le sanctuaire numérique s'est éteint. Il ne reste que l'odeur musquée de mon propre plaisir, l'écran qui me renvoie mon image, celle d'une femme brisée, seule dans l'obscurité, qui vient de vendre son âme pour une minute de regard.

Je ferme l'ordinateur d'un coup sec. Le noir total.

Dans le couloir, j'entends le bruit d'une clé qui tourne dans la serrure. Mon cœur s'arrête.

Il est là.

Chapitre 3

L'Orgasme de la Honte

Le silence qui suit le clic de déconnexion est une déflagration. L'écran noir de mon ordinateur portable me renvoie mon propre reflet, une silhouette floue, échevelée, dont les contours semblent se dissoudre dans l'obscurité de la chambre. Je reste prostrée sur cette chaise de bureau, les jambes encore largement écartées, mes talons ancrés dans le tapis comme pour m'empêcher de sombrer.

Mon sexe bat. Il ne palpète pas simplement ; il cogne contre le vide, une pulsation sourde et douloureuse qui irradie jusque dans mes lombaires. Je sens encore la chaleur de mes propres doigts, cette friction frénétique que j'ai offerte en pâture à des centaines d'inconnus. L'air de la pièce est glacial, mais ma peau est en feu. Une fine pellicule de sueur colle ma nuisette en soie à mon dos, et je sens, avec une acuité révoltante, une goutte de mon propre plaisir glisser lentement le long de ma cuisse, un sillage visqueux qui vient mourir sur le bord de mon siège.

Marc_92 s'est déconnecté.

Ce nom brûle mes rétines. Était-ce lui ? L'homme avec qui je partage mon pain et mes silences depuis un quart de siècle ? L'idée me donne la nausée autant qu'elle me liquéfie. Si c'était Marc, alors il a tout vu. Il a vu sa femme, la mère de ses enfants, la discrète Lina, se transformer en une chienne avide, réclamant des insultes, se tordant sous les ordres de parfaits étrangers. Il a vu mes doigts s'enfoncer en moi, fouiller ma propre chair avec une sauvagerie qu'il n'a jamais osé solliciter.

Je referme l'ordinateur d'un coup sec, comme si je pouvais emprisonner le péché à l'intérieur.

C'est à ce moment-là que je l'entends. Le métal contre le métal. Le grincement familier de la serrure. Mon cœur rate un battement, puis s'emballe, percutant ma cage thoracique avec une violence animale. Marc est là. Il rentre de son "dîner d'affaires", ou de quel que soit le mensonge qu'il a utilisé pour s'isoler dans son propre bureau ou dans un bar miteux pour me regarder me souiller en direct.

Je ne bouge pas. Je suis incapable de bouger. Je suis couverte de ma propre odeur, une fragrance musquée, entêtante, celle d'une femme qui vient de s'offrir au monde entier. L'odeur du stupre et de la solitude.

Ses pas résonnent dans le couloir. Ils sont lourds, hésitants, mais inexorables. Chaque choc de ses talons sur le parquet semble écraser un peu plus ma dignité. Je devrais courir à la salle de bain, me récurer la peau jusqu'au sang, effacer les traces, remettre mon masque de femme invisible. Mais je reste là, les cuisses tremblantes, les seins pointant sous la soie fine, le souffle court.

La porte de la chambre s'ouvre lentement.

Le faisceau de lumière du couloir découpe sa silhouette massive dans l'embrasure. Il ne dit rien. Il ne cherche pas l'interrupteur. Il reste là, dans le clair-obscur, et je devine son regard qui scanne la pièce, qui me cherche. Je sens ses yeux se poser sur mes jambes nues, sur mes mains qui cachent mal mon entrejambe encore humide.

L'air devient épais, presque irrespirable. Je perçois l'odeur du froid extérieur qu'il apporte avec lui, mêlée à celle du cuir de son manteau et, je ne le sais que trop bien, à l'odeur de sa propre excitation, celle qu'il essaie de noyer dans son apathie habituelle.

— Tu ne dors pas ? sa voix est rauque, étranglée par quelque chose qui ressemble à de la fureur ou à un désir dévastateur.

Je tente de répondre, mais seul un gémissement étouffé franchit mes lèvres sèches. Ma gorge est serrée par la honte, une honte si délicieuse qu'elle me fait mouiller à nouveau. Je déteste ce que je suis devenue. Je déteste la façon dont mon corps trahit ma morale, comment chaque parcelle de ma peau réclame qu'il s'approche, qu'il me touche avec la même cruauté que les mots que je viens de lire sur le chat.

— Je t'ai vue, Lina.

La phrase tombe comme un couperet. Le monde bascule. Ce n'est plus une supposition. C'est une condamnation. Il s'avance d'un pas, entrant enfin dans le faible rayon de lune qui filtre à travers les rideaux. Son visage est une main de fer : mâchoires contractées, yeux sombres, injectés de sang. Il n'a pas l'air d'un mari rentrant chez lui. Il a l'air d'un prédateur qui vient de découvrir que sa proie a été goûtée par d'autres.

— Je t'ai vue faire ces choses... avec tes doigts... devant ces porcs, reprend-il, sa voix montant d'un cran, vibrant d'une tension électrique. Tu étais là, sur cette chaise, exactement comme maintenant. Tu gémissais pour eux. Tu leur montrais tout ce que tu me refuses depuis des années.

Il est à deux mètres de moi maintenant. Je peux voir la sueur perler sur son front, l'irrégularité de son souffle qui soulève sa poitrine. La honte me submerge, une vague glacée, mais sous cette vague, il y a un brasier. Voir Marc ainsi, brisé par la jalousie, excité par mon impureté, est le spectacle le plus érotique auquel j'ai jamais assisté.

— Marc, je... balbutié-je, en essayant de refermer mes jambes.

— Ne bouge pas ! ordonne-t-il, un éclair de sauvagerie dans le regard. Reste comme ça. Ne cache rien. Tu ne te cachais pas tout à l'heure, n'est-ce pas ? Tu voulais qu'on te voie. Tu voulais être leur pute. Eh bien, regarde-moi. Regarde ce que tu m'as fait.

D'un geste brusque, il défait la boucle de sa ceinture. Le bruit du cuir qui claque est comme un coup de fouet dans le silence de la chambre. Mes yeux tombent sur ses mains qui tremblent, sur son pantalon qu'il commence à dégrafer avec une hâte brutale.

La réalité me percute : le vernis a craqué. Le mariage de façade, les non-dits, la politesse froide... tout vient d'être balayé par l'obscénité d'un écran. Nous ne sommes plus Marc et Lina, le couple sans histoires de la banlieue chic. Nous sommes deux animaux blessés, liés par la même souillure, prêts à s'entre-déchirer pour une once de plaisir.

Il fait un dernier pas, se tenant désormais juste au-dessus de moi, son ombre m'engloutissant tout entière. L'odeur de son désir est maintenant insoutenable.

— Maintenant, chuchote-t-il, sa main saisissant violemment mon menton pour me forcer à le regarder, tu vas finir ce que tu as commencé. Mais cette fois, le seul spectateur, c'est moi. Et je ne vais pas me contenter de regarder.

Sa main me broie la mâchoire, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une possessivité qui me fait monter les larmes aux yeux. Mais ce n'est pas de la douleur. C'est le choc électrique de sa peau contre la mienne après des mois de désert affectif, de frôlements évités et de silences polis. L'air dans la chambre est devenu poisseux, chargé de l'odeur de ma propre excitation qui sature encore les draps et de celle, plus fauve, plus agressive, de sa sueur.

— Regarde-le, ordonne-t-il d'une voix sourde, presque méconnaissable. Regarde ce que tu as fait.

Mes yeux, brouillés par l'humiliation et le désir, descendent vers son entrejambe. Son pantalon est tombé sur ses hanches, retenu seulement par la tension de son érection qui déchire le coton blanc de son boxer. C'est une vision brutale, impudique. Marc a

toujours été un amant prévenant, presque trop lent. Là, il est une menace. Une lame prête à frapper.

Il lâche mon menton pour saisir les revers de ma nuisette de soie, celle que j'ai portée pour des inconnus, celle qui est encore humide de mon propre plaisir solitaire. D'un coup sec, il déchire le tissu. Le bruit de la soie qui craque résonne comme une détonation. Je me retrouve nue sous son regard incendiaire, mes seins pointant sous l'effet du froid et de l'effroi, mes cuisses encore tremblantes, marquées par les traces de mes propres doigts.

— Ils ont vu ça ? grogne-t-il en écrasant son pouce contre mon mamelon durci. Ils ont vu comment tu réagis quand on te touche à peine ?

Il ne me laisse pas répondre. Il s'acharne sur ma bouche dans un baiser qui n'a rien d'une caresse. C'est un assaut. Ses dents cognent les miennes, sa langue envahit mon espace avec une faim dévastatrice. Il a le goût de la colère et du whisky, un mélange âcre qui m'enivre instantanément. Je gémiss contre ses lèvres, mes mains cherchant désespérément une prise sur ses épaules massives, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles tendus à rompre.

Il recule d'un millimètre, juste assez pour voir la salive qui brille sur mes lèvres, le fil de désir qui nous relie encore. Ses yeux sont noirs, ses pupilles ont bouffé l'iris.

— Tu étais mouillée pour eux, Lina. Tu as joui pour des fantômes derrière un écran.

Sa main descend, glissant sur mon ventre plat, s'attardant sur la courbe de mes hanches avant de plonger brusquement entre mes jambes. Je sursaute, les hanches projetées vers l'avant par le choc. Il ne cherche pas la douceur. Ses doigts s'enfoncent dans ma fente déjà gorgée, déjà ruisselante. Il explore ma moiteur avec une curiosité cruelle, faisant jouer le fluide entre ses phalanges, le faisant claquer contre ma peau avec un bruit obscène qui me fait monter le sang aux joues.

— Regarde-moi, répète-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille.

Il retire sa main, ses doigts luisants de mon propre jus, et les porte à sa bouche. Il les lèche lentement, ses yeux ne quittant pas les miens, me forçant à assumer chaque goutte de ma trahison.

— Tu as le goût de la honte, murmure-t-il en recrachant presque les mots. Et c'est la chose la plus excitante que j'aie jamais sentie.

D'un mouvement brusque, il me retourne sur le lit. Mon visage s'écrase contre l'oreiller, l'odeur de mon propre sexe m'assaillant de plein fouet. Je sens ses mains saisir mes fesses, les écarter avec une force qui me fait cambrer le dos. Je suis offerte, vulnérable, le cul en l'air devant l'homme que j'ai trompé de la manière la plus publique qui soit.

— Tu voulais être une traînée ? Alors sois-en une jusqu'au bout.

Je sens son érection, brûlante et impatiente, venir se caler contre mon sillon. Il ne pénètre pas encore. Il se frotte contre moi, de bas en haut, de haut en bas, étalant ma propre cyprine sur ma peau, créant une friction insupportable. Chaque mouvement est une torture délicieuse. La peau de son sexe est comme du velours sur du fer, une chaleur qui menace de me consumer.

Je sens ses doigts revenir à la charge, cette fois-ci pour me saisir les cheveux et tirer ma tête en arrière, m'obligeant à cambrer l'échine. Le contraste est total : la douleur diffuse dans mon cuir chevelu et l'incendie entre mes cuisses.

— S'il te plaît, Marc... je souffle, la voix brisée par un sanglot de désir pur. S'il te plaît, prends-moi. Tue-moi, mais prends-moi.

— Pas encore, siffle-t-il. Je veux que tu sentes chaque seconde de ce que tu m'as infligé. Je veux que tu brûles.

Il descend son visage entre mes omoplates, sa langue traçant une ligne de feu le long de ma colonne vertébrale. Ses dents mordillent la peau tendre de mon cou, laissant des marques qui seront demain les preuves de ce naufrage. Je sens ses mains redescendre, ses paumes larges et rugueuses venant presser mes seins, les écrasant avec une violence possessive.

L'air manque. Ma vision se trouble. Je sens la première secousse d'un nouvel orgasme poindre, plus sombre, plus lourd que celui de tout à l'heure. C'est un plaisir qui fait mal, un plaisir qui réclame une punition. Marc le sent. Il sent mon corps se tendre, mes muscles fessiers se contracter sous ses paumes.

Il lâche mes cheveux pour venir saisir mes hanches, ses doigts s'ancrant dans mes os comme des serres. Il se positionne, sa pointe cherchant l'entrée de mon antre brûlant. Je sens l'humidité glisser le long de mes cuisses, un mélange de sueur et de désir qui nous soude l'un à l'autre.

— Dis-le, ordonne-t-il, son souffle court brûlant ma nuque. Dis-moi que tu n'appartiens qu'à moi. Dis-moi que ces gens n'étaient rien.

— Je suis à toi... à toi seule... Marc... fais-moi mal...

Le bruit de sa respiration se transforme en un grognement animal. Il ne cherche plus à se retenir. Il s'enfonce d'un coup sec, une intrusion brutale qui m'arrache un cri de douleur et de délivrance. Il est trop gros, trop dur, il me déchire et me comble en même temps. La sensation de plénitude est si violente que mon cerveau déconnecte.

Mais il ne bouge pas. Il reste là, enfoncé jusqu'à la garde, son cœur battant contre mon dos, nous laissant tous les deux suspendus au bord du gouffre, dans ce silence lourd

où seule la honte et la luxure respirent encore.

Le silence est un supplice plus cruel que n'importe quel cri. Marc reste immobile en moi, une ancre de chair et de fureur plantée dans mon ventre. Je sens chaque battement de son sexe, chaque pulsation de son sang qui cogne contre mes parois trop étroites, trop tendues. Ma respiration n'est plus qu'un sifflement saccadé. L'étirement est tel que j'ai l'impression que ma peau va se déchirer, que mes muscles ne pourront jamais se refermer après cette intrusion.

— Tu les sentais, Lina ? murmure-t-il contre mon oreille, ses dents effleurant mon lobe avec une douceur terrifiante. Tu sentais leurs yeux te violer à travers l'écran ? Est-ce que c'est pour ça que tu es si trempée ? Pour eux ?

— Non... Marc... je t'en supplie... bouge...

Je rejette la tête en arrière, mon crâne percutant son épaule solide. Mes doigts griffent les draps froissés, cherchant un ancrage alors que tout s'effondre en moi. L'odeur de notre sueur, ce musc animal mêlé au parfum de ma propre excitation honteuse, sature l'air. Je me sens sale, exposée, et pourtant, je n'ai jamais eu autant besoin d'être broyée.

Soudain, il se retire. Presque entièrement. Le vide est une agonie instantanée, une succion glaciale. Puis, il revient.

Le choc est brutal. Il enfonce ses hanches contre les miennes avec une violence qui me projette vers l'avant. Mes mains glissent, mon visage s'écrase contre le matelas, et je ne suis plus qu'une proie offerte à son courroux. Il commence un va-et-vient sauvage, sans aucun rythme autre que celui de sa rage. À chaque coup de boutoir, j'entends le bruit de nos peaux qui s'entrechoquent, un claquement humide et sourd qui résonne dans la chambre comme une condamnation.

— Regarde-moi ! aboie-t-il en attrapant une poignée de mes cheveux pour forcer mon visage vers le miroir de l'armoire. Regarde ce que tu es !

Je vois mon reflet : les yeux injectés de larmes, les lèvres gonflées, mon corps secoué par ses assauts impitoyables. Je vois son visage à lui, ses traits distordus par la douleur et le désir, une bête blessée qui cherche à reprendre son territoire. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes hanches, y laissant déjà des marques violacées. Il me laboure, sa queue dure comme du fer raclant chaque centimètre de mon intimité, me forçant à ressentir l'ampleur de son invasion.

— Je suis à toi... Marc... tue-moi... fais-moi oublier...

Ma voix se brise dans un sanglot alors qu'un spasme électrique remonte le long de ma colonne vertébrale. La douleur commence à se transmuter en un plaisir insupportable, une chaleur blanche qui irradie de mon bas-ventre. Je sens mon propre désir, cette cyprine amère et brûlante, lubrifier nos échanges, facilitant son passage pour mieux lui permettre de me dévaster.

Il accélère encore. Sa respiration n'est plus qu'un râle rauque, animal. Il ne me traite pas comme une amante, mais comme une chose à dompter, à marquer. Ses mains quittent mes cheveux pour venir écraser mes seins, ses pouces maltraitant mes tétons dressés tandis qu'il continue de me percuter par derrière. Chaque coup est plus profond, plus sauvage que le précédent. Je sens sa verge buter contre mon col, une sensation de plénitude absolue qui me fait perdre connaissance par intermittence.

— Dis-le... grogne-t-il, sa voix vibrant jusque dans mes entrailles. Dis-moi que personne d'autre ne t'aura jamais.

— Personne... hoquetai-je, mon corps commençant à se cambrer, à l'étroit dans cette jouissance qui monte. Personne... seulement toi... prends-moi... vide-toi en moi...

Le point de rupture est là, suspendu au-dessus de nous comme une lame. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, essayant de retenir ce qui m'envahit. C'est trop. Trop de honte, trop de plaisir, trop de lui. Mon cerveau abdique.

Le premier spasme me déchire. Un cri inhumain s'échappe de ma gorge alors que l'orgasme me frappe avec la force d'un raz-de-marée. C'est une explosion noire, un plaisir si violent qu'il en devient douloureux. Je sens mes parois le broyer, l'aspirer, tandis que Marc lâche un rugissement de triomphe et de désespoir.

Il se cambre, s'enfonçant une dernière fois avec une force démesurée, et je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder. Il déverse son foutre en moi par rafales saccadées, me remplissant jusqu'à l'écœurement, jusqu'à la délivrance. Mon corps tremble de spasmes incontrôlables, mes membres sont de plomb, et je m'effondre sur le lit alors qu'il continue de décharger sa rancœur et son amour dans mes entrailles.

Le silence retombe, plus lourd encore qu'auparavant. Marc reste sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas, son sexe encore palpitant à l'intérieur de mon corps dévasté. Je sens le liquide chaud couler lentement le long de mes cuisses, une trace tangible de ma déchéance.

Ses doigts se desserrent enfin de mes hanches. Il retire sa queue dans un bruit de succion humide qui me fait frissonner de dégoût et de manque. Sans un mot, il se laisse tomber sur le côté, le regard fixé sur le plafond, sa poitrine se soulevant au rythme d'une lutte intérieure que le sexe n'a pas suffi à apaiser.

Je me roule en boule, le visage caché dans mes bras, sentant l'humidité de ses fluides et de mes larmes se mélanger sur les draps. L'orgasme est passé, ne laissant derrière lui que l'odeur du foutre et le goût de la cendre. La caméra est éteinte, les spectateurs sont partis, mais la honte, elle, est gravée dans ma chair, plus profonde que n'importe quelle cicatrice.

Nous sommes là, côte à côte, liés par la souillure, deux naufragés dans une mer de draps froissés, attendant que l'aube vienne nous juger.

Chapitre 4

Un Réveil en Trompe-l'œil

La lumière du matin est une insulte. Elle filtre à travers les persiennes mal closes, découpant le cadavre de notre nuit en lamelles de poussière dorée. Je reste immobile, le dos tourné à Marc, les yeux fixés sur le mur crème qui semble se refermer sur moi.

Chaque mouvement est une agonie sourde. Ma chatte me brûle, une inflammation lancinante qui irradie jusqu'à mes hanches. Entre mes cuisses, je sens la morsure du foudre séché, cette pellicule collante qui a durci pendant mon sommeil agité, transformant ma peau en un parchemin de nos excès. C'est une sensation atroce et fascinante à la fois : le témoignage physique de ma déchéance, la preuve que ce qui s'est passé n'était pas qu'un cauchemar numérique, mais une réalité de chair et de fluides.

J'inspire lentement, et l'odeur me frappe. Ce n'est plus l'effluve musqué et sauvage de l'acte, c'est l'odeur rance du sexe froid, celle qui s'accroche aux draps de coton et qui vous rappelle que vous n'êtes plus qu'un réceptacle. Je ferme les yeux, tentant de chasser l'image de ma queue de cheval malmenée, de mes reins cambrés sous sa poigne, de ce besoin animal d'être brisée pour enfin me sentir exister.

Derrière moi, le matelas gémit. Marc bouge.

J'arrête de respirer. Je sens son poids se déplacer, le froissement de la couette qui glisse sur son corps nu. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de honte. Est-ce qu'il va m'attraper ? Est-ce qu'il va m'écraser à nouveau contre le matelas pour finir ce qu'il a commencé dans cette rage muette ? Mon corps, malgré la douleur et le dégoût, trahit une attente sordide. Une goutte de son sperme, liquéfiée par la chaleur

de mes draps, glisse lentement le long de ma fesse. Je frissonne.

Puis, le son. Le clic sec de la table de chevet. Le frottement de ses doigts sur l'écran de son téléphone.

— Merde, déjà sept heures et quart, murmure-t-il d'une voix éraillée, parfaitement banale.

C'est un coup de poignard. Cette normalité est plus violente que n'importe quelle pénétration brutale. Il se lève, le sommier rebondit. J'entends ses pieds nus sur le parquet, le bruit familier, presque obscène, de sa main qui se gratte le ventre. Je reste figée, une statue de chair souillée, attendant qu'il dise quelque chose sur l'abîme que nous avons franchi. Sur le fait qu'il m'a traitée comme une chienne devant des inconnus invisibles. Sur le fait que j'ai aimé ça.

Il se dirige vers la salle de bain. Le bruit de l'urine qui frappe la porcelaine résonne dans le silence de l'appartement. C'est le son de notre mariage : prosaïque, fonctionnel, dépouillé de tout mystère. Comment peut-il faire ça ? Comment peut-il pisser avec cette décontraction alors que mes entrailles sont encore froissées par sa violence ?

Je me force à me retourner. Les draps sont un champ de bataille. Des taches sombres, des plis chaotiques. Au milieu de ce désordre, je me sens comme un déchet. Je ramène mes genoux contre ma poitrine, ignorant la brûlure cuisante entre mes jambes. Ma peau me semble étrangère, marquée par les empreintes de ses doigts qui ont laissé des rougeurs diffuses sur mes hanches, comme des stigmates.

La chasse d'eau tire. Marc ressort, s'arrêtant un instant devant le lit. Il ajuste son caleçon, celui qu'il porte tous les mardis. Son visage est une page blanche. La fureur, l'insécurité, l'animalité de la veille... tout a disparu, rangé dans un tiroir mental bien verrouillé.

— Tu te lèves, Lina ? On va être à la bourre pour le café.

Ses yeux croisent les miens. Un instant, un quart de seconde, je cherche une lueur, un vestige du prédateur qui m'a dévastée quelques heures plus tôt. Rien. Juste le regard fatigué d'un cadre moyen qui redoute sa journée de réunions.

— J'arrive, j'articule, ma voix n'étant qu'un souffle rocailleux.

— Ça va ? T'as une petite mine, lance-t-il en attrapant une chemise propre dans le placard.

Une petite mine. Je ris intérieurement, un rire qui ressemble à un sanglot étouffé. J'ai le corps gorgé de lui, j'ai l'âme en lambeaux, j'ai encore le goût de sa sueur dans la gorge, et il me parle de ma "petite mine".

Il quitte la chambre sans attendre de réponse, me laissant seule avec l'odeur du foutre et le silence assourdissant de son déni. Je me redresse lentement, chaque centimètre de ma peau hurlant au contact de l'air frais. Je glisse hors du lit, mes pieds rencontrant le sol froid. Une traînée de liquide visqueux coule le long de ma cuisse intérieure, descendant vers mon genou. Je la regarde, fascinée par cette trace de lui qui s'échappe de moi, ce vestige de notre transgression qui s'enfuit alors qu'il fait semblant d'être un homme ordinaire.

Je marche vers la salle de bain, les jambes un peu tremblantes, sentant l'étirement de mes tissus malmenés. Je me vois dans le miroir. Mes lèvres sont gonflées, mordues, mon regard est celui d'une femme qu'on a noyée et qui vient de remonter à la surface, mais qui a oublié comment respirer l'air pur.

Dans la cuisine, j'entends le bruit de la machine à café. Le ronronnement mécanique, les tasses qui s'entrechoquent. C'est le début du spectacle. Le trompe-l'œil commence.

Nous allons jouer aux époux, nous allons parler de la météo, des factures, du boulot, alors que sous ma robe de chambre, je porte encore les sécrétions de notre honte, et que mon sexe palpite d'un besoin de douleur que seul lui sait désormais apaiser.

Je ferme la porte de la douche et j'ouvre l'eau chaude. Je ne me lave pas tout de suite. Je reste là, sous le jet, laissant l'eau couler sur mon visage, attendant que la vapeur cache mes larmes, tout en caressant du bout des doigts la zone endolorie, me demandant si je déteste cet homme ou si je suis déjà en train de mourir d'envie qu'il recommence à me détruire.

La vapeur sature l'espace, une nappe épaisse qui brouille les angles de la salle de bain. Sous l'eau brûlante, ma peau vire au rouge brique, mais je ne sens rien. Mon corps est un champ de bataille anesthésié. Je passe une main tremblante sur mes hanches, là où les empreintes de ses doigts commencent à virer au violet sombre. C'est le sceau de son mépris, ou peut-être de son seul mode d'attachement. Je ferme les yeux, et je revois le reflet de mon entrejambe dans le miroir tout à l'heure : gonflé, irrité, encore humide de lui. Une trace de vie dans un désert de faux-semblants.

Je sors de la douche, je ne me sèche qu'à moitié. L'humidité de l'air colle à ma peau, comme une seconde couche de sueur. J'enfile une robe de chambre en soie, une étoffe glacée qui glisse sur mes seins encore douloureux, les mamelons durcis par le choc thermique et le souvenir de ses dents.

Quand je pousse la porte de la cuisine, l'odeur du café torréfié me prend à la gorge. C'est une odeur de dimanche paisible, de vie rangée. Marc est là, de dos, devant le plan de travail en granit. Il est déjà habillé. Une chemise blanche impeccable, les manches retroussées sur ses avant-bras puissants, ceux-là mêmes qui m'ont clouée au matelas quelques heures plus tôt jusqu'à ce que je ne puisse plus crier.

— Bien dormi ? lance-t-il sans se retourner.

Sa voix est claire, dénuée de toute scorie. Pas une once de fatigue, pas un soupçon de la bestialité qui l'habitait quand il me labourait les entrailles. Ce ton "matinal" est une insulte. C'est une gifle plus violente que celles qu'il m'a données dans le noir.

— Tu rigoles ? je murmure, la voix éraillée.

Il se tourne enfin. Son visage est rasé de près, ses yeux sont vifs. Il me tend un mug fumant avec un sourire qui n'atteint pas son regard. C'est son masque de mari idéal.

— Tu as l'air fatiguée, Lina. Tu devrais te recoucher après le petit-déjeuner. On a cette réception chez les Miller ce soir, je veux que tu sois radieuse.

Je prends la tasse, mes doigts frôlent les siens. Une décharge électrique me parcourt l'échine. Je fixe le col de sa chemise, imaginant le moment où je l'arracherai pour retrouver le monstre en dessous.

— Les Miller... je répète comme une idiote. On va faire semblant là-bas aussi ? On va parler de placements financiers pendant que je sens encore ton empreinte au fond de ma gorge ?

Son sourire s'étire, devenant plus carnassier. Il fait un pas vers moi, réduisant l'espace vital. L'odeur de son après-rasage se mêle aux effluves de café. C'est une agression sensorielle.

— On ne fait pas semblant, Lina. On vit. Ce qui se passe derrière la porte de la chambre n'appartient qu'à nous. C'est notre secret, non ? C'est ce qui nous rend plus forts que tous ces gens ennuyeux.

Il pose sa main libre sur ma nuque. Ses doigts s'enfoncent dans mes cheveux encore mouillés, forçant ma tête en arrière. La douleur irradie dans mon cou, une brûlure familière, presque réconfortante. Je lâche ma tasse sur le comptoir dans un bruit

sourd. Le café éclabousse le granit, mais je m'en moque.

— Tu es un lâche, Marc, je souffle, mes lèvres à quelques centimètres des siennes. Tu as besoin de cette normalité pour te laver de ce que tu me fais.

— Ce que *nous* nous faisons, corrige-t-il d'un ton bas, presque un grognement.

Il resserre sa prise. Son autre main descend le long de ma robe de chambre, dénouant la ceinture de soie d'un geste sec. Le vêtement s'ouvre, m'offrant au néon cru de la cuisine. Il détaille mon corps marqué avec une lenteur obscène. Ses yeux s'arrêtent sur les rougeurs entre mes cuisses, là où la peau est la plus fine, la plus malmenée.

— Regarde-toi, dit-il, sa voix descendant d'une octave. Tu es trempée. Et ce n'est pas l'eau de la douche.

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Il me saisit par la taille et me hisse sur le comptoir en granit, écartant brutalement mes jambes. Le froid de la pierre contre mes fesses nues me fait pousser un cri étranglé. Le contraste est insupportable : la pierre glacée, l'air tiède de la cuisine, et sa main brûlante qui vient se plaquer sur mon sexe en feu.

— Tu veux parler de la météo, Lina ? Ou tu veux que je te montre à quel point ce "trompe-l'œil" est fragile ?

Ses doigts ne cherchent pas la tendresse. Ils s'enfoncent en moi avec une autorité brutale, retrouvant le chemin de ma chair encore endolorie. Je gémiss, une plainte qui meurt dans ma gorge alors qu'il m'embrasse avec une violence sauvage, goûtant mon café, ma colère, ma soumission. Sa langue envahit ma bouche tandis que ses doigts me fouillent, sans lubrifiant, sans préambule, avec cette animalité qui me terrifie autant qu'elle m'obsède.

Je griffe ses épaules à travers le tissu de sa chemise coûteuse, cherchant à le blesser, à laisser mes propres marques. Je sens le bouton de sa chemise sauter sous mes doigts, rouler sur le sol de la cuisine. Le spectacle est terminé.

— Dis-le, ordonne-t-il contre mes lèvres, son souffle court. Dis-moi que tu préfères ça à leurs dîners mondains. Dis-moi que tu as besoin que je te brise pour te sentir exister.

Il retire ses doigts pour les remplacer immédiatement par le cuir de sa ceinture qu'il vient de défaire. Le cliquetis du métal résonne dans le silence de la pièce comme un coup de tonnerre. Je ne respire plus. Mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression qu'il va exploser contre mes côtes.

— Marc... je t'en prie...

Je ne sais même pas si je le supplie d'arrêter ou de continuer. La frontière a disparu. Il y a juste cette humidité entre mes jambes qui réclame son dû, ce besoin viscéral d'être envahie, possédée, jusqu'à l'oubli total de qui nous sommes à la lumière du jour.

Il agrippe mes deux poignets et les plaque au-dessus de ma tête, me forçant à me cambrer. Le granit me laboure le dos. Il est là, debout entre mes jambes grandes ouvertes, le regard noir, la braguette ouverte, révélant son désir dressé, arrogant, prêt à me déchirer à nouveau.

— On ne va nulle part, Lina, murmure-t-il, un rictus aux lèvres. Le café va refroidir. Et toi, tu vas apprendre à te taire.

Il se penche, ses dents frôlant l'endroit exact où il m'a mordue cette nuit, et je sens le premier assaut, impitoyable, qui me fait basculer de l'autre côté du miroir. Là où la douleur est la seule vérité.

La première pénétration est un choc, une rupture. Il n'y a pas de préliminaires, pas de tendresse, juste cette intrusion brutale qui me coupe le souffle. Il s'enfonce en moi d'un coup sec, sans me laisser le temps de m'ajuster à sa taille, à sa fureur. Un cri rauque meurt au fond de ma gorge tandis que mes hanches se soulèvent instinctivement pour accueillir l'acier de son désir. Le granit froid me lacère les omoplates, créant un contraste insupportable avec la chaleur incendiaire qui irradie de notre point de contact.

— Respire, Lina. Regarde-moi et respire, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grognement animal.

Je rouvre les yeux, les paupières lourdes, brûlantes de larmes retenues. Son visage est à quelques centimètres du mien, ses traits contractés par une tension presque douloureuse. Il ne bouge pas encore. Il reste planté en moi, profond, me remplissant jusqu'à l'absurde, savourant l'étau de mes muscles qui se contractent désespérément autour de lui. Je sens chaque veine de son sexe, chaque pulsation de son sang contre mes parois intimes. L'humidité entre mes cuisses est un mélange de lubrification naturelle et de la sueur qui commence déjà à perler sur son front.

Puis, il commence le mouvement. Lent. Cruel.

Il se retire presque entièrement, me laissant un instant de vide atroce, avant de revenir frapper le fond de mon utérus avec une force dévastatrice. Le son de nos corps qui s'entrechoquent résonne dans la cuisine silencieuse, un claquement de chair contre chair, humide et rythmé. *Schlak. Schlak.* Le bruit est obscène, magnifique, terrifiant.

— Tu voulais ça, n'est-ce pas ? murmure-t-il contre mon oreille, sa respiration courte me brûlant la peau. Tu voulais que je casse ce masque de normalité. Tu voulais que je t'arrache à ton petit déjeuner parfait.

Je ne peux pas répondre. Ma tête bascule en arrière, mes cheveux balayant le plan de travail, renversant une cuillère qui tinte sur le sol. Je suis une plaie ouverte. À chaque va-et-vient, il semble vouloir me vider de ma substance, me réécrire de l'intérieur. Ses mains lâchent mes poignets pour venir s'ancrer sous mes fesses, me soulevant pour m'empaler plus profondément encore. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans son tissu de coton, cherchant une prise dans ce chaos.

Le rythme s'accélère. Il perd ce contrôle qu'il chérissait tant. Ses mouvements deviennent saccadés, erratiques, dictés par un besoin de possession qui dépasse l'entendement. Je sens son sexe gonfler encore, devenir une barre de fer rougeoyante qui me laboure. C'est une agonie délicieuse. L'odeur du café, toujours là, se mêle à l'odeur âcre de notre excitation, à ce parfum de sexe et de défaite.

— Marc... plus vite... s'il te plaît...

Ma voix n'est plus qu'un sifflement. Je suis au bord du gouffre. Mon bassin bouge de lui-même, cherchant à maximiser la friction, à trouver l'angle qui me fera basculer. Il répond à ma demande par une série de coups de boutoir impitoyables. Il me cogne, me possède, m'humilie de plaisir. Je vois des taches de lumière danser derrière mes paupières closes.

L'orgasme me percute comme un train à grande vitesse. C'est une explosion de spasmes qui part de mon ventre pour irradier jusqu'au bout de mes doigts. Je me cambre violemment, poussant un hurlement étouffé contre son cou, tandis que mes parois vaginales se resserrent dans un rythme frénétique, le broyant littéralement.

Il ne tient pas longtemps. Un grognement viscéral déchire sa poitrine. Il s'enfonce une dernière fois, le plus loin possible, et je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, remplissant mon ventre de sa signature liquide. Il reste scellé à moi, son front contre le mien, nos deux cœurs battant la chamade contre nos côtes respectives, dans une synchronisation parfaite et désolante.

Le silence retombe sur la cuisine. Un silence de mort.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion lorsqu'il me quitte me fait frissonner de honte et de manque. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une trace indélébile de notre naufrage. Il ne me regarde pas. Il réajuste ses vêtements avec une précision chirurgicale, comme s'il effaçait les preuves d'un crime.

Je reste là, allongée sur le granit, les jambes encore entrouvertes, tremblante, le sexe en feu et le cœur en miettes. Ma culotte gît sur le sol, une petite tache de dentelle inutile.

Marc ramasse sa tasse de café, désormais froide. Il en boit une gorgée, le regard fixé sur la fenêtre, sur le jardin baigné de soleil qui semble se moquer de nous.

— Prépare-toi, Lina, dit-il d'une voix monocorde, sans une once d'émotion. On va être en retard pour le déjeuner chez tes parents.

Il sort de la pièce sans un regard en arrière. Je reste seule avec le goût du sel sur mes lèvres et cette humidité entre mes jambes qui me rappelle que, dans cette maison, l'amour n'est qu'une forme de guerre où l'on ne fait aucun prisonnier.

Le chapitre se ferme sur le bruit de l'eau qui coule à l'étage, lavant la sueur et le péché, laissant la place à la mise en scène d'une vie parfaite.

Chapitre 5

L'Addiction Naissante

Le silence. C'est la première chose qui me frappe quand la porte d'entrée claque derrière Marc ce matin-là. Un silence épais, poisseux, qui s'insinue dans les moindres fissures des murs de cette maison trop grande, trop propre, trop vide. Marc est parti pour un séminaire de trois jours. Trois jours d'oxygène. Trois jours où je n'aurai pas à feindre d'être cette version polie et éteinte de moi-même.

Je reste debout au milieu du salon, les bras ballants. Mon corps se souvient encore de la dureté du granit de la cuisine, de la manière dont Marc m'avait prise l'autre jour — comme on remplit une corvée administrative. Ma chair garde une trace sourde de cette humiliation. Je me sens comme une éponge sèche qu'on aurait oubliée au soleil : raide, inutile, prête à s'effriter au moindre contact.

Je monte à l'étage. Chaque marche craque sous mon poids, un reproche domestique. Dans notre chambre, l'odeur de son après-rasage flotte encore, une empreinte olfactive de mon geôlier volontaire. Je me dirige vers mon bureau, ce petit recoin où je prétends trier les factures et gérer l'intendance. Mon ordinateur m'attend. C'est ma drogue, mon autel, ma fenêtre sur un monde où je n'ai plus quarante-huit ans et une âme en lambeaux.

Mes doigts tremblent légèrement quand je soulève l'écran. La lumière bleue m'éclabousse le visage, révélant les cernes que le maquillage ne cache plus tout à fait. Je me connecte. Le site se charge avec une lenteur provocante. Et soudain, ils sont là. Les notifications s'accumulent. Les messages privés. Des hommes, des ombres, des inconnus qui ne connaissent ni mon nom, ni mon goût pour le thé Earl Grey, mais qui brûlent de voir ce que Marc ignore depuis une éternité.

Je me lève pour fermer les rideaux. Je ne veux pas de la lumière du jour. Je veux cette pénombre artificielle, ce clair-obscur qui transforme mes imperfections en mystères. Je retire mon pull en cachemire. La laine gratte mes tétons qui pointent déjà, réagissant à l'adrénaline plutôt qu'au désir. Je reste en soutien-gorge de dentelle noire — un achat compulsif que Marc n'a jamais remarqué. Mes seins débordent légèrement des bonnets, lourds, tendus.

Je m'assois sur ma chaise de bureau, les jambes écartées. Je sens le froid du cuir contre mes fesses nues sous ma jupe de soie. Je branche la webcam.

Le petit point vert s'allume. Mon cœur rate un battement. Je suis en ligne.

— Bonjour, murmure-je, ma voix plus rauque que d'habitude.

Les commentaires défilent à une vitesse vertigineuse sur le côté de l'écran.

« Sublime. »

« Enfin de retour. »

« Montre-nous tes trésors, Lina. »

Ils m'appellent "Lina-Luna". C'est mon avatar, ma mue. Dans ce vide numérique, je redeviens une proie, un objet de culte, une femme de chair et de sang. Je glisse une main sous mon soutien-gorge, sentant la chaleur de ma peau. Mes doigts effleurent la base de mon sein droit, remontant lentement vers l'aréole. C'est presque insupportable. Le contraste entre le mépris de Marc et cette adoration virtuelle me donne le vertige.

Je défais l'agrafe devant la caméra. Mes seins sont libérés, oscillant légèrement. Je ferme les yeux un instant, imaginant des milliers de regards se poser sur mes mamelons durcis par l'excitation et le frisson de l'interdit. Je ne suis plus la femme invisible du déjeuner chez mes parents. Je suis le centre d'un univers de fantasmes.

— Vous voulez voir plus ? demande-je à l'objectif, avec un sourire qui n'a rien de poli.

Je sais que je franchis une ligne. Je sais que chaque seconde passée ici érode un peu plus les restes de ma moralité. Mais alors que ma main descend entre mes cuisses, là où la soie de ma jupe commence à coller à mon intimité déjà humide, je m'en moque. La honte n'est rien face à la jouissance d'exister enfin dans le regard d'un autre.

Je remonte ma jupe. Lentement. Centimètre par centimètre. Je dévoile mes genoux, la naissance de mes cuisses, puis le triangle de dentelle noire qui contient ma fièvre. Je respire fort. L'air dans la pièce est devenu oppressant, chargé d'une électricité statique qui me fait dresser les poils sur les bras.

Je suis seule dans cette maison, mais je n'ai jamais eu autant l'impression d'être observée, touchée, possédée. Ma main plonge dans ma culotte. Mes doigts rencontrent une mer de fluides, une onctuosité chaude qui témoigne de mon état. Je ne me contente plus de frôler. Je presse, je cherche le petit bouton de chair qui palpète furieusement.

— Regardez-moi, souffle-je, alors que ma tête bascule en arrière. Regardez ce qu'il ne veut plus toucher.

La frontière entre le bien et le mal ne s'efface pas seulement ; elle s'évapore dans la buée de mon excitation. Je suis en train de devenir accro à ce miroir déformant, à cette validation carnassière. Et le pire, c'est que j'en redemande. J'en ai besoin comme d'un poumon artificiel.

Le spectacle ne fait que commencer. Je sens la sueur perler entre mes seins, une goutte solitaire glissant le long de mon ventre pour aller se perdre dans les poils pubiens mouillés. Je fixe l'objectif, mes yeux brillants d'une lueur sauvage, animale.

À cet instant précis, Marc n'existe plus. Mes responsabilités n'existent plus. Il n'y a que ce cercle de lumière, ma main qui s'enfonce en moi, et cette addiction qui me dévore de l'intérieur, me rendant enfin, après vingt-cinq ans de coma, terriblement vivante.

L'écran scintille, une cascade de commentaires défile à une vitesse vertigineuse dans la barre latérale. Les chiffres s'affolent : deux cents, trois cents, cinq cents spectateurs. Leurs mots sont des fouets, des caresses sales, des invitations au naufrage. Je lis « **Plus bas, Lina** », « **Montre-nous comme tu es trempée** », « **Est-ce qu'il sait que tu nous appartiens maintenant ?** ».

Chaque phrase me percute comme une décharge électrique. Ma main, crispée sur mon propre sexe, ne bouge plus par automatisme, mais par une nécessité viscérale de combler le vide que Marc a laissé. Je sens l'humidité chaude imprégner mes doigts, l'odeur musquée de mon désir qui monte, lourde, entêtante, dans la chambre trop silencieuse.

— Regardez bien, murmuré-je, ma voix n'est plus qu'un croassement érotique. Regardez ce qu'il ne touche plus depuis des mois.

D'un geste lent, presque cérémonieux, j'écarte mes lèvres charnues avec deux doigts de ma main gauche. Je m'offre à l'objectif, rose, gonflée, palpitante. Le bouton de chair est là, dressé, une perle de plaisir brut qui ne demande qu'à être broyée. Je ferme les yeux un instant, imaginant des centaines de regards se posant sur mon intimité mise à nu, sur ce sanctuaire que je profane avec une délectation morbide.

« **Fais-toi mal, salope** », écrit un certain **Shadow_User**.

Un frisson me parcourt l'échine. La violence du mot me heurte autant qu'elle m'excite. Je n'attends plus de la tendresse. La tendresse m'a tuée à petit feu dans mon mariage. Ce que je veux, c'est cette animalité, cette reconnaissance crue de mon existence à

travers ma chair.

Je commence à masser mon clitoris avec une insistance féroce. Le bruit... c'est ce qui me frappe. Ce clapotis humide, ce son de succion alors que mes doigts glissent dans mon propre jus, résonne contre les murs. Je ne suis plus une femme, je suis une machine à plaisir, un réceptacle de fantasmes anonymes. Ma tête bascule en arrière, mes cheveux s'emmêlent dans mon dos trempé de sueur.

— Je suis tellement... tellement pleine de lui... et pourtant si vide, hoqueté-je, les larmes piquant mes paupières sans jamais couler.

Je prends un troisième doigt. Je les enfonce d'un coup sec en moi. Je gémiss, un cri de douleur et de soulagement mêlés. Je me sens étroite, tendue comme une corde de violon prête à rompre. Je commence un mouvement de va-et-vient, rapide, saccadé. Je ne cherche plus la grâce. Je cherche l'épuisement.

L'écran s'illumine de jetons virtuels, des "tips" qui pleuvent pour m'encourager à aller plus loin. Je suis une marchandise, et pour la première fois de ma vie, j'aime le prix qu'on met sur ma peau.

— Vous voulez voir ? Vous voulez voir comment je me perds ?

Je saisis le bord de mon bureau avec ma main libre, mes jointures blanchissant sous l'effort. Mon bassin se soulève, cherchant le contact, cherchant la pénétration que je m'inflige. Mes doigts s'enfoncent plus profondément, heurtant mon col, provoquant une onde de choc qui me fait cambrier le dos jusqu'à la limite de la rupture. La sueur coule désormais librement, une perle s'écrase sur l'objectif de la caméra, floutant légèrement l'image, rendant la scène encore plus sale, plus clandestine.

— Marc... Marc, regarde-moi...

Le nom sort de ma bouche comme un blasphème. Je sais qu'il n'est pas là, qu'il est sans doute à son bureau, les yeux rivés sur des tableurs Excel, ignorant que sa femme est en train de se donner en spectacle à la moitié de la planète. Je l'appelle pour mieux le trahir. Chaque va-et-vient de mes doigts est un coup de poignard dans le contrat de mariage que nous avons signé.

Je commence à perdre le contrôle de mes membres. Mes jambes tremblent, mes orteils se crispent sur le tapis. Le plaisir monte, non pas comme une vague, mais comme un incendie de forêt, incontrôlable, dévastateur. Je sens le spasme approcher, cette petite mort qui me fait tellement peur d'habitude, mais que je poursuis ici comme un graal sanglant.

« *Enfonce-les plus loin* », ordonne le chat. « *On veut voir tes yeux se révolter.* »

Je m'exécute. Je suis l'esclave de ces pixels. Je plie mes jambes contre ma poitrine, exposant l'orifice qui s'ouvre et se referme sur mes doigts avec une voracité obscène. Je vois ma peau rougie par la friction, je sens l'odeur du sexe qui sature l'air. C'est âcre, c'est vrai, c'est vivant.

— Je... je vais...

Ma respiration se transforme en halètements courts. Ma poitrine se soulève violemment, mes seins se balançant au rythme de mes assauts. Je suis au bord du précipice, le point de non-retour où la raison s'efface devant le besoin animal de hurler.

Mais je m'arrête net. Les doigts encore profondément enfouis dans ma chair brûlante.

Le silence retombe brutalement dans la pièce, n'étant rompu que par le bruit de mon souffle court et le clic incessant des messages qui demandent la suite. Je les regarde, les yeux fous, le visage décomposé par une extase interrompue.

— Pas encore, soufflé-je à la caméra avec un sourire cruel. Vous n'avez encore rien vu.

Je retire mes doigts lentement, laissant un filet de lubrification naturelle s'étirer entre ma vulve et ma main. Je porte mes doigts à ma bouche, les léchant avec une lenteur provocante, fixant le point vert de la webcam comme si je plongeais mon regard dans l'âme de chaque spectateur. Le goût du sel et de mon propre désir m'enivre.

Je me lève, chancelante, et je me dirige vers le tiroir de ma table de chevet. Je sais ce qui s'y trouve. L'objet que Marc m'a offert il y a trois ans, pour rire, et qu'il n'a jamais utilisé sur moi. Un godemichet en silicone noir, imposant, froid, qui attend son heure.

Je reviens m'asseoir, l'objet à la main, le faisant briller sous la lampe de bureau.

— On va monter d'un cran, n'est-ce pas ?

La barre de chat explose. Je sens le pouvoir couler dans mes veines, plus addictif que n'importe quelle drogue. Je ne suis plus la petite femme délaissée. Je suis la reine de ce bordel numérique, et je m'appête à leur donner le sacrifice qu'ils attendent.

Je positionne la pointe de l'engin contre mon entrée encore palpitante, sentant le contraste glacé du silicone contre ma chaleur incandescente. Je ferme les yeux, le cœur battant à tout rompre.

— Regardez bien... parce qu'après ça, il ne restera plus rien de la Lina que vous croyez connaître.

Le silicone est d'une froideur insultante. Il appuie contre ma chair moite, là où la peau est la plus fine, là où tout appelle à être comblé. Je sens un frisson me parcourir

l'échine, non pas de peur, mais d'une excitation morbide. Je fixe l'objectif de la caméra, mes pupilles dilatées transformant mes yeux en deux puits de luxure sombre.

— Vous le voulez, n'est-ce pas ? murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un enrouement rauque.

Je pousse doucement. La pointe arrondie écarte mes lèvres, s'invitant avec une brusquerie qui me tire un gémissement étranglé. C'est trop gros. C'est trop dur. C'est tout ce que Marc n'a jamais osé être. Je sens la résistance de mes muscles, ce refus instinctif de mon corps de se laisser ainsi envahir, mais mon esprit, lui, hurle de continuer. Je veux être brisée. Je veux que cette chose efface les traces de mon ennui, de ma solitude, de ma vie de femme rangée.

Je lubrifie l'engin avec ma propre glaire, une traînée de fils translucides et chauds qui brillent sous la lumière crue de ma lampe. Puis, d'un coup de rein décidé, je l'enfonce de plusieurs centimètres.

Le cri qui s'échappe de ma gorge n'a rien de civilisé. C'est un râle animal. Mon bassin se cambre violemment, mes doigts se crispent sur le bord du bureau au point d'en avoir les jointures blanches. Je sens chaque millimètre de la texture du silicone, chaque nervure artificielle qui racle mes parois déjà gorgées de sang. Je suis pleine. Enfin. Jusqu'à l'écoeurement.

— Regardez... regardez ce que je fais pour vous, haleté-je en fixant les commentaires qui défilent à une vitesse folle.

Je commence un va-et-vient lent, méthodique. Le bruit est obscène : un claquement humide, un succion de chair contre plastique qui résonne dans le silence de la chambre. À chaque poussée, je sens l'objet heurter mon col, provoquant une décharge électrique qui me fait vaciller. Je ne suis plus Lina, l'épouse dévouée. Je suis une chienne en chaleur, une esclave de l'écran, offrant mon intimité en pâture à des

milliers d'inconnus.

La sueur commence à perler sur mon front, coulant le long de mes tempes, s'écrasant sur mes seins dont les tétons sont durs comme de la pierre. Je n'ai plus aucune pudeur. J'écarte mes jambes au maximum, offrant à la caméra la vision de ce monstre noir qui entre et sort de moi, déformant mon sexe, l'étirant jusqu'à la limite de la déchirure. Je me vois dans le petit retour vidéo sur l'écran : mes cheveux en bataille, mon visage tordu par une grimace qui hésite entre la douleur et l'extase, mes lèvres entrouvertes laissant échapper une salive filante.

Je commence à accélérer le rythme. Je ne contrôle plus rien. Ma main droite s'agite avec une frénésie désespérée, enfonçant l'engin jusqu'à la garde, me faisant bondir sur ma chaise.

— Oh dieu... oui... prenez-moi... servez-vous !

Je hurle ces mots sans même m'en rendre compte. Mon clitoris, frotté par la base de l'objet, est en feu. La pression monte, insoutenable, une onde de choc qui part de mon bas-ventre et irradie tout mon être. Mes muscles vaginaux se contractent en spasmes douloureux autour de l'intrus. Je sens le climax arriver, non pas comme une caresse, mais comme un accident de voiture, une collision brutale entre mes besoins les plus bas et ma réalité qui s'effondre.

— Je... je vais... !

Ma vue se brouille. Je lâche le godemichet qui reste planté en moi, vibrant au rythme de mon cœur affolé. Mes mains remontent à mon cou, je me griffe la peau, cherchant de l'air alors que mes poumons brûlent. Et puis, l'explosion.

Ce n'est pas un orgasme ordinaire. C'est une convulsion totale. Mon corps se vide, se tord, je sens des jets de chaleur m'inonder alors que je m'effondre littéralement sur le

bureau. Mes cris se transforment en sanglots saccadés. Je jouis devant des spectateurs invisibles, ma dignité s'écoulant en même temps que mes fluides sur le tapis de souris. Je suis une épave, une fontaine de désir désespéré, le regard perdu dans le vide alors que mon sexe continue de palpiter autour du silicone noir.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par ma respiration erratique et le vrombissement de l'unité centrale de l'ordinateur.

Je reste ainsi, prostrée, le visage collé au bois froid du bureau pendant de longues minutes. Mes yeux se posent sur l'écran. Les "tips" pleuvent, les cœurs saturent la barre de chat. Ils en redemandent. Ils ont adoré ma chute.

Lentement, avec une main tremblante, j'agrippe la base du godemichet et je l'extrais de mon corps. Le bruit de succion qui s'ensuit me donne la nausée. Je le laisse tomber au sol avec un bruit sourd. Je me sens vide. Atrociement vide.

Je regarde mes doigts, souillés de moi-même, et je sens les larmes monter. Ce n'est plus du sel de plaisir, c'est l'amertume de la déchéance. J'éteins la caméra d'un clic sec. Le noir envahit la pièce.

Je suis seule. Marc rentre dans deux heures. Et entre mes jambes, le feu de mon addiction ne fait que commencer à consumer ce qu'il reste de mon âme. Je sais que demain, je recommencerai. Parce que la douleur de ne plus être regardée est pire que la honte de l'être de cette façon.

Lina est morte ce soir. Une autre est née. Une créature de pixels et de fluides, avide et perdue.

Je referme mon tiroir, mais je ne ferme pas à clé. À quoi bon ? Le secret est déjà trop lourd pour être enfermé.

Chapitre 6

Le Frisson des Transports

La pluie cingle les vitres du bus 47 avec une régularité de métronome, transformant le paysage urbain en un flou de néons et de grisaille. À l'intérieur, l'air est lourd, saturé par l'odeur des trench-coats mouillés, du métal froid et de ce parfum de fatigue qui colle aux transports en commun à l'heure de pointe. Je suis assise au fond, sur la banquette du milieu, celle qui surmonte le bloc moteur. Sous mes fesses, les vibrations du véhicule remontent dans ma colonne vertébrale, un bourdonnement sourd, constant, qui semble répondre aux pulsations saccadées de mon propre sang.

Je me sens déplacée. Obscène, presque.

Marc croit que je suis allée faire quelques courses pour le dîner. Il ne sait pas que sous mon manteau long, je porte cette jupe en soie noire, beaucoup trop courte pour une femme de quarante-huit ans, et surtout, qu'en dessous, il n'y a rien. Le vide. Juste ma peau contre le tissu glacé qui se réchauffe à mesure que ma propre température grimpe.

Depuis la session de caméra d'hier soir, le moteur ne s'est pas éteint. Il tourne à vide, me rongant les entrailles. J'ai ce besoin maladif d'être vue, ou plutôt, de savoir que je pourrais l'être. L'invisibilité de mon mariage m'a transformée en une prédatrice de mon propre désir.

Le bus s'arrête brutalement. Mon corps bascule vers l'avant, puis se plaque contre le dossier. Un homme s'installe deux rangs devant moi, de trois-quarts. Il est jeune, la trentaine peut-être, les cheveux humides, les yeux fixés sur son téléphone. Il ne m'a pas regardée. Personne ne me regarde. C'est le paradoxe de ma vie : je suis une ombre

qui hurle en silence.

Je croise les jambes, et le frottement de mes cuisses l'une contre l'autre déclenche une décharge électrique qui me fait fermer les paupières. Je suis déjà trempée. Je sens l'humidité poisseuse qui macule l'entrejambe de ma jupe, cette trace invisible de ma déchéance que je porte comme un secret brûlant. La vibration du moteur s'intensifie alors que le chauffeur accélère. C'est un vrombissement grave qui résonne jusque dans ma matrice.

Lentement, avec une lenteur criminelle, je laisse ma main droite glisser de mon sac à main vers le bord de ma jupe. Mes doigts tremblent. Je respire par la bouche, l'air vicié du bus me semble soudainement chargé d'un érotisme étouffant.

Ne fais pas ça, Lina. Rentre chez toi. Prépare le rôti. Sois la femme invisible.

Mais la femme invisible est morte dans les bras de pixels hier soir. Celle qui respire ici, dans ce bus bondé, est une créature affamée.

Je remonte le tissu de quelques centimètres. Juste assez pour sentir l'air frais de la clim sur le haut de mes cuisses, puis la chaleur étouffante qui émane de mon sexe. Mes doigts s'aventurent sous l'étoffe, cherchant la commissure de mes lèvres charnues. Quand le premier contact se produit, un gémissement reste bloqué dans ma gorge. Je suis brûlante. Ma propre chair me semble étrangère, plus ferme, plus réactive, comme si chaque pore de ma peau s'était ouvert pour absorber l'interdit.

Le bus tangue. Un virage serré me force à écarter légèrement les jambes pour garder l'équilibre. Ma main s'enfonce plus profondément. Je ne porte pas de culotte, et l'accès direct à ma propre intimité dans un lieu public me donne un vertige qui me soulève le cœur. Je sens la texture de mes poils pubiens, soyeux et humides, puis le glissement de mes doigts sur la fente déjà béante, lubrifiée par l'attente et l'angoisse.

Je jette un regard circulaire. La vieille dame en face de moi sommeille, la tête dodelinante. Un adolescent plus loin écoute sa musique, les yeux clos. L'homme au téléphone n'a pas bougé. Ce désintérêt général est mon moteur. Ils ne savent pas qu'à moins de deux mètres d'eux, une femme est en train de s'ouvrir, de se profaner consciemment.

Mes doigts commencent à bouger. Un va-et-vient lent, circulaire, autour de mon clitoris qui pulse comme un cœur à vif. La sensation est décuplée par le risque. Chaque fois que les portes du bus s'ouvrent, chaque fois qu'un passager se lève, mon sphincter se contracte dans un spasme de terreur délicate. Je m'imagine la scène : le chauffeur qui regarde dans son rétroviseur central et qui aperçoit, entre deux sièges, le mouvement rythmique de mon bras sous le tissu sombre. Je m'imagine son regard découvrant la nacre de ma vulve exposée dans la pénombre.

L'excitation est telle que je commence à perdre le contrôle. Je ne suis plus Lina, l'épouse de Marc. Je suis une fente qui réclame, un corps qui s'auto-consomme. Ma main descend plus bas, cherchant l'entrée de mon antre. Je m'enfonce un doigt, puis deux, avec une brutalité qui m'arrache un souffle court. Je suis tellement large, tellement prête. Le bruit de la succion, bien que masqué par le moteur, résonne dans mes oreilles comme un coup de tonnerre.

Je sens le jus couler le long de mes doigts, s'étaler sur la soie de la jupe, marquant le tissu d'une auréole sombre. Je m'en fiche. Je veux que ça se voie. Je veux que le monde entier sache que je n'existe que par ce plaisir volé, que je suis une épave de désir dérivant dans le gris de la ville.

Le bus freine pour un nouvel arrêt. Le jeune homme au téléphone se lève. Il se dirige vers la sortie, mais avant de descendre, il pivote légèrement pour s'agripper à la barre de maintien. Ses yeux tombent sur moi. Juste un instant. Je ne retire pas ma main. Au contraire, je la plaque plus fermement contre mon entrejambe, laissant deviner le relief de mes doigts à travers la soie tendue.

Pendant une fraction de seconde, nos regards se croisent. Il a vu. Je sais qu'il a vu. La dilatation de ses pupilles, ce micro-temps d'arrêt dans son mouvement... il a compris que ce qu'il prenait pour une femme sage ajustant sa tenue était une exhibitionniste en plein acte.

Une décharge d'adrénaline pure me traverse, plus violente qu'un orgasme. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Les portes se referment sur lui, mais l'étincelle est restée ici.

Je suis seule à nouveau dans mon coin, mais l'air a changé. Il est électrique. Et je ne compte pas m'arrêter avant que chaque fibre de mon être n'ait hurlé sa honte et son extase. Mes doigts s'activent plus vite, je m'enfonce dans ma propre chair avec une faim de louve, indifférente au monde, tendue vers l'explosion que je sens monter, inexorable, au rythme des secousses du bitume.

Le bus cahote, une carcasse de métal hurlante qui déchire l'obscurité de la ville. Chaque nid-de-poule est une secousse qui se répercute directement dans mon bassin, amplifiant la morsure de mes propres doigts. L'inconnu sur le quai n'est plus qu'une ombre derrière la vitre embuée, mais son regard — ce mélange de choc et de désir brut — est resté gravé sur mes rétines. Il m'a vue. Il a vu la « femme parfaite » s'effondrer pour laisser place à l'animal.

La sueur commence à perler à la lisière de mes cheveux. L'air dans le bus est lourd, saturé d'une odeur de caoutchouc brûlé et de pluie froide, mais sous ma jupe, c'est une serre tropicale. Je sens l'humidité imbiber la soie de ma culotte, une tache sombre qui doit sûrement s'étendre, invisible aux yeux des autres passagers, mais brûlante contre ma peau.

Je ne me contente plus de presser. Je veux plus. Je veux tout.

Mes doigts s'insinuent sous l'élastique de dentelle. C'est un soulagement presque douloureux quand ma peau entre en contact direct avec ma propre chaleur. Je suis trempée. Une fontaine de honte et de besoin. Je fais glisser mon index le long de ma fente, lentement, sentant les lèvres gonflées, pulpeuses, qui ne demandent qu'à être malmenées. Je ferme les yeux un instant, ma tête bascule en arrière contre le siège en plastique dur.

« Regarde-toi, Lina, » je me murmure à moi-même, la voix étranglée par un sanglot qui ressemble à un râle. *« Regarde ce que tu es devenue. Une traînée qui se paluche dans les transports parce qu'elle ne supporte plus le vide. »*

La douleur de l'absence, celle de *lui*, de ses mains qui savaient me briser pour mieux me reconstruire, remonte comme une vague de fiel. Le sexe n'est pas une fête, c'est une urgence. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas hurler.

Un homme d'une cinquantaine d'années s'installe deux rangs devant moi. Il porte un trench-coat froissé et un journal sous le bras. Il ne me regarde pas. Pas encore. Cette indifférence me rend folle. Je veux qu'il sache. Je veux que tout le monde sache à quel point je suis à vif.

Je commence un mouvement de va-et-vient plus rapide, plus saccadé. Mes doigts s'enfoncent, cherchent ce bouton de chair qui palpète furieusement. Je ne cherche plus la discrétion. Le froissement de mon collant, le bruit humide de mes doigts qui s'agitent dans ma propre glaire... tout me paraît amplifié, assourdissant dans le silence relatif du moteur.

— Est-ce que ça va, mademoiselle ?

La voix est proche. Trop proche.

Je sursaute, mais je ne retire pas ma main. Au contraire, je l'enfonce plus

profondément, un gémissement étouffé mourant derrière mes dents serrées. C'est un jeune homme, à peine vingt ans, qui s'est arrêté dans l'allée centrale. Il a des écouteurs autour du cou et un regard qui oscille entre l'inquiétude et une compréhension soudaine, terrifiante.

Je le fixe, les yeux injectés d'un désir noir, défiant. Je ne baisse pas les yeux. Je continue mon manège, ma main s'agitant avec une frénésie animale sous le tissu léger.

— Est-ce que j'ai l'air d'aller mal ? je siffle, le souffle court.

Il baisse les yeux vers ma main, dont les mouvements sont désormais impossibles à ignorer. La jupe se soulève au rythme de mes doigts qui explorent mes profondeurs. Je vois sa pomme d'Adam se soulever brusquement. Il rougit violemment, une teinte pourpre qui grimpe de son cou à ses oreilles.

— Je... je pensais que vous faisiez un malaise, balbutie-t-il, incapable de détourner le regard.

— C'est un malaise, oui, je réponds en écrasant mon clitoris avec une force qui me tire une grimace de douleur exquise. Un malaise que tu ne peux pas soigner. À moins que tu ne veuilles regarder de plus près ?

Le défi est lancé. Cru. Sale. Je sens le liquide chaud couler le long de ma cuisse, dépassant la barrière de ma lingerie. L'odeur de mon excitation monte jusqu'à mes narines, un musc puissant, l'odeur de la femelle en rut.

Le jeune homme ne bouge pas. Il est pétrifié. Je vois son sexe se durcir sous son jean délavé, une protubérance qui trahit son dégoût de façade. Il est fasciné par le spectacle de ma déchéance.

— Dis-le, je commande, la voix rauque, les doigts s'enfonçant jusqu'à la garde.
Dis-moi ce que tu vois.

— Vous... vous êtes en train de vous toucher, murmure-t-il, sa voix muant dans les graves.

— Je ne me touche pas, je me déchire, je rectifie en arrachant un morceau de dentelle de ma culotte pour libérer totalement l'accès à ma fente.

Je saisis sa main, glacée par le froid de l'extérieur, et je la plaque contre ma cuisse, juste au bord de ma jupe. Il tressaille comme s'il avait reçu une décharge électrique, mais il ne retire pas ses doigts. La chaleur qui se dégage de mon entrejambe semble l'aspirer.

— C'est chaud, n'est-ce pas ? je demande, mon bassin se soulevant pour venir chercher le contact de sa paume. C'est trempé. C'est à cause de toi. À cause de tout le monde.

Le bus prend un virage serré. Il perd l'équilibre et sa main glisse, s'écrasant directement sur mon sexe nu. Le contact de sa peau rugueuse contre ma chair à vif me fait cambrer le dos. Un cri de bête blessée s'échappe de ma gorge, trop fort, trop vrai. Les quelques passagers se retournent.

Je m'en fous. Je m'en moque. Je veux qu'ils voient la sueur sur mon front, la faim dans mes yeux, et cette main étrangère qui vient de franchir la frontière de mon intimité.

Il tente de se retirer, paniqué, mais je referme mes jambes sur son poignet, le prisonnier de mon désir.

— Ne bouge pas, je lâche, les dents découvertes. Regarde-moi bien. Tu vas m'aider à

finir ce que j'ai commencé, ou je hurle au viol devant tout le bus.

C'est ignoble. C'est injuste. Mais à cet instant, je ne suis plus une femme, je suis un brasier qui a besoin de combustible. Ses yeux s'écarquillent, une larme de terreur et d'excitation mêlées roule sur sa joue. Il est piégé. Nous sommes piégés tous les deux dans cette boîte de fer-blanc qui file vers le néant.

Ses doigts, d'abord tremblants, commencent à bouger d'eux-mêmes. L'instinct prend le dessus sur la morale. Il sent ma moiteur, il sent la vibration de mon corps qui s'apprête à rompre.

— Plus vite, je commande dans un souffle brûlant contre son oreille, alors qu'il se penche vers moi pour cacher notre crime aux yeux des autres. Plus fort. Brise-moi.

Le rythme s'accélère. Le monde extérieur n'existe plus. Il n'y a que le frottement du cuir contre la muqueuse, le bruit des baisers mouillés que je dépose sur son cou pour ne pas crier, et cette explosion qui monte, qui monte, menaçant de tout balayer sur son passage.

On n'est pas encore arrivés à mon arrêt. Et je sens que ce qui va suivre va laisser des cicatrices bien plus profondes que de simples griffures sur la peau.

Le bus a mordu un nid-de-poule dans un fracas de métal, et la secousse a enfoncé ses doigts plus profondément en moi. Un hoquet a franchi mes lèvres, étouffé de justesse contre le cuir rugueux de son blouson. Je sentais l'arête de ses phalanges contre mon col, la dureté de son corps qui refusait de me laisser une once d'oxygène. C'était une agonie délicieuse. Sous ma jupe, c'était un carnage de soie et de sécrétions. Je n'avais plus de culotte depuis longtemps, juste ce morceau de tissu inutile qui pendait à ma cheville gauche, oublié, tandis que sa main droite s'appropriait mon intimité avec une fureur méthodique.

Ses doigts étaient trempés, poisseux de moi. Il ne se contentait plus de caresser ; il fouillait, il revendiquait, il labourait. Chaque va-et-vient dans ma fente brûlante produisait un bruit de succion humide, un clapotis obscène qui me paraissait hurler plus fort que le moteur diesel du véhicule. Je fixais le dos du siège devant nous, le tissu gris élimé, en priant pour que la vieille dame assise trois rangs plus loin ne se retourne pas. Cette peur, ce venin d'être découverte, agissait comme un accélérateur. Mon sang battait jusque dans mes tempes, un tambour de guerre qui réclamait la chute finale.

— Tu sens comme tu es prête ? murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal. Tu vas déborder sur mes doigts, Lina. Tu vas salir tout ce putain de bus avec ton envie.

Il a redressé le buste d'un coup, m'obligeant à écarter les jambes davantage, m'ouvrant totalement à lui dans l'ombre vacillante de l'habitacle. Son pouce a trouvé mon bouton de chair, congestionné, dur comme une perle de verre, et il a commencé à le broyer sous une pression impitoyable. J'ai jeté ma tête en arrière, mes dents s'enfonçant dans ma propre lèvre inférieure jusqu'au sang. Le goût métallique du fer s'est mêlé à l'odeur de la sueur et de la mouille qui montait de nous deux comme une vapeur toxique.

Je n'étais plus qu'un nerf à vif. Mes doigts se sont crispés sur son poignet, essayant tantôt de le repousser, tantôt de l'attirer plus fort contre ma vulve en feu. Je voulais qu'il s'arrête, je voulais qu'il continue jusqu'à ce que je me dissolve. Mes muscles pelviens ont commencé à se contracter de manière désordonnée, enserrant ses doigts dans un étau de plaisir douloureux.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

J'ai ouvert les yeux, les orbes brouillés de larmes. Il était là, son visage à quelques millimètres du mien, les traits tordus par une jouissance sombre, presque cruelle. Il

voyait ma déchéance, il voyait la petite bourgeoise se transformer en chienne de caniveau sous ses yeux, entre deux arrêts de banlieue. Ses doigts ont accéléré la cadence, un rythme de marteau-piqueur, m'enfonçant dans le siège en plastique dur.

C'est arrivé sans prévenir, comme une rupture de barrage.

Une première décharge électrique a traversé mon épine dorsale, me cambrant violemment. Puis le déluge. Mon corps a explosé de l'intérieur, une détonation de chaleur liquide qui a inondé sa main, ses phalanges, remontant jusqu'à sa manche. J'ai poussé un gémissement étranglé, un son de bête qu'on égorge, que j'ai tenté d'étouffer en mordant l'épaule de son blouson. Mes parois se contractaient avec une telle force que j'avais l'impression qu'elles allaient s'arracher. Tout était trop : les vibrations du bus sous mes fesses, le frottement de ses doigts qui n'arrêtaient pas le supplice malgré mon orgasme, l'air froid qui entrait par la lucarne du toit.

Je me suis vidée en lui, contre lui, perdant toute notion de lieu et de temps. Les larmes coulaient maintenant librement, brûlantes sur mes joues froides. C'était un plaisir qui faisait mal, une extase qui laissait un goût de cendre dans la bouche parce qu'elle naissait de notre désespoir commun.

Le bus a ralenti. Les freins ont poussé un sifflement strident, comme un écho à mon cri intérieur.

— Mon arrêt... j'ai réussi à articuler dans un sanglot, ma voix n'étant plus qu'un débris.

Il a retiré sa main lentement, très lentement. J'ai senti le vide, un froid glacial s'engouffrer là où il était. Ses doigts sont ressortis luisants, saturés de mes fluides, brillant sous la lumière blafarde du plafonnier qui venait de s'allumer. Sans un mot, sans même un regard de pitié, il a essuyé sa main sur l'intérieur de ma cuisse, étalant ma propre intimité sur ma peau comme une marque d'infamie, avant de boutonner son

pantalon d'un geste sec.

Les portes se sont ouvertes dans un soupir pneumatique.

Je me suis levée, les jambes en coton, l'entrejambe poisseux et douloureux. Je ne me suis pas retournée. Je suis descendue sur le trottoir désert, l'air nocturne me giflant le visage. Derrière moi, le bus est reparti dans un nuage de fumée noire, emportant avec lui une partie de mon âme et l'odeur de notre péché.

Je suis restée là, seule sous le lampadaire qui grésillait, sentant le liquide refroidir contre mes cuisses. J'étais brisée, vidée, mais pour la première fois depuis des mois, j'avais l'impression de peser quelque chose sur cette terre. Le chapitre se fermait sur le bitume, mais la cicatrice, elle, ne faisait que commencer à brûler.

Chapitre 7

Supermarché des Sens

La trace était encore là, ce matin, séchée en une croûte rèche contre le haut de ma cuisse. Une marque d'infamie que la douche n'avait pas réussi à effacer de ma mémoire, même si le savon avait emporté le sel et l'odeur de ce bus. Marc n'avait rien remarqué, bien sûr. Il avait bu son café, les yeux rivés sur ses mails, une silhouette grise dans notre cuisine baignée de lumière trop crue. Il ne m'avait pas regardée. Il ne regarde jamais le naufrage.

— « On n'a plus de lessive, Lina. Et du café. »

Ses mots étaient des cailloux lancés dans une mare stagnante. J'avais hoché la tête, mon ventre se serrant au souvenir de la main rugueuse de l'inconnu. J'avais besoin de sortir. Pas pour la lessive. Pour vérifier si j'existais encore en dehors de ce silence domestique qui m'étouffait comme un linceul de coton.

Le supermarché m'a accueillie avec son souffle d'air conditionné, une gifle polaire qui a fait pointer mes mamelons sous la soie fine de mon chemisier sans soutien-gorge. J'aimais cette morsure. J'aimais la sensation de mes seins qui frottaient contre le tissu à chaque pas, un rappel constant de ma propre chair. Le cliquetis métallique du caddie, une roue qui grinçait de façon obsessionnelle, marquait le rythme de ma déambulation.

Ici, sous les néons blafards qui vous vident de toute humanité, j'étais une ménagère de quarante-huit ans parmi tant d'autres. Une ombre. Pourtant, entre mes jambes, ça brûlait. La friction de ma culotte en dentelle — celle que je gardais pour les jours où je voulais me sentir vivante, ou peut-être pour les jours où je voulais me punir —

irritait mes lèvres encore gonflées par les assauts de la veille. Chaque pas était une caresse abrasive.

Je me suis enfoncée dans les allées, évitant les grappes de familles et les vieux solitaires. Je cherchais le froid. Le rayon des surgelés. Là où la buée occulte les vitres et où le ronronnement des compresseurs couvre le bruit du monde.

L'air y était plus dense, chargé de particules de glace. Je me suis arrêtée devant une rangée de bacs, feignant de scruter des étiquettes de légumes oubliés. Mon cœur cognait contre mes côtes, un tambour sauvage. L'humidité de mon propre corps commençait à imbiber le coton de mon entrejambe. Je le sentais. C'était une sensation lourde, poisseuse, une promesse de débordement.

J'ai jeté un regard furtif autour de moi. L'allée était déserte, à l'exception d'un employé au loin, le dos tourné, empilant des cartons avec une lenteur métronomique.

Je me suis appuyée contre la barre froide du caddie, mes phalanges blanchissant sous l'effort. Ma respiration est devenue courte. Je n'étais plus Lina, l'épouse loyale, la femme invisible. J'étais une bête en cage cherchant une issue. Mes doigts ont glissé, comme malgré moi, vers la bordure de ma jupe en lin. Le tissu est remonté avec un froissement léger, révélant la peau pâle de mes cuisses, là où Marc ne posait plus jamais la main.

Le froid des congélateurs montait le long de mes jambes tandis que mes doigts, tremblants, cherchaient l'élastique de ma culotte. Je l'ai écarté d'un geste sec.

L'air glacé a frappé mon intimité à vif. Le choc thermique a arraché un petit gémissement que j'ai étouffé dans ma gorge en mordant ma lèvre inférieure jusqu'au sang. J'étais trempée. Une fontaine de besoin, de frustration et de rage. Mes doigts ont plongé dans ce désastre liquide, rencontrant la chair chaude, palpitante, presque douloureuse.

Je me suis mise à me caresser avec une urgence animale, ignorant la caméra de surveillance qui me fixait de son œil de verre un peu plus loin. Je m'en fichais. Je voulais être vue. Je voulais que quelqu'un, n'importe qui, assiste à ma décomposition.

Le contact de mes ongles courts contre mon clitoris gorgé de sang m'a fait basculer. Je ne sentais plus le froid. Je ne sentais que l'incendie. Ma main bougeait dans un rythme frénétique, mélangeant la sueur et mes propres fluides, créant un bruit de succion humide qui me paraissait assourdissant dans ce temple de la consommation.

« Oh Dieu... » ai-je murmuré, les yeux révulsés vers le plafond strié de tubes fluorescents.

J'ai senti le sol se dérober. Ma main s'enfonçait plus loin, deux doigts cherchant à combler le vide immense que Marc avait laissé en moi durant un quart de siècle. C'était une pénétration brutale, sans tendresse, une auto-flagellation érotique. Je me griffais presque, cherchant la douleur pour être sûre que je n'étais pas morte.

Soudain, un bruit de pas. Un frottement de semelles de caoutchouc sur le lino gris.

Je n'ai pas retiré ma main. Au contraire, j'ai enfoncé mes doigts plus profondément, mon bassin basculant d'avant en arrière dans un mouvement obscène, alors qu'une ombre se dessinait au bout du rayon. Le risque n'était plus une barrière, c'était le lubrifiant de ma propre déchéance. Mon cœur s'est arrêté de battre une seconde quand j'ai vu la silhouette d'un homme s'immobiliser à quelques mètres de moi, un panier à la main.

Il n'était pas Marc. Il n'était pas l'inconnu du bus.

Il me regardait. Et je ne me suis pas arrêtée. J'ai plongé mes yeux dans les siens, défiante, alors que le premier spasme de l'orgasme commençait à tordre mes

entrailles, m'obligeant à m'agripper au bord du bac de haricots surgelés pour ne pas m'effondrer sur le carrelage dégueulasse.

Le froid du bac de congélation me brûlait la peau des cuisses, mais ce n'était rien comparé à l'incendie qui ravageait mon bas-ventre. Mes doigts, poisseux et engourdis par le givre et ma propre humidité, continuaient leur va-et-vient frénétique. Je ne clignais pas des yeux. Je fixais cet homme comme on fixe le bourreau avant que la hache ne tombe.

Il ne bougeait pas. Son panier en plastique rouge pendait au bout de son bras, contenant trois fois rien — une boîte de conserve, une bouteille de vin bon marché. Il était grand, enveloppé dans un manteau sombre qui sentait la pluie et le tabac froid. Son visage restait dans la pénombre projetée par les néons blafards, mais je sentais son regard dévorer l'impudeur de ma pose : mes jambes écartées, ma jupe relevée jusqu'à la taille, et ma main qui s'acharnait sur ma fente avec une violence désespérée.

— Tu ne t'arrêtes pas ? demanda-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, un timbre de basse qui a fait vibrer les os de ma cage thoracique. Ce n'était pas une question de morale. C'était un défi.

— Viens voir, articulai-je entre deux souffles courts.

Ma voix n'était qu'un sifflement éraillé. Le premier spasme m'a frappée alors. Une décharge électrique qui a fait se recroqueviller mes orteils dans mes chaussures. J'ai cambré le dos, ma nuque heurtant le plexiglas du rayon, un gémissement étranglé mourant dans ma gorge. Le plaisir était tranchant, presque douloureux, une insulte à ma solitude. Mes doigts s'enfonçaient, cherchant à atteindre ce vide qui me bouffait de l'intérieur depuis des mois.

Il a lâché son panier. Le fracas du plastique contre le lino a résonné comme un coup

de feu dans l'allée déserte. Il a fait un pas, puis deux. Son ombre a recouvert mon corps tremblant. Il s'est arrêté à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui, une nappe thermique qui contrastait avec le souffle glacé des congélateurs.

Il a tendu une main. Une main d'homme, large, aux articulations saillantes, dont les ongles étaient légèrement bordés de noir, comme s'il travaillait la terre ou le métal. Il n'a pas touché ma peau tout de suite. Il a laissé ses doigts planer juste au-dessus de mon genou exposé, là où la chair tremblait encore sous le choc de l'orgasme.

— Tu es trempée, murmura-t-il en baissant les yeux vers le désastre entre mes jambes. Tu savais que je viendrais ?

— Je ne savais rien... Je m'en fous, crachai-je, les yeux embrumés de larmes que je refusais de laisser couler. Je veux juste... ne plus penser.

Il a enfin posé sa main. Brutalement. Sa paume a écrasé mes propres doigts contre mon sexe en feu. Le contact était électrique, sale, parfait. J'ai poussé un cri sourd, le visage renversé en arrière, alors qu'il commençait à masser ma vulve à travers mes doigts souillés, imposant son propre rythme, beaucoup plus lent, beaucoup plus lourd.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

J'ai obéi. Ses yeux étaient sombres, presque noirs, dénués de toute pitié. Il y avait une sorte de reconnaissance mutuelle dans nos regards : deux épaves se heurtant dans un rayon de surgelés à deux heures du matin. Il a retiré ma main avec une fermeté qui ne souffrait aucune résistance et a glissé ses propres doigts dans le liquide chaud qui me coulait le long des cuisses.

Il a grogné, un son animal, profond, en sentant ma moiteur. Sans me quitter des yeux, il a porté ses doigts à sa bouche, goûtant mon sel et ma déchéance avec une lenteur

provocatrice.

— Tu as le goût du regret, Lina.

Le fait qu'il connaisse mon nom — ou qu'il l'ait deviné, ou que je l'aie imaginé — m'a fait l'effet d'une gifle. Je me suis agrippée à ses revers de manteau, le tirant vers moi, cherchant le contact de sa bouche, de n'importe quoi qui pourrait combler l'abîme.

— Fais-le, haletai-je. Ici. Maintenant. Casse-moi.

Il a esquissé un sourire cruel. Sa main libre a attrapé ma gorge, ne serrant pas assez pour m'étouffer, mais suffisamment pour que je sente le pouls de ma propre peur cogner contre sa paume. Il a pressé son corps contre le mien, me clouant contre le bord métallique du bac. Je sentais son érection, dure comme de la pierre, presser contre mon ventre.

— Tu crois que c'est un jeu ? Tu penses que tu peux t'offrir au premier venu dans un supermarché pour te sentir vivante ?

Il a glissé un doigt, puis deux, à l'intérieur de moi. Sans préparation. Sans douceur. J'ai hoqueté, mes parois se refermant sur lui dans un réflexe de survie. C'était trop, c'était magnifique. La douleur se mélangeait à une excitation si violente que j'en avais la nausée.

— Je ne pense rien... je veux juste...

— Tais-toi, coupa-t-il.

Il a commencé un mouvement de va-et-vient brutal, ses doigts s'enfonçant jusqu'à la garde, me soulevant presque du sol. Le bruit était obscène — le claquement de sa main contre ma chair mouillée, le sifflement de nos respirations entremêlées. L'odeur

du sexe et de la sueur commençait à masquer celle de l'encaustique et du froid.

Il a rapproché son visage du mien, son souffle brûlant contre mon oreille.

— On va voir jusqu'où tu es capable d'aller pour oublier que tu es seule.

Sa main à ma gorge s'est resserrée d'un cran, tandis que ses doigts en moi tournaient, cherchant le point précis qui me ferait perdre la raison. Mon bassin bougeait tout seul, une bête cherchant sa pâture, réclamant plus de cette cruauté nécessaire. J'étais en train de me perdre, et c'était exactement ce que je voulais.

Soudain, le grésillement d'un haut-parleur au plafond nous a fait sursauter tous les deux. Une voix nasillarde et robotique a résonné dans le magasin vide :

"Fermeture du magasin dans dix minutes. Veuillez vous diriger vers les caisses automatiques."

Il a arrêté son mouvement, mais n'a pas retiré ses doigts. Il est resté là, le visage à quelques millimètres du mien, me mettant au défi de reculer. Je voyais la sueur perler sur son front, l'intensité de son désir luttant avec une sorte de rage contenue.

— Dix minutes, murmura-t-il, un éclat prédateur dans le regard. C'est plus qu'il n'en faut pour te détruire complètement.

Il a soudainement attrapé mes deux poignets, les épinglant au-dessus de ma tête contre la paroi vitrée du rayon frais, m'exposant totalement à lui, vulnérable et béante dans la lumière crue.

— On ne va pas utiliser les doigts, Lina. Pas cette fois.

Il a porté sa main libre à la ceinture de son pantalon, et le bruit métallique de sa

boucle de ceinture qui se dénouait a sonné comme le glas de ma propre décence. Mon cœur s'est emballé, frappant contre mes côtes comme un oiseau en cage. J'étais terrifiée. J'étais à l'agonie. Et je n'avais jamais été aussi impatiente de disparaître.

Le froid du rayon frais me mordait les omoplates à travers le tissu léger de ma robe, mais ce n'était rien comparé à la fournaise qui irradiait de lui. Mes poignets me faisaient mal, serrés dans ses poignes de fer au-dessus de ma tête. La lumière des néons, blafarde, impitoyable, transformait la scène en un tableau d'une obscénité totale. J'étais là, les jambes écartées, offerte comme une pièce de viande sur un étal, tandis que le cliquetis du métal et le sifflement de sa braguette déchiraient le silence lourd de l'allée.

Je l'ai vu extraire sa virilité, impressionnante, déjà pulsante de rage et de sang. Elle était sombre, veinée, magnifique de brutalité. Mes yeux se sont agrandis, ma respiration s'est muée en de petits hoquets pathétiques.

— Regarde-moi, Lina, ordonna-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un grognement animal. Regarde ce que tu me fais faire. Dans un putain de supermarché.

Il n'a pas attendu ma réponse. Il a lâché mes poignets une fraction de seconde, juste le temps de saisir mes cuisses et de me soulever pour m'encastrier contre la vitre. J'ai poussé un cri étouffé, mes mains cherchant désespérément ses épaules pour ne pas tomber. Le contact du verre glacé contre mes fesses nues était un choc thermique qui a fait vriller mes sens. Et puis, sans transition, il a frappé.

L'entrée fut d'une violence délicieuse. Il a plongé en moi d'un seul coup sec, une lame de chair brûlante qui a déchiré mon souffle et mon semblant de résistance. Je me suis cambrée, la tête jetée en arrière, mes cheveux balayant les yaourts et les bouteilles de lait derrière la vitre. J'étais pleine de lui, dilatée jusqu'à la douleur, et c'était la seule chose au monde qui comptait.

— Oh mon Dieu... murmurai-je, les yeux révulsés.

Il a commencé un va-et-vient frénétique, une cadence de métronome détraqué. Ses hanches percutaient les miennes avec un bruit de chair contre chair qui résonnait dans l'allée déserte. *Clac. Clac. Clac.* Chaque coup me poussait un peu plus haut contre le verre, chaque assaut me brisait un peu plus. Ce n'était pas de l'amour, c'était une exécution. Il me baisait comme s'il voulait m'effacer, comme s'il voulait s'enfoncer si loin qu'il toucherait mon âme pour la marquer au fer rouge.

Sa main est venue s'écraser sur ma bouche pour étouffer mes gémissements alors qu'un client passait au bout de l'allée. J'ai vu l'ombre bouger au sol, à quelques mètres. L'adrénaline a explosé dans mes veines, transformant ma peur en une excitation insoutenable. Ma propre mouille coulait le long de ses cuisses, un mélange de sueur et de lubrification naturelle qui rendait chaque glissement plus sonore, plus gras, plus obscène.

— Tu sens ça ? chuchota-t-il contre mon oreille, ses dents mordillant mon lobe avec une férocité qui me fit pleurer. Tu sens comme tu m'accueilles ? Tu es une putain de fontaine, Lina. Tu n'es qu'un gouffre qui ne demande qu'à être comblé.

Il a accéléré, perdant toute trace de contrôle. Ses doigts s'enfonçaient dans la chair de mes fesses, y laissant sûrement des marques violacées que je porterais comme un trophée pendant des jours. Il me labourait, cherchant cet angle précis qui me ferait basculer. Je sentais sa queue, dure comme du granit, frotter contre mon point G à chaque impulsion, déclenchant des décharges électriques qui me faisaient trembler de tous mes membres.

Je ne voyais plus rien. Le monde s'était réduit à cette chaleur entre mes jambes, à l'odeur de son cou, un mélange de musc et de colère. Les larmes commençaient à couler, des larmes de soulagement, de honte, de pure extase. J'ai enroulé mes jambes autour de sa taille, le verrouillant contre moi, refusant de laisser le moindre millimètre

d'air nous séparer.

— S'il te plaît... plus vite... détruis-moi... suppliai-je dans un murmure brisé.

Il a grogné, un son sorti du plus profond de sa poitrine, et a porté ses derniers coups avec une sauvagerie pure. J'ai senti son corps se tendre, ses muscles saillir sous ma peau. Mon propre orgasme a déferlé, une vague sismique qui a paralysé mes poumons. Mon sexe s'est contracté autour de lui en spasmes douloureux et délicieux, le traquant, le suppliant de lâcher prise.

Il a poussé un dernier cri étouffé dans mon cou, et j'ai senti le jet brûlant de son foutre inonder mon intérieur, vague après vague. C'était trop. C'était magnifique. La chaleur de sa semence semblait me consumer de l'intérieur, un incendie liquide qui venait éteindre la rage de nos derniers mois de silence.

Il est resté là, le front contre la vitre, haletant comme un damné, son sexe toujours profondément enfoncé dans le mien. Nous étions deux naufragés au milieu des produits laitiers, sous la lumière crue de la réalité qui reprenait ses droits.

Lentement, il s'est retiré. Le bruit de succion qui a suivi m'a fait frissonner de honte. Un long fil de sperme et de plaisir mélangé a coulé le long de ma cuisse pour finir sur le carrelage froid du supermarché. Un vestige de notre carnage.

Il a remonté son pantalon d'un geste brusque, son visage redevenant ce masque de marbre impénétrable, bien que ses yeux brûlent encore. Sans un mot, il a ramassé son panier. Je suis restée là, adossée à la vitre, ma robe froissée, mes lèvres gonflées, le cœur battant à tout rompre.

— Dix minutes, Lina, dit-il simplement avant de s'éloigner vers les caisses, sans un regard en arrière.

Je suis restée seule dans l'allée, sentant encore son empreinte brûler en moi, l'humidité de sa semence glisser lentement vers mes talons. J'avais les larmes aux yeux, et une envie folle de hurler. On ne s'était rien dit. On s'était juste entre-tués. Et je savais, avec une certitude terrifiante, que je serais prête à recommencer dès demain, n'importe où, pourvu que ce soit lui qui tienne le couteau.

Le chapitre du "Supermarché des Sens" se refermait sur le goût amer et sucré d'une dévastation totale. J'ai lissé ma robe, essuyé la trace au sol avec un mouchoir que j'ai jeté dans une poubelle, et j'ai marché vers la sortie, les jambes flageolantes, emportant avec moi le secret le plus sale et le plus beau de ma vie.

Chapitre 8

Le Masque de la Ménagère

La clé a tourné dans la serrure avec ce petit clic métallique, sec comme une sentence. J'ai poussé la porte de notre pavillon, et l'odeur m'a immédiatement sauté à la gorge : un mélange écoeurant de cire d'abeille, de désodorisant à la lavande et de ce silence épais, presque solide, qui caractérise les foyers qui s'éteignent.

Je ne me suis pas déchaussée tout de suite. Je suis restée plantée là, dans l'entrée, le dos appuyé contre le bois froid. Entre mes cuisses, l'humidité poissait. Je sentais la traînée visqueuse de son sperme, encore tiède, qui glissait lentement le long de mon entrejambe, une morsure de réalité brute sous ma culotte de dentelle ruinée. Le frottement du tissu contre ma vulve gonflée, irritée par la violence de l'étreinte contre l'étagère du rayon conserve, était une torture exquise. Chaque pas que j'avais fait depuis le supermarché m'avait rappelé que j'existais. Que j'étais de la viande, de la peau, du désir. Que je n'étais pas encore morte.

— C'est toi, Lina ?

La voix de Marc est venue du salon. Plate. Monotone. Une voix de papier de verre qui grattait le vernis de ma transe.

— Oui, c'est moi, ai-je articulé, ma propre voix me semblant étrangère, rauque, chargée du goût de ce type que je ne connaissais même pas.

Je me suis avancée vers la cuisine, les jambes flageolantes. Mon corps criait l'outrage. Mes seins, dont les tétons étaient encore durcis et douloureux d'avoir été écrasés contre un torse inconnu, brûlaient sous le coton de ma robe. Je me suis arrêtée

devant le miroir du couloir. L'image m'a fait horreur et m'a fascinée. Mes cheveux étaient en bataille, mes lèvres rouges, presque violacées, m'offraient le visage d'une femme dévastée. J'avais ce regard brillant, ce regard de chienne qui vient de se faire marquer, les pupilles dilatées par l'adrénaline et la honte.

C'était ça, le masque de la ménagère. Il fallait que je le remette. Vite.

J'ai lissé ma robe d'un geste frénétique, j'ai passé mes doigts tremblants dans mes boucles pour les discipliner. J'ai essuyé d'un revers de main une trace suspecte au coin de ma bouche. J'avais l'impression de puer le sexe à plein nez, que l'odeur de sueur mâle et de foutre émanait de moi comme un signal de détresse.

Je suis entrée dans la cuisine. Marc était assis à la table, les lunettes sur le nez, plongé dans ses factures. Il n'a même pas levé les yeux. L'indifférence est une lame plus tranchante que n'importe quel couteau.

— T'as pris le lait ? a-t-il demandé, sa plume griffonnant sur le papier.

Le lait. J'avais le corps plein d'un liquide séminal étranger, mon cœur battait à cent-quatre-vingts, et il me parlait de lait. J'ai eu envie de rire, d'un rire hystérique qui m'aurait brisée en mille morceaux sur le carrelage.

— Non, ai-je soufflé en m'appuyant au plan de travail pour ne pas tomber. Il n'y en avait plus.

— C'est pas possible, ils en ont toujours, a-t-il grommelé sans une once d'agacement réel, juste cette apathie qui me bouffait l'âme depuis des années.

Je l'ai regardé. Ses épaules voûtées, sa calvitie naissante sous la lumière crue du plafonnier, cette manière qu'il avait de s'effacer lui-même du monde. Un éclair de dégoût, mêlé d'une pitié atroce, m'a traversé le ventre. Je voulais qu'il se lève. Je

voulais qu'il vienne vers moi, qu'il sente l'odeur du péché sur ma peau. Je voulais qu'il m'attrape par les cheveux, qu'il me jette sur cette table en formica et qu'il cherche, dans mes entrailles, la trace de l'autre. Je voulais qu'il soit un homme, bordel. Qu'il soit un prédateur, pas ce comptable de sa propre agonie.

— Marc...

Ma voix a tremblé. J'ai fait un pas vers lui. La flaque entre mes jambes s'était refroidie, elle collait maintenant, me rappelant ma trahison à chaque millimètre.

— Quoi ? a-t-il répondu, levant enfin les yeux.

Ses yeux étaient ternes. Vides. Le regard d'un homme qui a renoncé à voir la beauté, ou même la douleur, chez celle qui partage son lit depuis un quart de siècle. Il m'a regardée, mais il ne m'a pas vue. Il a vu la femme qui fait les courses, celle qui prépare le dîner, celle qui range les chaussettes. Il n'a pas vu la femme qui, vingt minutes plus tôt, gémissait comme une bête contre le froid du métal, les jambes écartées au maximum, suppliant un inconnu de la remplir jusqu'à l'étouffement.

— Regarde-moi, Marc. S'il te plaît. Regarde-moi vraiment.

Il a froncé les sourcils, un pli d'incompréhension marquant son front.

— Tu vas bien, Lina ? T'as l'air... bizarre. T'as de la fièvre ?

Il s'est levé, lourdement. Il a approché sa main de mon front. Son geste était mécanique, dénué de toute tension érotique. C'était le geste qu'on fait pour vérifier si un moteur surchauffe, pas pour caresser une amante. Quand ses doigts ont effleuré ma peau, j'ai eu un mouvement de recul instinctif. Le contraste était trop violent. Le contact de Marc était sec, mort, alors que la trace de l'inconnu brûlait encore sur mes hanches, là où ses doigts s'étaient enfoncés pour me maintenir contre lui.

— Je n'ai pas de fièvre, ai-je craché, la gorge serrée par les larmes.

Je me suis détournée pour cacher le tremblement de mes lèvres. J'ai commencé à sortir les quelques articles que j'avais réellement achetés de mon sac, les jetant sur le comptoir avec une brutalité qui m'a surprise. Une boîte de pâtes. Du beurre. Un pot de confiture. Des objets banals pour une vie banale.

Derrière moi, Marc a poussé un soupir, un de ces soupirs qui disent qu'il ne comprendra jamais, qu'il ne veut pas comprendre.

— On mange quoi ce soir ? a-t-il demandé en se rasseyant.

L'air est devenu irrespirable. J'ai senti une goutte de sueur couler entre mes seins. J'avais envie de hurler la vérité, de lui jeter mon infidélité au visage comme une grenade, juste pour voir une étincelle, n'importe laquelle, s'allumer dans son regard. Au lieu de ça, j'ai serré le bord de l'évier jusqu'à ce que mes articulations blanchissent.

— Des pâtes, Marc. On mange des pâtes.

Je suis restée là, le regard fixé sur le robinet qui fuyait, écoutant le bruit du temps qui s'écoulait, goutte après goutte, dans le vide de notre cuisine. Et sous ma robe, le liquide de l'autre continuait de couler, rappel silencieux et poisseux que ma vie, ma vraie vie, se passait désormais ailleurs. Dans l'ombre. Dans la sueur. Dans la honte.

C'était le début de la fin. Ou peut-être, enfin, le début de quelque chose.

La vapeur de la casserole montait en volutes épaisses, me brûlant le visage, mais je ne reculais pas. J'accueillais cette chaleur comme une punition nécessaire. Mes mains tremblaient légèrement en jetant les penne dans l'eau bouillante. Le bruit des gouttes

qui s'écrasaient sur la plaque brûlante — *pschitt* — cadencait les battements désordonnés de mon cœur.

Derrière moi, j'entendais le craquement du cuir de la chaise. Marc s'était rassis. Le silence de la cuisine était une lame de rasoir, fine, invisible, prête à trancher la gorge du premier qui oserait l'ouvrir.

— Tu n'as même pas enlevé ton manteau, a-t-il lâché, la voix traînante, sans même lever les yeux de son téléphone.

Je me suis figée. Mon manteau. J'étais encore emmitouflée dans cette laine grise qui empestait le tabac froid, la sueur de l'autre et ce parfum musqué qui n'appartenait pas à notre foyer. Je sentais le poids de mon secret comme une chape de plomb. Et en dessous, entre mes jambes, cette humidité persistante. Le foutre de Julien, encore chaud, encore présent, qui glissait lentement le long de mes parois internes, un filet poisseux qui me rappelait à chaque seconde ma trahison.

Je l'ai senti se lever. Le parquet a grincé. Un pas. Deux pas.

— Lina ?

Il était juste là, dans mon dos. Son souffle, d'ordinaire si familier, me paraissait soudain étranger, presque envahissant. Il a posé une main sur mon épaule, une main molle, sans intention, une main d'habitude. J'ai eu un haut-le-cœur. Ma peau hurlait sous son contact. J'avais envie de lui dire de dégager, de me laisser crever dans ma propre fange, mais ma gorge était nouée par un sanglot sec.

— Tu es toute tendue, a-t-il murmuré.

Il a commencé à masser mon trapèze, ses doigts cherchant des nœuds que son indifférence avait elle-même créés au fil des années. Je fixais les pâtes qui

tourbillonnaient dans l'eau trouble. L'odeur du starch se mêlait à celle de mon excitation résiduelle, créant un cocktail écœurant.

Soudain, sa main est descendue. Lentement. Trop lentement. Elle a glissé le long de ma colonne vertébrale, s'arrêtant au creux de mes reins. J'ai fermé les yeux, les dents serrées à s'en briser la mâchoire. Je pouvais sentir le contraste violent : la main de Marc, hésitante, presque polie, et le souvenir des mains de Julien qui, une heure plus tôt, m'avaient broyé les hanches jusqu'à m'en laisser des bleus.

— Laisse-moi, Marc. Je fais à manger.

Ma voix était un râle. Une supplique. Mais il n'a pas écouté. Pour une fois, il ne s'est pas contenté de mon rejet. Peut-être avait-il senti l'odeur du péché sur moi. Peut-être que mon silence l'excitait, ce masque de ménagère qui se fissurait pour laisser entrevoir la bête blessée.

Il a pressé son corps contre le mien. Son érection, timide mais réelle, est venue buter contre mes fesses à travers le tissu épais de mon manteau. C'était insultant. C'était pathétique.

— Tu es rentrée tard, a-t-il soufflé contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe. Tu ne m'as même pas dit bonjour.

Il a fait glisser ses doigts sous le rebord de mon manteau, cherchant ma taille, puis est remonté vers ma poitrine. J'ai senti son index accrocher la dentelle de mon soutien-gorge, celui que j'avais remis à la hâte dans le parking souterrain, encore trempé de sueur.

— Marc, arrête...

— Pourquoi ? Tu es ma femme, non ?

Il y avait une pointe d'agressivité dans son ton, une frustration longtemps refoulée qui cherchait une issue. Il a brusquement glissé sa main sous ma robe, remontant le long de mes collants filés. J'ai laissé échapper un petit cri étouffé. Ses doigts ont atteint l'élastique de ma culotte.

Je savais ce qu'il allait trouver. Je savais que s'il me touchait là, maintenant, il sentirait le liquide étranger. Il sentirait l'onctuosité de l'autre. Il comprendrait que sa place avait été prise, que le lit conjugal n'était plus qu'un champ de ruines. Et une partie de moi, une partie sombre et suicidaire, le voulait. Je voulais qu'il plonge ses doigts dans mon infidélité, qu'il les ressorte brillants de la semence d'un autre homme et qu'il me demande des comptes.

Ses doigts ont forcé le passage, s'enfonçant brutalement sous le tissu.

— Tu es trempée, Lina, a-t-il grogné, sa voix se muant en un murmure animal. Putain, tu es une vraie fontaine. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il ne savait pas. Il pensait que c'était pour lui. Il pensait que son approche maladroite m'avait transformée en cette femme libidineuse qu'il ne connaissait plus. Il a enfoncé deux doigts en moi, d'un coup sec, sans préliminaires.

La sensation était atroce et délicieuse. Le mélange de la lubricité de Julien et de l'intrusion de Marc créait un frottement brûlant, une friction de honte pure. J'ai senti le liquide déborder, couler sur ses jointures. Je me suis agrippée au bord de l'évier, les ongles griffant l'innox.

— Regarde-moi, a-t-il ordonné, me retournant violemment pour me plaquer contre le meuble de cuisine.

Mes fesses ont heurté le bord froid de l'évier. L'eau des pâtes commençait à déborder,

s'écoulant sur la plaque avec un sifflement strident. Il a relevé ma robe d'un geste brusque, dévoilant mes cuisses rougies, les traces de doigts de Julien encore visibles sur ma peau pâle. Mais Marc ne voyait rien. Il ne voyait que le sexe. Il ne voyait que cette fente béante, luisante, qui semblait l'appeler.

Il a déboutonné son pantalon d'un geste frénétique, ses yeux fixés sur les miens, y cherchant une étincelle de vie, ou de haine.

— Tu voulais ça, hein ? C'est pour ça que tu es restée plantée là ? Pour que je te prenne comme une chienne au-dessus de tes casseroles ?

Il a attrapé ma nuque, me forçant à pencher la tête en arrière. Son souffle sentait le café et la routine. Je voulais hurler, je voulais lui dire que Julien l'avait déjà fait, qu'il m'avait retournée dans tous les sens, qu'il m'avait possédée avec une violence qu'il ne pourrait jamais égaler.

Mais au lieu de ça, j'ai ouvert les jambes. J'ai offert mon corps souillé à son désir aveugle. Je voulais ressentir la collision de mes deux mondes. Je voulais que la douleur de l'acte efface la culpabilité, ou qu'elle la sublime.

Il a empoigné mon sexe, ses doigts pétrissant la chair déjà endolorie, mélangeant nos fluides dans une bouillie anonyme.

— Tu es à moi, Lina, a-t-il lâché entre ses dents, comme s'il essayait de s'en convaincre lui-même.

Sans un mot de plus, il a poussé. Sec. Brutal. Sans aucune préparation. Il est entré en moi comme on entre par effraction dans une maison déjà pillée. J'ai poussé un cri qui s'est perdu dans le brouhaha de la cuisine, un cri de déchirement et d'abandon.

Il a commencé à cogner contre moi, un rythme saccadé, sans grâce, une lutte pour le

territoire. À chaque coup de butoir, je sentais le foutre de Julien remonter, se mélanger au sien, une alchimie interdite qui me donnait envie de vomir et de jouir en même temps.

— Dis-le, Lina. Dis que c'est bon.

Je ne pouvais rien dire. J'avais la tête renversée, les yeux rivés sur le plafond de la cuisine où une tache d'humidité dessinait une forme obscure. Je sentais mes muscles se contracter autour de lui, non pas par plaisir, mais par réflexe de survie. La sueur commençait à perler sur mon front, se mêlant à la buée des pâtes qui finissaient de cuire dans l'indifférence générale.

J'étais là, entre deux hommes, entre deux vies, le corps écartelé sur un autel de mélancolie et de foutre. Et ce n'était que le début.

Marc a attrapé mes hanches avec la brutalité d'un homme qui cherche à reprendre possession d'un terrain vague. Ses doigts s'enfonçaient dans ma chair, marquant ma peau de futures ecchymoses que je devrais cacher sous des pulls à col roulé. Il ne me regardait pas. Il fixait un point imaginaire entre mes omoplates, le souffle court, saccadé, crachant son désir comme on vomit une rancœur trop longtemps contenue.

Je m'écrasais contre le plan de travail en granit froid. Le contraste était insoutenable : le froid de la pierre sous mes paumes, la chaleur moite de la vapeur d'eau qui bouillait juste à côté, et ce feu dévastateur qui me déchirait les entrailles. À chaque coup de butoir, je sentais mon corps s'ouvrir davantage, une béance que Marc croyait combler mais qu'il ne faisait qu'élargir.

À l'intérieur de moi, c'était le chaos. La semence de Julien, encore chaude de notre étreinte clandestine dans le parking, rencontrait l'assaut de mon mari. Je sentais ce mélange glissant, cette onctuosité impure qui fuyait le long de mes cuisses, une marée de trahison qui coulait sur mes jambes comme une condamnation. C'était visqueux,

lourd, chargé d'une odeur de sexe brut et de sueur masculine. Je me sentais comme un réceptacle, une urne funéraire pour nos désirs morts.

— Regarde-moi, Lina ! a-t-il grogné, sa main quittant ma hanche pour s'enrouler violemment dans mes cheveux.

Il a tiré ma tête en arrière avec une force qui a fait craquer mes vertèbres. Mes yeux ont croisé les siens. Ils étaient vitreux, vides de toute tendresse, remplis d'une urgence animale. Il voulait voir la ménagère se briser. Il voulait voir l'épouse soumise s'effondrer sous son poids.

— Je te prends, Lina... T'es à moi, pas vrai ?

Je n'ai pas répondu. Ma bouche s'est entrouverte dans un spasme silencieux. Il a accéléré la cadence. C'était un rythme de machine, sans âme, une percussion sourde qui faisait trembler les assiettes dans le vaisselier. *Clac. Clac. Clac.* Le bruit de nos peaux qui s'entrechoquaient, ce son de viande contre viande, devenait assourdissant, couvrant presque le sifflement de la casserole qui débordait. L'amidon des pâtes coulait sur la plaque vitrocéramique, grésillant, brûlant, comme si la cuisine elle-même protestait contre ce viol conjugal consenti.

Soudain, la douleur a muté. Elle s'est transformée en une électricité noire, un plaisir féroce et non désiré qui a jailli du fond de mon ventre. C'était l'orgasme de la honte. Mon clitoris, malmené par ses frottements rugueux, a fini par lâcher prise. J'ai senti mes muscles pelviens se contracter comme des mâchoires sur son membre. J'ai serré les dents pour ne pas hurler le nom de Julien. Mon corps me trahissait, il jouissait de cette violence, il se nourrissait de cette bestialité pour oublier le vide émotionnel qui nous rongait.

— Oui... Marc... murmure-je, le mensonge brûlant mes lèvres plus sûrement que l'eau bouillante.

Il a poussé un rugissement rauque, un cri qui n'avait rien d'humain. Il s'est cabré, ses doigts s'enfonçant si profondément dans mes fesses qu'il semblait vouloir me soulever de terre. J'ai senti le jet brûlant de son foutre inonder ma chatte déjà saturée. C'était trop. Trop de fluides, trop de sensations, trop de mensonges. La chaleur de son éjaculation a fusionné avec le reste, créant une soupe tiède et écœurante qui dégelait ma peau.

Il est resté là, lourdement appuyé contre mon dos, son souffle redevenant peu à peu humain dans mon cou. Le silence est retombé, pesant, étouffant. Seule la casserole continuait de cracher sa vapeur.

Il s'est retiré avec un bruit de succion qui m'a donné envie de pleurer. J'ai senti le mélange de leurs deux spermes s'écouler librement, une trace blanche et grise marquant le carrelage immaculé de la cuisine. Le masque de la ménagère était en lambeaux, mais je devais le ramasser, le recoudre, le porter encore une fois.

Marc s'est redressé, ajustant son pantalon avec une indifférence glaciale, comme s'il venait de terminer une corvée ménagère particulièrement épuisante. Il n'a pas eu un mot, pas un baiser, pas un regard pour ma nudité exposée, pour mes cuisses tremblantes.

— Les pâtes vont être trop cuites, a-t-il simplement dit en se dirigeant vers le placard pour prendre une assiette.

Je suis restée immobile, les mains cramponnées au zinc, sentant le froid du granit remonter jusqu'à mon cœur. J'étais là, entre deux eaux, entre deux hommes, le corps souillé et l'âme en miettes. J'ai attrapé un torchon sur le four et j'ai essuyé mes jambes d'un geste mécanique, effaçant les preuves de mon crime et de ma soumission.

J'ai éteint le feu sous la casserole. La vapeur s'est dissipée. Le dîner était prêt. La

comédie pouvait reprendre. Mais alors que je servais les assiettes, j'ai senti, tout au fond de moi, une petite étincelle de haine qui commençait à briller. Une haine pure, cristalline, qui serait mon seul rempart contre la folie.

Demain, je retournerais voir Julien. Demain, je me perdrais à nouveau. Pour l'instant, je n'étais qu'une femme qui servait des pâtes trop cuites dans une cuisine trop propre, avec le goût du foutre et des larmes au fond de la gorge.

Le chapitre de la ménagère se fermait sur un claquement de porte intérieur. La nuit allait être longue, et mon lit, un champ de bataille silencieux.

Chapitre 9

Le Jouet de la Discorde

Le silence de l'appartement après le dîner était une chape de plomb, une pression atmosphérique si lourde qu'elle me faisait bourdonner les oreilles. Marc était affalé dans le canapé, le regard vide, hypnotisé par les informations qui défilaient sur l'écran de la télévision sans qu'il n'en retienne un traître mot. Il était là, à deux mètres de moi, et pourtant, il aurait pu être sur une autre planète. Pour lui, j'étais devenue un meuble, une présence familière et rassurante, aussi érotique qu'une pile de linge propre.

Mes mains tremblaient légèrement pendant que je rangeais les dernières assiettes dans le lave-vaisselle. Sous ma jupe de coton, entre mes cuisses, la sensation de Julien était encore là, une brûlure sourde, une empreinte fantôme qui me rappelait que j'existais encore ailleurs. Mais ce n'était pas assez. J'avais besoin de plus. J'avais besoin d'être regardée, dévorée, même par des milliers de pixels anonymes.

« Je vais me coucher, Marc. Je suis épuisée. »

Il ne tourna même pas la tête. Un vague grognement lui servit de réponse.

Je montai à l'étage, chaque marche craquant sous mon poids comme un reproche. Une fois dans notre chambre — cette chambre froide où le désir était mort depuis une éternité — je verrouillai la porte. Un clic salvateur. Le début de ma métamorphose.

Je ne me déshabillai pas tout de suite. Je m'assis devant ma coiffeuse et j'allumai le cercle de lumière LED, cette "ring light" que j'avais cachée derrière mes foulards. La lumière blanche, crue, impitoyable, inonda mon visage. À quarante-huit ans, la

lumière est une ennemie, mais pour mes abonnés, elle était le projecteur d'une idole. Je me regardai dans le miroir, les pupilles dilatées, le souffle court. Je ne voyais pas une ménagère fatiguée. Je voyais une prédatrice affamée de son propre plaisir.

J'ouvris le tiroir du bas, celui qui contenait mes secrets. Je sortis le "jouet". Un monstre de silicone noir, lourd, imposant, dont la texture imitait la peau à s'y méprendre. Il était froid, mais je savais qu'il allait bientôt brûler. À côté, mon smartphone, mon portail vers l'infini, attendait sur son trépied.

Je fis glisser la fermeture éclair de ma robe. Le tissu tomba sur mes hanches, révélant ma peau pâle, mes seins encore fermes dont les mamelons pointaient déjà sous l'effet de l'adrénaline et de la fraîcheur de la pièce. Je n'avais pas de sous-vêtements. Je voulais être prête, immédiatement accessible.

Je lançai l'enregistrement.

« Bonsoir tout le monde... » murmurai-je, ma voix plus rauque, plus basse. « Ce soir, j'ai envie de me faire mal. J'ai envie de sentir que je déborde. »

Je m'allongeai sur le lit, les jambes repliées, offrant mon intimité à l'objectif. Je voyais mon image sur le retour de l'écran : mes lèvres charnues, mon sexe déjà brillant, une fleur de chair entrouverte qui semblait appeler au secours. Je pris le tube de lubrifiant et j'en versai une dose généreuse directement sur moi. Le liquide était visqueux, froid, une caresse artificielle qui me fit sursauter. Mes doigts prirent le relais, étalant la gelée avec une lenteur calculée, tournant autour de mon clitoris gonflé, s'enfonçant légèrement pour tester ma propre humidité.

« Vous voyez comme je suis prête ? » soufflai-je en fixant la lentille du téléphone, imaginant les milliers d'yeux de l'autre côté. « Mon mari est juste derrière la porte, et il n'a aucune idée de ce que je m'appête à me faire. »

Je saisis le sextoxy. Sa taille était intimidante, presque obscène par rapport à la finesse de mes mains. Je le portai à mes lèvres, léchant le sommet arrondi, y déposant ma propre salive pour le préparer. Le goût du silicone se mêlait à celui de mon excitation, un mélange métallique et organique qui me faisait monter les larmes aux yeux.

Je posai l'embout vibrant contre mon bouton de chair. La première décharge me coupa le souffle. Une vibration sourde, puissante, qui remonta le long de ma colonne vertébrale jusqu'à mon cerveau. Je cambrai le dos, mes fesses s'enfonçant dans le matelas, mes orteils se crispant sur les draps de lin.

« Oh putain... »

Je ne contrôlais plus ma voix. Ce n'était plus pour la caméra. C'était pour moi. J'appuyai plus fort, sentant le jouet écraser mes tissus sensibles, tandis que ma main gauche descendait pour écarter mes lèvres, exposant le passage. Je n'allais pas me contenter d'une simple vibration externe. Je voulais être remplie, étirée, possédée par cet objet inanimé qui m'offrait plus de sensations que Marc en dix ans.

Je plaçai la tête du godemichet à l'entrée de mon vagin. J'étais serrée, si serrée que l'objet semblait trop large. Je gémissais, un son guttural, animal, qui mourut dans l'oreiller que je pressai contre ma bouche pour ne pas alerter l'homme qui, en bas, regardait sûrement la météo.

Lentement, millimètre par millimètre, j'enfonçai le jouet. La sensation de plénitude était presque douloureuse. Ma chair se tendait, se déchirait presque pour accueillir cet intrus. Je sentais le relief des veines sculptées sur le silicone frotter contre mes parois intérieures, déclenchant des vagues de plaisir si violentes que ma vue se brouilla.

Je me regardai sur l'écran. Mon visage était déformé par l'extase et la honte, un mélange toxique qui était devenu ma seule drogue. Mes doigts étaient souillés de lubrifiant et de mes propres fluides qui commençaient à couler le long du jouet, créant

un bruit de succion humide, un "slurp" obscène qui résonnait dans le silence de la chambre.

« Regardez... regardez comme je le prends... » haletai-je, alors que je commençais à imprimer un mouvement de va-et-vient, rapide, brutal, ignorant la douleur pour ne garder que l'incendie.

Je ne savais pas encore que ce film ne resterait pas dans l'ombre de mon compte privé. Je ne savais pas que l'image de la "femme parfaite" était en train de se consumer pour de bon, laissant place à une vérité bien plus sale, et bien plus réelle. Tout ce qui importait, c'était le battement de mon sang dans mes tempes et cette machine qui me transperçait, me rappelant que j'étais vivante, coûte que coûte.

Le bruit est insupportable. Ce *slurp* dégueulasse, rythmé, qui trahit l'excès de lubrifiant mêlé à ma propre ferveur, remplit la pièce. Je déteste ce son autant que je l'idolâtre. C'est le bruit de ma déchéance, filmé en haute définition. Je rapproche mon visage de l'objectif, mes pupilles sont tellement dilatées que l'iris n'est plus qu'un mince filet vert perdu dans un océan de noirceur. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils sentent l'odeur de la sueur et du latex à travers l'écran.

« Vous voyez ça ? » ma voix n'est plus qu'un grognement rauque, une déchirure dans ma gorge sèche. « Vous voyez comme cette chose me dévore ? »

Je lâche le jouet une seconde, juste assez pour attraper mes propres seins, les écrasant de mes mains poisseuses. Mes mamelons sont des perles de sang sous la pression de mes doigts. La douleur est une étincelle nécessaire. Je me cambre, offrant ma poitrine à la lentille froide, tandis que l'autre main redescend, avide, vers l'entrejambe qui brûle.

Le silicone noir du sextoy luit sous les spots. Il est imposant, cruel, dépourvu de toute douceur. Je le saisis à pleine main et je l'enfonce d'un coup sec, sans transition. Un cri

étouffé meurt contre mes lèvres mordues jusqu'au sang. Je sens mes parois s'écarter, se tendre à la limite de la rupture. C'est trop gros. C'est exactement ce qu'il me faut.

Je commence le va-et-vient, pas celui des films romantiques, non. Un mouvement de bête, saccadé, violent. Je cogne le plastique contre mon os pelvien, cherchant à me faire mal, cherchant à effacer le vide sidéral de ma vie par une présence matérielle, aussi artificielle soit-elle.

« Regardez l'épouse modèle... » je siffle, les dents serrées. « Regardez la femme de chambre, la collègue effacée... Elle se fait tringler par une machine parce que personne n'ose la toucher comme ça. »

Je change d'angle, me tournant sur le côté pour que la caméra capte l'intégralité du massacre. On voit tout. Mes lèvres génitales, gonflées, rouges, qui épousent la forme du jouet à chaque pénétration. Le liquide s'écoule désormais le long de mes cuisses, une traînée d'argent qui vient souiller les draps de satin blanc. C'est un sacrilège visuel.

Mon rythme s'accélère. Je ne suis plus Lina, je suis un réceptacle. La vibration de l'appareil remonte jusque dans mon ventre, secouant mes organes, me donnant la nausée et l'extase en même temps. Je sens mon clitoris qui pulse, une petite boule de nerfs à vif qui hurle sous le frottement incessant. Chaque coup est une détonation.

« Plus vite... putain, plus vite... »

Je ne sais même plus si je parle à la machine ou aux ombres qui me regardent de l'autre côté du réseau. Je me mets à quatre pattes, le dos creusé à m'en briser les vertèbres. C'est la position de la soumission totale. Je tends une main derrière moi pour guider le jouet, l'enfonçant jusqu'à la garde. Je sens le col de mon utérus se faire percuter, une douleur sourde qui me fait monter les larmes aux yeux.

Je pleure. Mais je ne m'arrête pas. Les larmes roulent sur mes joues, se perdent dans mes cheveux emmêlés, tandis que mon bassin continue son pilonnage frénétique. C'est ça, la "Discorde". Ce conflit entre mon cœur qui veut hurler sa solitude et mon corps qui ne réclame que l'asservissement.

Je lâche une main du lit pour attraper le téléphone qui filme. Je l'approche de mon sexe, à quelques centimètres seulement de l'impact. Je veux que l'image soit crue, qu'on voie la peau s'étirer, qu'on entende le claquement de la chair contre la base de l'objet.

« Est-ce que c'est assez sale pour vous ? » je murmure, le souffle court, mon diaphragme spasmodique. « Est-ce que vous sentez comme je suis trempée ? Comme je suis ouverte ? »

Je sens la vague arriver. Pas une vague douce, mais un tsunami de fiel et de plaisir pur. Mes muscles se contractent si fort que je manque de basculer. Le jouet reste coincé en moi, vibrant au maximum, tandis que je suis prise de secousses incontrôlables. Je ne suis plus maîtresse de rien. Ni de mon image, ni de ma dignité, ni de ce fluide qui jaillit maintenant, aspergant le jouet et la main qui le tient.

Le silence qui suit n'est troublé que par le vrombissement persistant du moteur électrique et mon souffle, qui ressemble à celui d'un animal blessé à mort. Je reste là, prostrée, le visage écrasé contre l'oreiller, tandis que la caméra continue d'enregistrer chaque spasme de mon agonie orgasmique.

Je ne vois pas encore la notification qui s'affiche furtivement sur le coin de l'écran. Le lien a été partagé. Ailleurs. Loin de mon petit cercle sécurisé. Le monde entier va bientôt entrer dans cette chambre.

Le vrombissement du moteur entre mes cuisses est devenu une torture. Ce qui était une promesse de plaisir il y a quelques secondes n'est plus qu'une agression

électrique contre ma chair à vif. Je tremble encore, des spasmes résiduels qui partent de la base de mon échine pour venir mourir dans mes orteils recroquevillés. Je suis trempée. Ce n'est plus seulement de l'excitation, c'est un naufrage. Le drap sous mes fesses est lourd, imbibé de ce fluide que j'ai expulsé dans un cri muet, une preuve liquide de ma défaite totale face à cette machine.

Je tente de bouger, mais mes muscles sont de la guimauve. Je rampe péniblement sur les coudes pour m'extraire de cette léthargie orgasmique. Mes doigts, poisseux, cherchent aveuglément la base du jouet qui continue de me défoncer les entrailles à une cadence infernale. Quand je le saisis enfin, la vibration remonte dans mon bras comme une décharge.

Je l'arrache.

Le bruit de succion est obscène dans le silence de la chambre. C'est un déchirement humide, une libération qui me fait gémir de douleur autant que de soulagement. Je vois le silicone noir briller sous la lumière crue de ma ring-light, couvert de mon intimité, de cette traînée filante et translucide qui goutte maintenant sur mes cuisses. Je pue le sexe. Je pue la sueur et le besoin. Mon propre parfum musqué me monte au nez, m'écœure presque alors que la redescende est brutale, glaciale.

Je devrais couper la caméra. Je devrais me lever, aller me laver, effacer les traces de ce carnage. Mais je reste là, à quatre pattes, le souffle court, les seins ballants et les tétons encore si durs qu'ils me brûlent au moindre frottement contre l'air frais. Je sens mon sexe battre, une pulsation sourde, une plaie béante et affamée qui ne sait plus comment se refermer. C'est là que je le vois.

Je me rapproche de l'écran, les genoux glissant sur le drap mouillé. Mes yeux brûlent. La fenêtre de chat défile à une vitesse que je n'avais jamais vue. Des milliers de cœurs, des flammes, mais surtout des mots qui me frappent au visage comme des gifles.

« Regardez cette pute se vider. »

« Elle ne sait pas. »

« Le lien est sur Twitter, foncez avant qu'elle coupe. »

Mon sang se glace. Un frisson, bien différent des précédents, remonte le long de ma colonne vertébrale. Mes doigts tremblants survolent le trackpad. Ma main est souillée, laissant une trace de cyprine sur le plastique gris de mon ordinateur. Je clique sur l'onglet de notification qui clignote frénétiquement en bas de l'écran.

Le monde bascule.

Ce n'est plus mon site sécurisé. Ce n'est plus mon petit jardin secret où je vends des morceaux de mon âme et de mon corps à des inconnus choisis. C'est un forum. Un chan de partage massif. Ma vidéo, celle que je viens de tourner, est là, en haut de la page. "Lina, la petite prof qui s'oublie". Le compteur de vues tourne comme un décompte vers mon exécution. Trois mille. Cinq mille. Dix mille.

Je sens mon estomac se nouer. Une nausée violente me tord les boyaux. Je regarde l'image figée sur l'écran : moi, les yeux révoltés, la bouche grande ouverte, le jouet enfoncé jusqu'à la garde, en train de gicler comme une bête. C'est grotesque. C'est magnifique. C'est ma fin.

— Non... chuchoté-je, ma voix n'étant qu'un croassement brisé.

Je devrais éteindre. Je devrais tout supprimer. Mais je suis fascinée par l'horreur. Les commentaires pleuvent en temps réel. Ils dissèquent mon corps, chaque pli de ma peau, chaque goutte de mes fluides. Ils parlent de ma dignité comme d'un trophée qu'ils viennent de piétiner. Je me sens soudainement nue, mais d'une nudité que le porno ne m'avait jamais apprise. Une nudité de proie.

Ma main descend machinalement entre mes jambes. C'est un réflexe de survie ou de folie, je ne sais plus. Mes doigts rencontrent ma vulve encore gonflée, irritée par le plastique et le frottement. Je sens la chaleur qui s'en dégage. Malgré la terreur, malgré la honte qui commence à m'étouffer, une étincelle de perversion persiste. Ils me regardent. Ils sont des milliers à me voir me liquéfier.

Je glisse un doigt à l'intérieur de moi. C'est brûlant. Je gémis, un son déchirant qui se mêle à un sanglot. Je me dégoûte. Je déteste ce besoin de plaire, cette addiction à l'œil de l'autre qui vient de me détruire. La douleur de l'humiliation se mélange à la sensibilité extrême de mon clitoris. Je commence à me caresser, lentement, fébrilement, alors que les larmes inondent mes joues.

— Vous voulez ça ? murmuré-je face à l'objectif qui tourne toujours. C'est ça que vous voulez voir ?

Je ne suis plus qu'une plaie ouverte. Je me masturbe avec une rage désespérée, griffant ma propre chair, voulant presque me faire mal pour oublier que mon image ne m'appartient plus. Le plaisir revient, mais il est sale, il a un goût de fer et de cendre. Je me cambre, les fesses offertes à cette audience invisible qui me dévore. Je sens une nouvelle vague monter, plus sombre, plus lourde.

C'est un orgasme de deuil.

Je m'effondre enfin sur le clavier, les touches s'imprimant dans ma joue. Un dernier spasme me secoue, faisant gicler les dernières gouttes de ma pudeur sur le bureau. Le silence revient, lourd comme un linceul.

Le clic d'une notification retentit. Un message privé.

« Je sais où tu habites, Lina. Et je sais à quelle heure tu sors demain. »

Je ne bouge plus. Je ne respire plus. Le jouet, sur le lit, finit de mourir dans un dernier

soubresaut mécanique. Le chapitre de ma vie protégée vient de se clore dans le bruit d'un enregistrement qui s'arrête. Le monde est entré. Et il n'a pas l'intention de repartir.

Chapitre 10

L'Ombre du Scandale

Le silence qui a suivi le clic de la notification est plus tranchant qu'un rasoir. Je reste là, prostrée sur mon bureau en bois sombre, le souffle court, la joue encore collée contre les touches froides du clavier. L'écran diffuse une lumière blafarde, presque clinique, qui dessine les contours de ma déchéance. Entre mes cuisses, l'humidité de mon plaisir solitaire commence à refroidir, devenant une traînée gluante et inconfortable qui me rappelle ma propre turpitude.

« Je sais où tu habites, Lina. Et je sais à quelle heure tu sors demain. »

Les mots dansent devant mes yeux, se gravant derrière mes paupières. Mon cœur cogne si fort contre mes côtes que j'ai l'impression qu'il va briser la cage de ma poitrine. Ce n'est pas seulement de la peur. C'est un vertige électrisant, une nausée qui me serre les entrailles tout en faisant revibrer, malgré moi, les terminaisons nerveuses encore à vif de mon sexe.

Je me redresse lentement, chaque mouvement me coûtant un effort surhumain. Mes muscles tremblent. Je jette un regard circulaire sur la pièce, cette chambre d'amis transformée en bureau qui est devenue mon sanctuaire et ma prison. Les rideaux de velours lourd sont tirés, mais j'ai soudain la certitude absurde que le tissu est devenu transparent, que mille yeux sont rivés sur ma nudité flétrie, sur la trace de mes doigts qui ont griffé ma chair il y a quelques instants à peine.

Je baisse les yeux sur mon corps. Je suis une épave de quarante-huit ans. Ma peau est rougie par l'effort, marquée par la sueur. Une perle de foutre — le mien, ce liquide clair et amer de la frustration — coule le long de ma cuisse pour s'écraser sur le

parquet. Je me sens sale, exposée, délicieusement profanée. L'idée que quelqu'un, quelque part, a observé la manière dont je me suis offerte à l'objectif, la manière dont j'ai écarté mes lèvres pour montrer l'intimité que Marc ne regarde plus depuis des années, me donne envie de hurler et de recommencer.

Je tape d'une main tremblante, le curseur clignotant comme un pouls affolé :

« Qui es-tu ? »

L'attente est une torture. Je sens l'air froid de la pièce sur mes tétons encore érigés, douloureux de tension. Mon regard dévie vers le miroir de l'armoire, en face. Je vois cette femme que je ne reconnais plus. Les cheveux en bataille, le regard hagard, les lèvres gonflées. Une prédatrice qui s'est prise à son propre piège.

Soudain, le bruit d'un plancher qui craque dans le couloir me fait sursauter. Je rabats violemment les pans de mon peignoir en soie sur ma nudité poisseuse. Je retiens ma respiration, les oreilles bourdonnantes. Est-ce Marc ? Est-ce qu'il a entendu mes gémissements de bête blessée ? Est-ce qu'il est là, derrière la porte, à écouter le silence suspect de ma culpabilité ?

Le silence revient, pesant, étouffant. Marc dort sans doute, de ce sommeil de plomb, celui des hommes qui ont renoncé à conquérir quoi que ce soit, à commencer par leur propre femme. Cette pensée me pique comme un acide. Sa présence dans la chambre voisine est une insulte à l'incendie qui ravage mes veines.

Ding.

Le son de la messagerie déchire à nouveau le calme de la nuit. Mon regard se rive sur l'écran.

« Peu importe qui je suis, Lina. Ce qui compte, c'est ce que j'ai vu. J'ai vu comment tu te griffes quand tu jouis. J'ai vu l'empreinte de tes doigts sur tes fesses. Tu as faim,

n'est-ce pas ? Une faim que le bon petit mari ne peut pas combler. »

Un frisson violent me parcourt l'échine, partant de la nuque pour mourir entre mes reins. C'est une intrusion brutale, une violation psychique. L'inconnu met des mots sur le vide de mon existence avec une précision chirurgicale. Ma main descend instinctivement vers l'ouverture de mon peignoir, effleurant le sommet de mon mont de Vénus encore brûlant. Je déteste cet homme. Je veux qu'il disparaisse. Et pourtant, je n'ai jamais eu autant l'impression d'exister que sous son regard invisible.

Je me lève, les jambes flageolantes, et je me dirige vers la fenêtre. J'écarte d'un millimètre le rideau pour scruter la rue sombre. Les lampadaires jettent des cercles de lumière orange sur le bitume mouillé. Rien. Juste le silence d'une banlieue endormie. Mais l'ombre est là, tapie dans chaque recoin de mon esprit. Le scandale n'est plus une menace lointaine, c'est une odeur musquée qui imprègne ma peau, un goût de métal dans ma bouche.

Je retourne vers l'ordinateur. Mes doigts survolent le clavier. Je devrais bloquer cet utilisateur. Je devrais effacer mon compte, jeter cet ordinateur par la fenêtre et aller me blottir contre le dos froid de Marc en pleurant. Mais mon corps trahit ma raison. Ma vulve se gonfle, réclamant une suite à cette agression verbale. Je suis une proie consentante, affamée de son propre effroi.

« Qu'est-ce que tu veux ? » j'envoie, la respiration sifflante.

La réponse arrive instantanément, comme si l'autre était là, de l'autre côté du miroir, lisant dans mes pensées les plus sombres.

« Je veux que tu sortes demain à 8h15. Comme d'habitude. Porte cette lingerie noire, celle avec la dentelle déchirée que tu cachais sous ton bureau tout à l'heure. Je veux savoir si tu trembleras autant dans la rue que tu trembles derrière ton écran. »

L'air s'est vidé de mes poumons. Il sait tout. Il a vu le tiroir entrebâillé, il a vu le bout de tissu que j'avais sorti pour me stimuler avant de sombrer dans ma transe. Une goutte de sueur coule entre mes seins, traçant un chemin de feu sur ma peau. La paranoïa me submerge, mais elle est étroitement liée à une excitation si primaire qu'elle en est animale.

Demain. La menace a désormais une heure. 8h15. L'heure où je quitte l'illusion de mon foyer pour affronter le monde. Sauf que demain, le monde aura un visage, ou au moins une paire d'yeux, dissimulés quelque part, attendant de voir si la femme respectable est bien la chienne qu'il a filmée en secret.

Je ferme l'ordinateur d'un coup sec. L'obscurité soudaine de la pièce est terrifiante. Je reste dans le noir, le souffle court, sentant l'humidité entre mes jambes qui commence à sécher, me collant à la peau comme une marque d'infamie. Le piège est refermé. Et pour la première fois depuis vingt-cinq ans, je me sens vivante. De la pire des manières.

Le silence de la chambre est une main qui me serre la gorge. Je reste immobile, les yeux fixés sur le rectangle noir de mon ordinateur, l'écho du clic final résonnant encore dans mes tempes. 8h15. Dans moins de douze heures, ma vie pourrait voler en éclats, étalée sur le carrelage froid de la réalité comme un vase de cristal brisé.

Et pourtant, au creux de mon ventre, ce n'est pas seulement de la terreur qui rampe. C'est une lave noire, épaisse, une faim que je ne reconnais pas. Je sens l'humidité de mon propre désir qui refroidit contre mes cuisses, un rappel gluant de ma transgression. Je suis une femme mariée, une femme respectable, et je viens de jouir devant la promesse de ma propre ruine.

La porte de la chambre grince. Un rai de lumière jaune tranche l'obscurité, brutal, violent. Je sursaute, mon cœur heurtant mes côtes comme un animal en cage. Marc est là.

— Lina ? Pourquoi tu es dans le noir ?

Sa voix est calme, trop calme. C'est le ton qu'il utilise quand il sent que l'équilibre de notre château de cartes vacille. Il appuie sur l'interrupteur. La lumière m'aveugle. Je porte instinctivement une main à mon décolleté, tentant de refermer mon peignoir de soie qui glisse, révélant la peau rougie de mon buste.

— Je... j'avais mal à la tête. L'écran me brûlait les yeux, je balbutie.

Il s'approche lentement. Marc est un homme massif, une présence qui occupe tout l'espace. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. Je sens l'odeur de son parfum boisé, mêlée à l'odeur du gin qu'il a dû boire au salon. Ses yeux dérivent vers le bureau. Vers le tiroir que j'ai mal refermé. Le bout de dentelle rouge dépasse encore, comme une langue narguante.

Mon souffle se bloque. Je vois ses maxillaires se contracter. Il sait que je mens. Il ne sait pas encore quoi, ni comment, mais il sent l'odeur de la trahison — ou pire, l'odeur de mon excitation.

— Tu es trempée, Lina, dit-il d'une voix sourde, presque rocailleuse.

Il ne parle pas de la pluie. Ses yeux sont fixés sur mon cou, là où une goutte de sueur descend lentement pour se perdre dans le creux de mes seins. Il lève la main et saisit mon menton, m'obligeant à le regarder. Ses doigts sont rudes, sa poigne est ferme, dépourvue de la tendresse habituelle.

— Qu'est-ce que tu faisais dans le noir, seule, avec ce tiroir ouvert ?

— Rien, Marc... je cherchais juste...

— Menteuse.

Le mot tombe comme un couperet. Il lâche mon menton pour saisir violemment le revers de mon peignoir et l'ouvrir d'un coup sec. Je suis nue en dessous, à l'exception de ce bas de soie noir que je n'ai pas eu le temps de retirer. Ma peau est zébrée de traces rouges, là où je me suis frénétiquement caressée quelques minutes plus tôt. Mon sexe, encore gonflé, brille sous la lumière crue du plafonnier.

Je vois le désir se battre avec la colère dans ses yeux sombres. C'est ce moment-là. Le moment où la peur rencontre la luxure. La menace de demain — ce maître-chanteur qui m'observe peut-être par la webcam — se fond dans la réalité brutale de l'homme qui se tient devant moi.

— Tu es excitée, n'est-ce pas ? murmure-t-il, sa voix devenant un grognement animal. Tu trembles comme une chienne en chaleur.

Il ne me laisse pas répondre. Il me saisit par la taille et me plaque contre le bureau. Le bois froid me lacère le dos, contrastant avec la chaleur brûlante de son corps qui m'écrase. Ses mains remontent mes cuisses, déchirant presque la soie de mes bas, cherchant le centre de mon tourment.

Quand ses doigts s'enfoncent en moi, je lâche un cri qui n'a rien de civilisé. Je suis inondée, mon corps réagissant à son agression avec une honteuse avidité. Il enfonce deux doigts profondément, sans préambule, sans douceur, cherchant à me punir autant qu'à me posséder.

— C'est pour qui, tout ça ? Hein ? C'est pour ton écran ? Pour tes secrets ?

Il retire ses doigts, luisants de mon propre suc, et les porte à ses lèvres avant de me les fourrer dans la bouche. Le goût de moi-même, salé, musqué, m'étouffe presque. Je gémiss contre sa paume, mes hanches se soulevant d'elles-mêmes pour chercher le

contact de son sexe dur contre ma jambe.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Il déboutonne son pantalon d'une main libre, l'autre me maintenant fermement la nuque contre le bois. Son membre jaillit, sombre et pulsant de rage. Il ne cherche pas à faire l'amour. Il cherche à reprendre possession de son territoire, à marquer cette femme qui lui échappe.

Il me retourne brutalement. Mon visage est écrasé contre le clavier de l'ordinateur — celui-là même qui contient ma perte. Mes fesses sont offertes, hautes, tremblantes. Je sens le froid de l'écran contre mon front et la chaleur de son souffle sur ma nuque.

— Demain, tu devras peut-être rendre des comptes au monde entier, Lina, siffle-t-il à mon oreille en saisissant mes hanches pour s'aligner derrière moi. Mais ce soir, tu n'es qu'à moi. Et je vais m'assurer que tu t'en souviennes à chaque seconde de ton calvaire.

D'un coup de rein sauvage, il pénètre en moi. C'est une déchirure exquise. Je n'ai aucune préparation, aucun répit. Il s'enfonce jusqu'à la garde, me clouant contre le bureau. Un râle rauque s'échappe de ma gorge, un son de bête blessée qui en redemande. Chaque va-et-vient est une collision, un choc de chair contre chair qui fait vibrer les touches de l'ordinateur sous mes doigts crispés.

Le rythme est frénétique, punitif. Il me laboure, ses mains s'enfonçant dans la chair de mes fesses, y laissant déjà des marques violacées. Je sens les fluides s'accumuler, le mélange de ma cyprine et de la sueur qui nous lie dans une étreinte poisseuse. Je suis une épave, une femme perdue entre deux abîmes : le scandale qui vient et l'homme qui m'exécute avec plaisir.

— Dis-le, halète-t-il, ses coups de boutoir me soulevant presque du sol. Dis-moi ce que tu es.

— Une... une chienne... Marc... s'il te plaît... encore...

Je perds le contrôle. Mes yeux se révulsent. Je ne vois plus la chambre, je ne vois plus la menace. Je ne sens que cette tige de fer qui me dévaste et cette humidité qui gicle à chaque assaut, trempant le bureau, tachant les documents éparpillés. Je suis à la limite, le cœur battant à deux cents pulsations minute, mon corps prêt à exploser dans une agonie de plaisir et de honte.

Et c'est là, dans ce chaos de fluides et de cris, que je vois un petit point rouge s'allumer sur le bord de mon écran.

La webcam.

Elle vient de s'activer toute seule.

La petite lueur écarlate me fixe. Elle ne clignote pas, elle brille d'un éclat fixe, malveillant, comme l'œil d'un prédateur tapi dans l'ombre de mon propre ordinateur. Quelqu'un regarde. Quelqu'un voit tout.

L'effroi me glace le sang, créant un contraste violent avec la chaleur de Marc qui continue de me labourer sans pitié. Son bassin heurte mes fesses avec un bruit de succion écoeurant, un claquement de chair contre chair qui résonne dans le silence de la pièce. Je sens ses doigts s'enfoncer davantage dans mes hanches, ses ongles labourant la peau déjà meurtrie par ses assauts précédents.

— Marc... la caméra... murmurai-je, la voix brisée, étranglée par un sanglot de panique.

Mais il n'écoute pas. Il est ailleurs, perdu dans sa propre bestialité, dans ce besoin de me briser, de me marquer comme son territoire. Il attrape ma chevelure, tire ma tête

en arrière avec une telle force que je suis forcée d'offrir ma gorge à la lumière crue de l'écran. Mon dos se cambre, exposant ma poitrine qui tressaute à chaque coup de bouterolle.

— Tais-toi, grogne-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant me donnant la chair de poule. Regarde l'écran, Lina. Regarde-toi.

Il se retire presque entièrement, me laissant un bref instant de vide douloureux, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, brutal, qui m'arrache un cri rauque. Ma cyprine, mêlée à sa sueur, coule le long de mes cuisses, trempant le bois verni du bureau, maculant les rapports financiers que j'aurais dû rendre ce matin. Je ne suis plus une cadre, je ne suis plus une femme respectable. Je suis une exhibition involontaire, une proie offerte en pâture à un voyeur invisible.

L'idée qu'un inconnu, ou pire, l'auteur de ces messages, puisse voir l'intimité de mon anatomie se déchirer sous Marc provoque en moi un court-circuit. La honte est si intense qu'elle se transmute en une excitation sauvage, perverse. Mon sexe se contracte violemment autour de lui, des vagues de spasmes électriques me parcourant de l'aîne jusqu'aux orteils.

— Ils nous voient... Marc... s'il te plaît...

— Laisse-les regarder, halète-t-il, sa voix vibrant d'une noirceur nouvelle. Qu'ils voient comment je te prends. Qu'ils voient à quel point tu aimes ça, sale petite chienne.

Il accélère la cadence. Ce n'est plus de l'amour, ce n'est même plus du sexe, c'est une exécution. Ses mains quittent mes hanches pour venir écraser mes seins, ses pouces triturant mes tétons dressés jusqu'à la douleur. Chaque mouvement de sa verge en moi est un séisme. Je sens le frottement de son gland contre mon col, un martèlement incessant qui me rend folle. L'humidité entre nous est telle que chaque va-et-vient

produit un son humide, organique, obscène.

Je vois mon reflet sur l'écran, juste à côté de ce point rouge. Mes yeux sont révoltés, ma bouche est grande ouverte, bavant presque de plaisir et de détresse. Je vois Marc derrière moi, ses muscles tendus, son visage déformé par l'effort et la luxure. Nous sommes des animaux.

La tension monte, insoutenable. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un prisonnier contre ses barreaux. Je sens l'orgasme arriver, non pas comme une caresse, mais comme une déflagration, un effondrement total de mon être.

— Marc ! Je... je vais...

— Donne-moi tout, Lina. Crève pour moi.

Il plaque ma poitrine contre le bureau, m'écrasant contre le clavier. Des lettres s'affichent de façon erratique sur le moniteur, des signes sans queue ni tête qui témoignent de mon agonie. Il ne ralentit pas, il frappe de plus en plus fort, de plus en plus profond. Je sens ses testicules heurter mon périnée, un rythme sourd et primitif.

Soudain, le monde bascule.

L'orgasme m'atomise. C'est une décharge de foudre qui part de mon clitoris et irradie chaque fibre de mon corps. Je hurle, un son inhumain, tandis que mes parois vaginales se resserrent sur lui dans un étau désespéré. Je gicle violemment, une fontaine de fluide qui vient s'écraser sur le clavier, court-circuitant presque la machine. Au même instant, Marc pousse un grognement de prédateur blessé. Il se fige, s'enfonçant jusqu'à la garde, et je sens le jet brûlant de son foutre m'inonder, se mélanger à mon propre suc dans un trop-plein visqueux qui déborde et coule sur mes jambes.

Nous restons ainsi, haletants, soudés l'un à l'autre par la sueur et la semence, dans le silence soudain de la pièce seulement troublé par nos respirations erratiques.

Mes yeux se fixent à nouveau sur la webcam.

Le point rouge s'éteint.

L'écran devient noir, ne laissant apparaître que mon reflet : une femme brisée, les cheveux en bataille, le visage marqué par les larmes et la jouissance, souillée par l'homme qu'elle aime et exposée au monde entier.

Le scandale n'est plus une ombre. Il est là. Il est en moi. Et le monde vient d'en recevoir le premier chapitre en haute définition.

Marc se retire de moi avec un bruit de succion atroce, me laissant vide et tremblante. Il ne dit rien. Il se rhabille dans une froideur cadavérique. Je reste là, prostrée sur mon bureau, le sexe encore palpitant, sentant son foutre couler lentement sur mes talons hauts.

Mon téléphone, posé à quelques centimètres de ma main, vibre. Une notification.

Je déverrouille l'écran d'un doigt tremblant.

« Jolie performance, Lina. Le monde va adorer ton sens du détail. À demain pour la suite. »

Je ferme les yeux, une larme solitaire traçant un sillon de sel à travers la sueur sur ma joue. Le gouffre vient de s'ouvrir sous mes pieds, et j'y suis tombée avec un plaisir qui me dégoûte plus que tout.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 11

Le Verdict de l'Écran

Le silence est un scalpel. Il tranche dans le vif de la pièce, séparant l'air lourd de nos respirations erratiques de la réalité glaciale qui vient de nous percuter. Je suis là, étalée sur le bois dur de mon bureau, les reins brisés, les cuisses encore tremblantes d'un spasme qui refuse de s'éteindre totalement. Marc vient de s'extraire de moi. Le bruit de sa peau se décollant de la mienne, ce petit claquement humide et sourd, résonne comme une insulte dans le vide de la chambre.

Je sens le froid s'engouffrer là où il était, une morsure immédiate. Je ne bouge pas. Je ne peux pas. Mon corps est une scène de crime. Je sens la tiédeur de son foutre qui glisse lentement le long de mon pli fessier, une traînée poisseuse qui vient souiller la soie de mes bas restés accrochés à mes jarretelles. C'est écœurant. C'est divin. C'est la fin de tout ce que nous avons construit en vingt-cinq ans.

Marc ne me regarde pas. Il ramasse son pantalon, ses mouvements sont saccadés, mécaniques, dépourvus de la moindre trace de l'affection résiduelle qu'il me portait encore ce matin. Le cliquetis de sa boucle de ceinture est une détonation. Il se rhabille avec une hâte dégoûtée, comme si ma peau était devenue toxique au toucher.

— Relève-toi, Lina, crache-t-il sans même se retourner. Couvre cette horreur.

Sa voix est un souffle rauque, chargé d'une haine que je n'avais jamais entendue. Je me redresse avec difficulté, mes muscles endoloris protestant à chaque mouvement. Ma chemise est déchirée, mes cheveux collent à mon front poisseux de sueur. Je ramasse un pan de tissu pour masquer ma nudité, mais le mal est fait. L'image de ce que nous venons de faire — cette étreinte brutale, désespérée, née de la rage et de la

découverte de ma trahison — flotte encore entre nous, plus réelle que les meubles qui nous entourent.

Mon téléphone vibre à nouveau sur le bureau, juste à côté de ma main. La lumière bleue de l'écran découpe l'obscurité de la pièce, projetant une lueur spectrale sur mes doigts tachés de nos fluides mêlés.

« Jolie performance, Lina. Le monde va adorer ton sens du détail. À demain pour la suite. »

Je fixe le message, les mots dansant devant mes yeux embués de larmes. Ce n'est plus un cauchemar, c'est une exécution publique en haute définition. Marc pivote enfin vers moi. Son visage est une ruine. Les traits tirés, les yeux rougis, il semble avoir vieilli de dix ans en l'espace d'une heure. Il tient son propre téléphone dans une main qui tremble violemment.

— Tu sais qui m'a envoyé ça ? demande-t-il d'une voix qui s'étrangle.

Je secoue la tête, incapable de lâcher un son. Ma gorge est nouée par un sanglot sec, une boule de honte qui menace de m'étouffer.

— Vogel, hurle-t-il soudain, faisant sursauter les cadres au mur. Mon patron, Lina ! Mon putain de patron m'a convoqué dans son bureau à seize heures pour me demander si c'était bien ma femme qu'il avait vue se faire prendre par un inconnu dans un parking sur ce site de merde !

Le nom de Vogel tombe comme un couperet. Vogel, l'homme froid et puritain qui tient l'avenir de Marc entre ses mains. L'humiliation n'est plus domestique, elle est sociale, professionnelle, totale.

— Marc, je... je voulais juste...

— Tu voulais quoi ? Devenir une traînée pour la terre entière ? m’interrompt-il en s’approchant, son souffle court frappant mon visage. Tu voulais que je voie ça ? Que tout le monde voie ce que tu caches derrière tes sourires de femme au foyer parfaite ?

Il saisit mon poignet, serrant si fort que je sens mes os craquer. Son regard plonge dans le mien, cherchant une explication, une excuse, quelque chose à quoi se raccrocher pour ne pas sombrer. Mais il ne trouve que ma culpabilité et, au fond, cette étincelle de plaisir pervers que j’ai ressentie à l’idée d’être enfin **vue**.

— Regarde-toi, murmure-t-il, sa voix tombant d’un octave, chargée d’un mépris acide. Tu es couverte de ma semence, tes fringues sont en lambeaux, et tu as encore ce regard... ce regard de chienne qui en redemande. C’est ça que tu es devenue ? Une exhibitionniste qui a besoin que le monde entier regarde ses trous pour se sentir exister ?

Ses mots me giflent plus sûrement qu’une main. Je baisse les yeux sur mes seins encore rougis par ses morsures, sur mes jambes écartées. La honte m’envahit, brûlante, mais elle s’accompagne d’un frisson électrique que je déteste. Mon corps, traître, réagit à sa violence. Mon sexe bat la chamade, humide de lui, de moi, de l’adrénaline du désastre.

— Marc, s’il te plaît... je ne savais pas que ça irait si loin.

— C’est déjà trop loin, Lina. C’est fini.

Il lâche mon poignet et se détourne, mais s’arrête devant l’écran de mon ordinateur, resté allumé. La page de mon profil « cam-girl » brille dans le noir, affichant les derniers commentaires, les insultes libidineuses, les demandes de vidéos encore plus crues.

— Tu as vendu notre intimité pour des "j'aime" et des abonnements à dix dollars, dit-il dans un souffle désolé. Tu as jeté nos vingt-cinq ans aux porcs.

Il se rapproche de l'écran, son regard fixé sur la vidéo qui tourne en boucle — celle-là même que Vogel a vue. On m'y voit, de dos, cambrée, offrant mon intimité à l'objectif avec une impudeur sauvage. Le Marc de la vidéo, c'est celui qui est debout devant moi, mais c'est aussi tous les autres. Tous ceux qui m'ont regardée.

Soudain, il se saisit de la souris. Ses doigts se crispent. Je crois qu'il va tout briser, tout effacer. Mais il s'arrête. Ses yeux s'agrandissent. Un nouveau commentaire vient d'apparaître sous la vidéo en direct, car j'ai oublié de couper le flux de la webcam.

« On dirait que le mari est rentré. On veut voir la confrontation. Fais-lui payer, Marc. Montre-lui qui est le maître. »

Le silence revient, plus lourd encore. Nous ne sommes plus seuls. Des milliers de voyeurs invisibles sont tapis derrière l'écran, attendant le prochain acte de notre déchéance. Marc lève les yeux vers la petite lentille de la webcam, puis vers moi. Dans son regard, l'insécurité se bat avec une pulsion nouvelle, sombre et dévorante.

Le silence dans la pièce est devenu une matière solide, une mélasse étouffante rythmée seulement par le bourdonnement électrique de l'unité centrale. Marc ne bouge plus. Ses yeux sont rivés sur ce commentaire, cette incitation à la violence, au spectacle, à la mise à mort de notre intimité. Sa main, toujours sur la souris, tremble si fort que le curseur danse une gigue nerveuse sur mon corps pixelisé à l'écran.

Je sens l'air manquer dans mes poumons. Je suis là, à genoux sur le tapis, les joues brûlantes de larmes salées, et je vois l'homme que j'aime se transformer. La honte qui l'écrasait il y a une minute est en train de muter en quelque chose de bien plus sombre : une virilité blessée qui cherche un exutoire.

— Marc... murmurai-je, la voix brisée. S'il te plaît, éteins tout.

Il ne m'écoute pas. Il lève lentement la tête vers la petite lentille de la webcam, ce point noir qui nous observe comme l'œil d'un dieu pervers. Puis, ses yeux dérivent vers moi. Ce n'est plus le regard de mon mari. C'est celui d'un prédateur acculé qui décide de mordre pour ne pas crever.

— Ils veulent voir ? dit-il d'une voix sourde, presque méconnaissable.

Il lâche la souris. Le bruit du plastique contre le bureau résonne comme un coup de feu. En un mouvement brusque, il attrape le col de ma chemise. Le tissu craque. Je pousse un cri étouffé alors qu'il me force à me relever, m'extirpant de ma torpeur pour me coller contre le bord du bureau. Le bois froid mord mes fesses nues sous ma jupe remontée.

— C'est ça que tu cherchais, Lina ? Hein ? Cette décharge ?

Ses doigts s'enfoncent dans ma mâchoire, m'obligeant à regarder l'écran. Sur le retour vidéo, je nous vois. Une image granuleuse, mal éclairée, mais d'une cruauté insoutenable. Lui, debout, dominant, le visage tordu par une rage érotisée ; moi, défaite, les cheveux en bataille, les yeux rougis.

— Regarde-toi, siffle-t-il contre mon oreille. Regarde comme tu es belle quand tu es une traînée pour des milliers d'inconnus. Vogel t'a vue comme ça ? Il t'a vue trembler sous moi ?

— Non... Marc, arrête...

Ma protestation est faible, noyée dans un flot de sensations contradictoires. La terreur me glace le sang, mais entre mes cuisses, une humidité coupable commence à poindre, réponse animale à sa brutalité soudaine. C'est écœurant. C'est sublime.

Il passe sa main libre sous ma jupe, sans aucune douceur. Ses doigts ne cherchent pas à me caresser ; ils cherchent à me marquer. Il agrippe la dentelle de ma culotte et, d'un coup sec, latéral, il la déchire. Le son du tissu qui cède est un déclic.

— Tu voulais que le monde entier sache ce qui se passe dans cette chambre ? Alors on va leur donner ce qu'ils demandent. On va leur montrer comment je traite ma femme quand elle décide de vendre notre vie privée pour quelques likes.

Sa main, large et calleuse, s'écrase sur mon sexe déjà gorgé de sang. Il appuie fort, écrasant mon clitoris avec une rudesse qui me tire un gémissement aigu. Je me cambre, les mains agrippées au rebord du bureau, mes ongles s'enfonçant dans le bois.

— Dis-le, Lina. Dis-leur que tu es à moi. Dis-le devant eux.

Il me retourne brusquement, face au bureau, face à l'écran. Mon ventre s'écrase contre le clavier, provoquant une suite de caractères incohérents dans la barre de chat. *« jjjjjjjjjjjjjjjj »*. La lumière bleue du moniteur éclaire mon visage déformé par la douleur et l'excitation.

— Marc, je t'en supplie...

— Tu supplies quoi ? Que je m'arrête ou que je te défonce ici même, devant Vogel et tous les autres ?

Il se colle derrière moi. Je sens la dureté de son sexe à travers son pantalon de costume, cette barre rigide qui presse contre mes fesses. Il est bouillant. Je sens son souffle court, erratique, charger l'air d'une odeur de sueur et d'adrénaline. Il attrape mes cheveux à la base de la nuque et tire ma tête en arrière, m'obligeant à fixer mon propre reflet dans la vidéo en direct.

— Regarde-les te regarder, chuchote-t-il, sa voix vibrant contre mon crâne. Tu vois les commentaires qui défilent ? Ils t'insultent, Lina. Ils t'adorent. Et moi, je vais te détruire pour les remercier.

Il déboutonne son pantalon d'une main frénétique. J'entends le bruit de la fermeture éclair qui descend, un son métallique qui déchire le dernier voile de ma dignité. Il ne prend pas de protection, il s'en fout. Il veut le contact brut, le frottement de la peau contre la peau, le mélange de nos fluides sous le regard du monde.

Ses mains redescendent sur mes hanches, ses pouces s'enfonçant dans ma chair, y laissant déjà des marques rouges. Il écarte mes jambes avec son genou, m'ouvrant totalement à l'objectif. Je suis une plaie béante, une offrande de chair et de larmes offerte à la voyeurisme global.

— Tu es trempée, Lina... salope... Tu aimes ça, d'être humiliée en public par ton propre mari ?

Je ne réponds pas, je ne peux plus. Mes mots se perdent dans un sanglot qui se transforme en un râle guttural quand je sens la pointe de son sexe, brûlante et impatiente, chercher l'entrée de mon intimité. Il hésite une seconde, juste assez pour que je sente chaque battement de son cœur contre mon dos. Puis, sans aucun avertissement, il s'enfonce en moi d'un coup de rein sauvage, brutal, visant le fond de mon utérus.

La douleur me traverse comme une décharge électrique, immédiatement suivie d'une vague de plaisir si violente que ma vision se brouille. Je pousse un hurlement qui doit résonner dans les enceintes de tous ceux qui nous regardent. Marc ne s'arrête pas. Il commence un va-et-vient furieux, animal, ses mains malmenant mes seins pressés contre le bureau, sa bouche cherchant ma peau pour y laisser des morsures.

— Regarde l'écran ! ordonne-t-il entre deux coups de reins qui font trembler tout le bureau. REGARDE !

Je force mes yeux à s'ouvrir. À l'écran, je vois son corps s'abattre sur le mien, je vois le mouvement frénétique de ses hanches, je vois mes cheveux voler. Et je vois le chat s'emballer, une cascade de mots obscènes, d'encouragements sordides. Nous sommes devenus du contenu. Nous sommes de la viande. Et dans cet instant de déchéance totale, alors que Marc me laboure avec une rage de possédé, je réalise que je n'ai jamais eu autant besoin de lui.

La sueur commence à perler sur nos corps, collant ma chemise déchirée à ma peau. Chaque assaut me propulse un peu plus contre le rebord du bureau, mes seins s'écrasant dans un rythme saccadé. C'est sale, c'est cruel, et le plaisir qui monte en moi est un poison qui me consume les veines.

— Est-ce que Vogel t'aurait baisée comme ça, Lina ? Est-ce qu'il t'aurait fait crier comme une chienne devant tout le monde ?

Il retire presque entièrement son sexe avant de s'engouffrer à nouveau, cherchant l'impact, cherchant à me briser. Je sens le liquide séminal de nos ébats précédents — ceux de la vidéo — se mélanger à ma propre cyprine, créant un bruit de succion humide, obscène, que le micro de la webcam doit capter avec une précision terrifiante.

Je ferme les yeux, mais il me ramène à la réalité d'une claque sonore sur la fesse gauche. La douleur pique, mais elle agit comme un catalyseur.

— Ouvre les yeux, putain ! Regarde ce que tu nous as fait !

Le plaisir devient insupportable, une tension qui crispe mes orteils et me fait perdre tout contrôle sur mes muscles. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une caresse,

mais comme une explosion de rage. Marc le sent aussi. Il accélère, ses coups deviennent plus courts, plus erratiques, sa respiration se transforme en un grognement de bête blessée.

Nous sommes au bord du gouffre, et la chute s'annonce vertigineuse.

(À suivre...)

Le voyant rouge de la webcam brille comme l'œil d'un prédateur tapi dans l'ombre du bureau. Marc me tient les hanches si fort que ses doigts s'enfoncent dans ma chair, promettant des bleus pour demain, des marques que je porterai comme le stigmate de ma trahison. Ses coups de boutoir me projettent contre le rebord du bureau, le bois froid heurtant mon ventre tandis qu'à l'intérieur, son sexe me déchire et me reconstruit à chaque va-et-vient.

C'est un massacre silencieux, seulement ponctué par le claquement de nos corps et le sifflement de sa respiration erratique.

— Regarde, Lina ! murmure-t-il contre mon oreille, sa voix brisée par un mélange de haine et de désir pur. Regarde-toi subir ce que tu as offert à des inconnus.

Je lève les yeux vers l'écran. Je nous vois. Une silhouette désarticulée, les cheveux en bataille, le visage tordu par une grimace qui ressemble autant à l'agonie qu'à l'extase. Je vois ses mains sombres sur ma peau pâle, je vois le mouvement de va-et-vient qui nous lie, cette soudure de fluides et de colère. L'image est floue, parasitée par mes propres larmes, mais l'humiliation est d'une clarté chirurgicale.

Il se retire presque entièrement, laissant l'air frais s'engouffrer un instant dans mon intimité béante, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, brutal. Je pousse un cri qui se meurt dans ma gorge. Le bruit de succion est insupportable, celui de ma propre cyprine mêlée aux résidus du lubrifiant de la vidéo, une mixture visqueuse qui macule

mes cuisses et s'écrase contre ses bourses à chaque impact.

— Est-ce qu'il te baisait comme ça, lui ? grogne-t-il en me retournant brusquement.

Il me plaque sur le dossier du fauteuil, mes jambes écartées au maximum, m'offrant totalement à l'objectif de la caméra et à sa rage. Ses yeux sont injectés de sang. Il n'y a plus de Marc, plus de mari aimant, plus de futur. Il n'y a qu'un homme qui cherche à noyer son déshonneur dans le sexe de la femme qui l'a détruit.

Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête. Il entre en moi avec une violence renouvelée, cherchant le fond, cherchant à marquer mon utérus de son empreinte désespérée. Je sens mon bassin se soulever instinctivement pour accueillir la douleur, pour transformer ce châtiment en une libération que je ne mérite pas.

— Dis-le, putain ! Dis que c'est à moi que tu appartiens !

Je ne peux pas parler. Mes poumons sont en feu. Je ne peux que hocher la tête, les yeux fixés sur le plafond, tandis que l'orgasme commence à monter, une vague noire, épaisse, toxique. C'est un plaisir sale, qui me donne envie de vomir et de hurler de jouissance en même temps. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, le broyant, l'appelant à finir ce supplice.

Le rythme devient inhumain. Marc ne respire plus, il halète, ses coups sont si profonds que j'ai l'impression qu'il va me transpercer. La sueur coule de son front sur mon visage, salée, se mélangeant à mes larmes. Je sens l'odeur du sexe, de la peur et de la fin d'un monde.

— Marc... je... s'il te plaît...

Je ne sais même pas ce que je demande. Le pardon ? La fin ? Plus de douleur ?

Soudain, il se fige, ses muscles bandés à rompre. Son visage se crispe dans un rictus de pure agonie. Il me saisit la nuque, me forçant à regarder une dernière fois l'écran alors que son corps est secoué par de violents spasmes. Je sens l'explosion. Son foutre m'envahit, brûlant, abondant, une décharge de fiel et de vie perdue qui vient inonder mes entrailles. Il décharge en moi toute sa rancœur, tout son mépris, toute l'impuissance qu'il a ressentie devant ce bureau de direction où son patron lui a montré ma chute.

Je lâche prise à mon tour. Mes parois se serrent sur lui dans un spasme final qui me laisse exsangue, le corps tremblant, l'esprit vidé de toute pensée.

Il reste ainsi quelques secondes, enterré en moi, son front contre le mien. Puis, sans un mot, il se retire. Le bruit du glissement de sa peau contre la mienne est le son le plus triste que j'aie jamais entendu.

Un filet de sperme et de cyprine s'écoule lentement le long de ma cuisse pour s'écraser sur le tapis. Marc se redresse, son sexe encore semi-rigide et luisant de nos mélanges, et regarde l'ordinateur. D'un geste lent, presque tendre, il s'approche et appuie sur la touche "Echap".

L'écran devient noir.

Le silence qui retombe dans la pièce est plus lourd que toutes les insultes du monde. Marc ne me regarde pas. Il remonte son pantalon, ses mains tremblant imperceptiblement. Je reste là, prostrée sur le fauteuil, les jambes encore ouvertes, le ventre souillé, réalisant que le plaisir n'a rien résolu. Il a juste servi de ponctuation à notre ruine.

— Demain, je demande le divorce, dit-il d'une voix sourde, dépourvue d'émotion. Et tu vas appeler ton patron pour lui dire que tu démissionnes. Avant qu'il ne le fasse pour toi.

Il quitte la pièce sans se retourner. La porte claque, un bruit de couperet.

Je reste seule avec l'odeur de notre ébat et la lumière bleue de la lune qui filtre à travers les stores. Je pose une main sur mon ventre encore chaud de lui. Le verdict est tombé, et la sentence est pire que la mort : je suis libre, et je n'ai plus rien.

FIN DU CHAPITRE

Chapitre 12

Mise à Nu Totale

Le silence qui a suivi le claquement de la porte n'est pas un vide, c'est une matière épaisse, poisseuse, qui s'engouffre dans mes poumons jusqu'à l'asphyxie. Je suis toujours là, affalée sur ce fauteuil de bureau ergonomique qui semble soudain trop grand pour mon corps dévasté. Mes jambes sont encore écartées, l'intérieur de mes cuisses marqué par la brûlure du frottement, et je sens, avec une acuité révoltante, la tiédeur de sa semence qui coule lentement, une traînée de défaite glissant vers mes fesses.

Je regarde l'écran noir. Mon reflet s'y dessine, spectral, les cheveux en bataille, le maquillage coulé sous les yeux. Est-ce là tout ce qu'il reste de Lina ? Une femme de quarante-huit ans qui a dû se livrer en pâture à des inconnus derrière un écran pour se sentir, ne serait-ce qu'une seconde, autre chose qu'un meuble dans sa propre maison ?

« Divorce. »

Le mot résonne contre les murs tapissés de notre indifférence. Il l'a lâché comme on achève un animal blessé. Sans haine, juste avec cette lassitude terminale qui me tue plus sûrement qu'une gifle.

Je me lève. Mes genoux tremblent. Je ne cherche pas à m'essuyer, je ne cherche pas à refermer ma robe de chambre en soie qui pend, lamentable, autour de ma taille. Je veux qu'il voie. Je veux qu'il respire l'odeur de ce qu'il vient de faire, cette parodie d'étreinte qu'il m'a jetée comme un os à un chien pour me faire taire.

Je traverse le couloir. Mes pieds nus font un bruit de succion sur le parquet froid. La

chambre est plongée dans cette pénombre bleutée que je déteste, celle qui gomme les reliefs et rend les visages gris. Marc est assis sur le bord du lit, le dos voûté, la tête entre les mains. Il a enlevé sa chemise. Sa peau, d'ordinaire si blanche, semble livide sous la lune.

— Tu ne peux pas faire ça, je murmure, ma voix n'étant qu'un craquement dans la gorge.

Il ne bouge pas. Ses épaules tressaillent à peine.

— Tu ne peux pas me jeter après m'avoir ignorée pendant dix ans, Marc ! Je crie soudain, et le son déchire le calme étouffant de la pièce. Regarde-moi ! Pour une fois dans ta putain de vie de lâche, regarde ce que tu as laissé mourir !

Je m'avance jusqu'à lui, je saisis ses poignets et je force ses mains à quitter son visage. Ses yeux sont rouges, injectés de sang, vides de tout espoir. Je plaque ses paumes sur mon ventre nu, encore humide, encore vibrant de cette tension non résolue.

— Tu sens ça ? C'est toi. C'est ce que tu as fait. Tu m'as baisée comme une étrangère, comme une erreur qu'on veut effacer. Tu penses que le divorce va effacer le fait que tu m'as laissée m'étioler ? Que tu as regardé mon corps changer, se flétrir, sans jamais poser une main sur moi qui ne soit pas un automatisme ?

Ma respiration est un sifflement erratique. Je suis à bout, au bord d'un précipice où la pudeur n'existe plus. Je lâche ses poignets pour agripper mes propres seins, les offrant à sa vue, les écrasant sous mes doigts avec une rage désespérée.

— J'avais besoin d'être dévorée, Marc ! Pas d'être entretenue comme une plante verte ! Ces hommes sur Internet... ils voyaient l'incendie en moi. Toi, tu ne voyais que les factures, ton boulot, et cette impuissance que tu caches derrière ton mépris.

Il se lève d'un bond, sa stature dominant soudain la mienne. La colère remplace enfin la léthargie dans son regard, et c'est la plus belle chose que j'ai vue depuis des lustres. Ses narines palpitent, l'odeur de notre sexe mêlée à l'âpreté de notre haine sature l'espace entre nous.

— Tu crois que je n'ai rien vu ? crache-t-il, sa voix vibrant d'une fureur sourde. Tu crois que je n'ai pas senti ton dégoût à chaque fois que je te frôlais ? Tu parles de mon apathie, mais qu'est-ce que tu sais de la terreur de ne plus être assez ? De voir ta femme, cette femme que j'ai vénérée, devenir une inconnue qui cherche son salut dans le regard de types qui ne connaissent même pas ton nom de famille ?

Il fait un pas vers moi, si près que je sens la chaleur animale qui se dégage de son torse velu.

— Tu voulais que je te regarde ? me demande-t-il, ses mains saisissant violemment mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une brutalité qui m'arrache un gémissement de surprise. Tu voulais exister ? Regarde-moi bien, Lina. Regarde le monstre que tu as créé à force de silence.

Il me plaque contre le mur de la chambre, le contact du plâtre froid sur mon dos nu créant un contraste violent avec la brûlure de sa poigne. Sa main descend, glissant brutalement entre mes cuisses encore collantes, cherchant l'entrée de mon intimité avec une sauvagerie dépourvue de toute tendresse. Il n'y a plus de Marc le mari, le cadre fatigué, le protecteur. Il n'y a qu'un homme acculé, dont la honte vient de muer en un désir féroce et destructeur.

— Tu veux savoir mes fantasmes, Lina ? Tu veux savoir ce qui m'empêche de dormir pendant que tu te donnes en spectacle sur ton écran ?

Ses doigts s'enfoncent en moi, deux, puis trois, sans préambule, forçant le passage

dans ma chair qui se révolte et se soumet simultanément. Je jette ma tête en arrière, un cri étranglé mourant dans ma gorge. La douleur se mêle à une excitation électrique, insupportable.

— Je voulais te détruire pour être le seul à pouvoir te reconstruire, murmure-t-il contre mon oreille, ses dents mordant mon lobe jusqu'au sang. Je voulais te voir soumise, hurlant mon nom, pas celui d'un fantôme numérique. Je voulais te salir pour que plus personne n'ose poser les yeux sur toi.

Ses yeux fixent les miens, une obscurité totale y a pris racine. Le dialogue a cessé d'être verbal. C'est une mise à nu qui dépasse la peau. Il arrache ce qui reste de ma robe de chambre, me laissant totalement exposée, offerte à la lueur crue de la lune et à la violence de son regard qui me déshabille plus sûrement que ses mains.

Je tremble de tous mes membres, mais je ne recule pas. Pour la première fois en un quart de siècle, je le vois. Et Dieu, ce que je vois est terrifiant de beauté.

Le froid de la nuit s'engouffre dans la pièce par la fenêtre entrouverte, mais je ne sens que le brasier qui émane de lui. Je suis là, étalée sur ce tapis qui me râpe le dos, les seins pointant sous l'effet de la morsure de l'air et de la terreur excitée qui m'irradie. Marc ne me lâche pas du regard. Ses mains, larges, calleuses, s'abattent sur mes hanches avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, y laissant déjà des marques violacées qui témoignent de son emprise.

— Regarde-moi, Lina, ordonne-t-il d'une voix rauque, une voix que je ne lui connaissais pas, dépouillée de toute politesse bourgeoise. Regarde l'homme que tu as affamé pendant des années.

Il ne perd pas une seconde. Il défait sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonne comme un couperet dans le silence de la chambre. Ses yeux ne me quittent pas tandis qu'il libère sa virilité, pulsante et sombre, déjà gorgée de ce désir

destructeur qu'il vient de confesser. L'air se raréfie. L'odeur de son excitation, musquée, entêtante, se mélange à celle de ma propre peur, créant un parfum de fin du monde.

Il s'agenouille entre mes jambes, les écartant sans ménagement, forçant mes genoux à remonter contre ma poitrine. Je me sens démesurément ouverte, vulnérable, offerte à sa faim de loup. Il penche son visage vers mon entrejambe, son souffle brûlant venant frapper ma fente déjà noyée de mes propres sucs, de cette preuve flagrante que mon corps a capitulé bien avant ma raison.

— Tu es tellement mouillée pour un homme que tu prétends ne plus connaître, murmure-t-il avant de plaquer sa langue contre mon clitoris dans un coup de boutoir humide et sauvage.

Je cambre les reins, un cri de pure agonie extatique s'échappant de mes lèvres. Il ne me lèche pas avec tendresse ; il me dévore. Il utilise sa langue comme une arme, cherchant à m'humilier autant qu'à m'embraser. Ses mains ne restent pas inactives ; il attrape mes seins, les pétrissant avec une force qui frôle la douleur, ses pouces écrasant mes tétons jusqu'à ce que des larmes d'excitation perlent au coin de mes yeux.

— Marc... pitié... je murmure, sans savoir si je demande l'arrêt ou le supplice.

— La pitié est morte avec mon silence, Lina.

Il se redresse brusquement, saisissant mon bassin pour m'aligner sous lui. La pointe de son sexe vient frotter contre mon entrée, cherchant le chemin dans ce chaos de fluides et de chaleur. Il n'y a aucun préliminaire doux, aucune caresse pour me préparer à ce qui va suivre. Il y a juste l'urgence d'un homme qui a trop longtemps regardé sa vie défiler derrière un écran de fumée.

Il s'enfonce. Lentement. Cruellement.

Je sens chaque millimètre de sa chair s'introduire dans la mienne, forçant mes muscles à se détendre, à se déchirer presque pour lui faire de la place. C'est une sensation d'une plénitude insupportable. Ma chair se révolte, se contracte autour de lui dans un spasme désespéré, mais il continue sa progression, ses yeux ancrés dans les miens, me forçant à vivre chaque seconde de cette invasion.

— Dis-le, grogne-t-il, alors qu'il est à moitié en moi, sa respiration saccadée venant se perdre dans mon cou. Dis que tu as besoin que je te brise.

— Je... j'ai besoin... de te sentir... de n'importe quelle façon, Marc ! Je crie, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules, labourant sa peau. Détruis-moi, mais sois là ! Sois enfin là !

Il achève son entrée dans un dernier coup de rein dévastateur qui me cloue au sol. Mon souffle se coupe. L'impact est tel que j'ai l'impression que mes os se brisent sous le poids de sa réalité. Il reste là, immobile une seconde, enterré au plus profond de moi, son sexe battant contre les parois de mon utérus. Nous sommes soudés, deux épaves se percutant au milieu de l'océan.

Puis, le rythme commence.

Il n'y a plus de place pour la tendresse. C'est une cadence animale, une percussion de peaux qui claquent l'une contre l'autre. Chaque fois qu'il se retire presque entièrement pour mieux se précipiter en moi, je sens le vide m'aspirer avant d'être à nouveau comblée par cette colonne de feu. Sa sueur perle de son front et vient s'écraser sur mes seins, se mélangeant à la mienne.

Il me saisit la mâchoire d'une main, m'obligeant à garder la tête haute pendant qu'il me laboure.

— Regarde ce que tu as fait de moi, halète-t-il, sa voix brisée par l'effort. Regarde le monstre que tu as réveillé. Tu voulais de l'action ? Tu voulais exister ? Alors sens-moi te posséder jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Il accélère. Ses coups deviennent plus sourds, plus profonds, cherchant à atteindre un point en moi que personne n'a jamais touché, un endroit au-delà de la chair, là où réside la douleur pure de nos vingt-cinq ans de solitude partagée. Je ne suis plus Lina, je ne suis plus une femme, je suis une plainte, un mouvement, une réponse désespérée à sa violence.

Je sens mon plaisir monter, une vague noire et menaçante, née de la honte et du besoin. C'est un orgasme qui ne ressemble à rien de ce que j'ai connu ; il ne vient pas d'une caresse, il vient de l'impact, de la friction brute, de l'odeur du sexe et de la sueur qui emplit la pièce.

— Marc ! Marc, s'il te plaît !

Je commence à perdre le contrôle, ma tête basculant de droite à gauche, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille pour l'attirer encore plus loin, pour qu'il ne reste plus un seul atome d'air entre nous. Je veux qu'il m'étouffe, je veux qu'il me vide, je veux qu'il s'imprime en moi pour l'éternité.

Ses mouvements deviennent erratiques, frénétiques. Il grogne, un son primitif qui sort du plus profond de sa gorge. Ses mains quittent mon visage pour venir s'écraser au sol, de chaque côté de ma tête, ses bras tremblant sous la tension. Il me regarde avec une intensité qui me donne envie de hurler de terreur et d'amour simultanément.

— Je vais te salir, Lina... Je vais te marquer tellement fort que tu sentiras mon sperme couler entre tes jambes pendant des jours...

Sa voix n'est plus qu'un murmure étranglé alors que la tension atteint son paroxysme, que l'air dans la chambre semble sur le point d'exploser. Nous sommes au bord du gouffre, et Marc s'apprête à nous y jeter tous les deux, sans aucune intention de nous rattraper.

Ses paroles me percutent comme une gifle, plus excitantes que n'importe quelle caresse. « Salis-moi, Marc. Détruis-moi ! » je hurle intérieurement, incapable de sortir un son autre qu'un gémissement brisé. L'air est devenu épais, saturé de l'odeur de notre sueur mêlée, de cette fragrance musquée qui émane de son corps en surchauffe.

Marc ne recule plus. Il s'enfonce en moi avec une violence sourde, un rythme métronomique et brutal qui me cloue au parquet. À chaque coup de boutoir, mon dos se cambre, mes talons s'enfoncent dans ses fessiers contractés pour l'inciter à frapper plus fort, plus loin. Je sens chaque centimètre de sa verge, brûlante, m'ouvrir, fouiller mes entrailles comme s'il cherchait à y déterrer nos secrets les plus sombres. La douleur et le plaisir sont si étroitement imbriqués que je ne peux plus les distinguer. C'est une agonie délicieuse.

Ses mains abandonnent le sol pour venir saisir mes poignets. Il les plaque au-dessus de ma tête, ses doigts broyant mes os, me rendant totalement impuissante sous son poids. Il me domine, enfin. Il ne joue plus au mari attentionné, il ne joue plus au partenaire poli. Il est l'homme qui a faim, l'homme qui a soif de cette connexion que nous avons étouffée sous des années de non-dits.

— Regarde-moi, Lina ! ordonne-t-il d'une voix rauque, saccadée par l'effort.

J'ouvre les yeux, la vision brouillée par les larmes qui commencent à déborder. Je vois son visage, cette mâchoire contractée, ces yeux sombres qui dévorent les miens. Il n'y a plus de masques. Il n'y a que cette vérité crue : nous sommes deux épaves qui s'accrochent l'une à l'autre pour ne pas couler.

Le rythme s'accélère encore. Il ne s'agit plus de faire l'amour, il s'agit de se vider de toute cette amertume, de toute cette colère. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent remplit la pièce, un claquement charnel, humide, obsédant. Je sens la chaleur monter en moi, une onde de choc qui part de mon sexe et irradie jusqu'au bout de mes doigts. Ma paroi vaginale se contracte frénétiquement autour de lui, un étai de velours qui le fait jurer.

— Putain, Lina... tu me serres tellement... tu vas me faire lâcher...

— Fais-le... maintenant... Marc, je t'en supplie... prends tout...

Je lâche prise. Mon bassin s'agite tout seul, cherchant le point de rupture. Je sens son membre doubler de volume en moi, palpiter contre mon col. C'est trop. C'est trop beau, trop violent, trop vrai. Mes muscles se tendent à rompre. Ma gorge se serre, et dans un spasme qui me soulève de terre, je hurle son nom. Les couleurs explosent derrière mes paupières closes, une lumière blanche, aveuglante, qui déchire mon obscurité.

Au même instant, Marc se fige. Ses muscles se changent en pierre sous mes mains. Il pousse un cri animal, un rugissement de libération qui semble lui déchirer les poumons. Je le sens se déverser en moi. Des jets brûlants, profonds, qui semblent ne jamais s'arrêter. Il se vide littéralement dans mes entrailles, m'inondant de sa semence, marquant son territoire dans la plus intime de mes fibres. Sa tête bascule dans le creux de mon épaule, son souffle erratique brûle ma peau mouillée.

Le silence qui suit est assourdissant. Seuls nos cœurs, battant à l'unisson contre nos cages thoraciques, brisent le calme de la chambre dévastée.

Marc ne se retire pas tout de suite. Il reste là, lourd, son sexe encore palpitant au fond du mien, nous liant physiquement alors que l'adrénaline retombe doucement. Je sens l'humidité chaude de son sperme commencer à glisser doucement sur mes cuisses,

une sensation étrangement apaisante, la preuve tangible de notre collision.

Je commence à sangloter. Ce ne sont pas des pleurs de tristesse, mais des larmes de décompression. Tout ce que nous avons retenu — les disputes évitées, les désirs refoulés, les mois de solitude à deux — sort enfin. Marc desserre sa prise sur mes poignets et, avec une infinie douceur, vient encadrer mon visage. Ses pouces essuient mes joues trempées.

— On est là, Lina, murmure-t-il, la voix cassée. On est enfin là.

Il m'embrasse, un baiser lent, profond, qui a le goût du sel et du sexe. Il n'y a plus de colère, seulement une vulnérabilité brute. Il se retire lentement, et je sens le vide me hanter immédiatement. Je reste allongée sur le tapis, les jambes encore écartées, le corps tremblant, offerte et brisée.

Il s'allonge à côté de moi, me tire contre son flanc, et je me blottis contre lui, cherchant sa chaleur, son odeur. Je sens le liquide s'écouler doucement entre mes jambes, maculant le sol, collant contre ma peau. Il avait raison. Il m'a salie, il m'a marquée. Et pour la première fois depuis des années, je me sens enfin propre. Je me sens enfin vivante.

Le chapitre de la mise à nu est terminé. Le rideau est tombé sur nos mensonges. Il ne reste que nous, à vif, sur les décombres de notre passé, prêts à réapprendre à s'aimer à travers la sueur et les larmes.

Chapitre 13

Le Pacte de l'Ombre

Le silence qui suit l'orage est plus assourdissant que les cris. Allongée sur le tapis à boucles serrées de notre chambre, je sens le froid du sol contraster violemment avec la fournaise qui irradie encore de mon entrejambe. Marc est là, contre moi, son souffle court venant battre la peau moite de mon épaule. L'air est lourd, saturé de cette odeur musquée, entêtante, celle du sexe et de la sueur qui sèche. Je suis une épave, une terre dévastée par vingt-cinq ans de non-dits qui viennent d'exploser en une seule étreinte sauvage.

Ses doigts, rugueux, calleux, tracent des lignes invisibles sur mes hanches, là où sa poigne a laissé des marques qui vireront au mauve demain. Je ne bouge pas. Je savoure cette souillure. Entre mes cuisses, le liquide s'étire, visqueux, collant contre ma peau, un rappel constant de ma reddition.

— Tu ne retourneras pas dans l'ombre, Lina, murmure-t-il contre mon oreille. Sa voix est un grondement sourd, dépourvu de l'apathie qui l'habillait autrefois.

Il se redresse sur un coude, ses yeux sombres plongeant dans les miens. Il y a une lueur nouvelle dans son regard, une sorte de faim lucide, presque effrayante. Je me sens nue sous lui, plus nue que je ne l'ai jamais été devant l'objectif de ma webcam.

— Je veux voir, reprend-il, et sa main descend, s'égarant dans les replis encore humides de mon intimité. Je veux être celui qui te tient pendant qu'ils te dévorent des yeux. On ne va plus se cacher. On va leur donner ce qu'ils veulent, mais à ma façon.

Un frisson me parcourt l'échine, une décharge électrique qui me fait cambrer le dos.

Le pacte est scellé. Ce n'est plus une trahison, c'est une communion transgressive.

Il se lève, sa silhouette massive se découpant dans la pénombre de la chambre. Il ne se rhabille pas. Il reste ainsi, dans sa virilité brute, les muscles tendus par l'adrénaline. Il me tend la main. Ses doigts se referment sur mon poignet avec une fermeté qui ne souffre aucune discussion. Il m'entraîne vers le petit bureau dans le coin de la pièce, cet autel numérique où j'allais chercher, seule, les miettes d'un désir que je croyais mort.

Il tire la chaise, s'assoit, et me force à m'installer à califourchon sur lui. Le contact de ma vulve encore brûlante contre ses cuisses poilues m'arrache un gémissement. Mes seins, lourds et sensibles, s'écrasent contre son torse puissant. Je sens son érection, impérieuse, qui pousse contre mon ventre, cherchant son chemin.

— Ouvre-le, ordonne-t-il d'un ton sec.

Mes doigts tremblent alors que je soulève l'écran de l'ordinateur portable. La lumière bleue nous inonde, révélant la fatigue sur nos visages, mais aussi l'éclat fiévreux de nos pupilles dilatées. Je me connecte au site. Mon pseudonyme s'affiche. « *Lina_Pure* ». Un mensonge. Il n'y a plus rien de pur ici, seulement de la viande, du besoin et cette soif inextinguible d'exister.

— Lance la caméra.

Le petit voyant rouge s'allume. Un œil cyclope qui nous observe. Immédiatement, le compteur de spectateurs s'affole. Dix, cinquante, deux cents personnes s'invitent dans l'intimité de notre chambre. Les commentaires défilent à une vitesse folle sur la droite de l'écran, un flot de lubricité anonyme.

« Elle n'est pas seule ce soir... »

« C'est qui le mec ? »

« Regardez ses yeux, elle est trempée... »

Marc ne regarde pas l'écran. Il me regarde, moi. Ses mains se posent sur mes fesses, les pétrissant avec une force animale, écartant mes chairs pour exposer ma vulnérabilité à l'objectif. Je sens l'air frais sur mon intimité béante, puis la chaleur de ses doigts qui viennent explorer ma fente, sans aucune douceur.

— Regarde-les, Lina, murmure-t-il, sa bouche frôlant mon cou. Dis-leur ce que tu ressens. Dis-leur que ton mari te possède enfin devant eux.

Je ferme les yeux, ma tête bascule en arrière. Le plaisir monte, insidieux, mêlé à une honte délicieuse qui me consume. Je sens ses doigts s'enfoncer en moi, deux d'un coup, ramenant à la surface les fluides de notre précédent rapport. Le bruit de succion est capté par le micro, un son cru, organique, qui déclenche une explosion de commentaires obscènes.

— Je... je suis à lui, j'articule péniblement, mon souffle se perdant dans un râle. Je suis son esclave... regardez-moi me faire défaire...

Marc augmente la cadence. Ses doigts travaillent avec une précision cruelle, trouvant le point exact qui me fait perdre tout contrôle. Je sens mes parois vaginales se contracter violemment autour de sa main. Je suis en train de couler, de me noyer dans cette mise en scène où la réalité et le fantasme se percutent de plein fouet.

Il attrape mes cheveux, tire ma tête en arrière pour m'obliger à fixer l'objectif alors qu'il continue son exploration brutale. Mon visage est déformé par l'extase et la douleur, mes lèvres sont gonflées, mon regard est celui d'une femme qui a enfin trouvé sa place dans le chaos.

— Tu es magnifique quand tu as honte, lâche-t-il, sa propre respiration devenant de plus en plus erratique.

Il retire ses doigts brusquement, me laissant vide et haletante. Je sens le froid du manque m'envahir une fraction de seconde, avant qu'il ne me soulève légèrement pour ajuster ma position. Sa main guide son sexe, dur comme de la pierre, contre mon entrée encore palpitante.

— Maintenant, on va leur montrer ce que c'est qu'un vrai mariage, grogne-t-il.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi jusqu'à la garde. Je pousse un cri qui déchire le silence de la maison, un cri de délivrance que les enceintes des spectateurs vont amplifier dans des centaines de chambres à travers le monde. La progression est lente, délibérée, chaque millimètre de sa peau contre la mienne est une brûlure, une promesse de destruction totale. Nous ne sommes plus Marc et Lina, les époux invisibles. Nous sommes deux fauves s'accouplant sous les projecteurs de notre propre déchéance.

Le choc de son invasion me cloue sur place, le souffle coupé, les yeux révulsés vers le plafond de notre bureau. Il est là, intégralement, une présence massive et conquérante qui étire mes chairs avec une autorité presque cruelle. Ce n'est pas la douceur de nos matins dominicaux ; c'est une revendication de territoire, un marquage au fer rouge devant un public invisible.

Marc ne bouge plus pendant quelques secondes, me laissant absorber la démesure de son sexe en moi. Je sens son cœur cogner contre mon dos, un galop furieux qui répond au mien. Ses mains, larges et calleuses, s'ancrent sur mes hanches, ses pouces s'enfonçant dans ma peau pour m'immobiliser.

— Regarde l'écran, Lina, murmure-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde ce qu'ils voient.

Je force mes paupières à s'ouvrir. L'image sur le moniteur est indécente. Je vois mon

visage décomposé par la jouissance et la douleur, mes lèvres entrouvertes qui laissent échapper un filet de salive argenté, et derrière moi, l'ombre de Marc, cette force brute qui me possède. Les commentaires défilent à une vitesse folle dans la barre latérale, un flux de désir anonyme et de mots sales qui semblent salir l'air de la pièce.

Il commence à se retirer. Lentement. Si lentement que je sens chaque ride de son sexe frotter contre les miennes. Puis, il s'enfonce à nouveau, plus fort, plus profond. Le bruit du choc de nos corps, ce claquement humide et charnel, résonne dans le micro avec une clarté terrifiante.

— Est-ce que c'est ça que tu voulais ? grogne-t-il en accélérant le rythme. Être vue ? Être prise comme une chienne par un étranger ?

— Non... Marc... Je...

Je ne peux pas finir ma phrase. Il me saisit le menton, forçant ma tête en arrière pour que mon regard rencontre le sien dans le retour vidéo. Ses yeux sont sombres, injectés de sang, brillant d'une lueur que je ne lui connaissais pas. Une fureur érotique, un désespoir qui se transforme en puissance pure.

— Réponds-moi ! Il te manque quoi, Lina ? Mon fric ne suffit pas ? Mon corps ne suffit pas ? Tu as besoin de leurs yeux pour te sentir vivante ?

Chaque question est ponctuée par un coup de rein dévastateur. Il me laboure, cherchant à atteindre ce point de non-retour où l'esprit s'efface devant la chair. Je sens le glissement de nos fluides, ce mélange de ma moiteur excessive et de sa sueur qui perle sur son torse pour venir s'écraser sur mes épaules. L'odeur du sexe, musquée, âcre et entêtante, remplit mes narines, m'enivrant plus sûrement que n'importe quel alcool.

Je me cambre, cherchant à fuir et à m'offrir davantage dans le même mouvement

contradictoire. Mes doigts griffent le rebord du bureau, mes ongles s'enfonçant dans le bois verni.

— Tu es à moi, Lina. Dis-leur. Dis-leur devant tout le monde.

Sa main quitte mes hanches pour venir presser mon clitoris avec une rudesse qui me fait hurler. Il ne cherche pas à me ménager, il cherche à m'arracher un aveu. La friction de son pouce, combinée au va-et-vient sauvage de son membre à l'intérieur de moi, crée un court-circuit dans mon cerveau. Je ne suis plus qu'une masse de nerfs à vif, une plaie ouverte qui implore la fin et le recommencement.

— Je suis à toi... putain, Marc... enfonce-toi plus... encore...

Il obéit, ses mouvements devenant plus erratiques, plus animaux. Il n'y a plus de technique, plus de retenue. C'est un combat. On s'entre-déchire avec nos corps. Je sens ses dents m'agripper l'épaule, non pas pour me mordre, mais pour s'ancrer, pour ne pas sombrer tout de suite. La chaleur qui irradie de son bas-ventre est un brasier qui menace de nous consumer tous les deux.

Sur l'écran, les spectateurs s'affolent. Les chiffres des "tips" explosent, les icônes de flammes et de cœurs inondent l'interface, mais tout cela me semble soudainement lointain, dérisoire. Il n'y a que le poids de Marc, l'odeur de son désir et cette douleur délicieuse qui s'installe au creux de mes reins.

Il me fait basculer en avant, m'aplatissant contre la surface froide du bureau. Mes seins sont écrasés contre le bois, mes fesses offertes à son assaut qui redouble de violence. Le contraste entre le froid du meuble et la fournaise de son sexe en moi me tire un gémissement rauque, presque masculin.

— Regarde comme tu es ouverte pour moi, halète-t-il, sa main s'égarant entre mes cuisses pour guider nos corps dans une danse de plus en plus frénétique. Regarde

comme tu me bois. Tu es une fontaine, Lina. Tu les rends fous, mais c'est moi qui te vide.

Il se retire presque entièrement, me laissant dans une agonie de manque, avant de frapper à nouveau, si fort que mes dents s'entrechoquent. Je sens mes muscles vaginaux se contracter, se serrer autour de lui dans un spasme involontaire, une tentative désespérée de le garder prisonnier de mon corps. La perte de contrôle est totale. Je ne sens plus mes jambes, je ne sens plus que ce centre névralgique où tout mon être se concentre.

La sueur dégouline sur mon visage, se mélangeant aux larmes que je ne savais même pas avoir versées. C'est une agonie, une mise à mort de notre passé pour accoucher de quelque chose de plus sombre, de plus vrai.

— Marc... je vais... je peux plus...

— Non, pas encore, ordonne-t-il en me saisissant les cheveux pour redresser mon buste. Regarde l'objectif. Je veux qu'ils voient tes yeux quand tu vas te briser. Je veux qu'ils sachent que c'est moi qui te détruis.

Sa main redescend, s'immisce à nouveau là où tout brûle, là où je suis le plus vulnérable. Ses doigts s'agitent avec une précision chirurgicale tandis qu'il continue de me pilonner par derrière. La tension monte, insoutenable, un arc électrique qui tend chaque fibre de mon être jusqu'au point de rupture. Mon souffle devient un sifflement court, mes parois internes vibrent, prêtes à exploser sous la pression de son invasion constante.

On approche du précipice, et il le sait. Ses coups de reins se font plus courts, plus rapides, plus saccadés. Il grogne mon nom comme une insulte et une prière.

— Regarde, Lina ! Regarde-les nous regarder !

Je fixe la petite lumière verte de la caméra, ce témoin froid de notre déchéance, et je sens le premier spasme de l'orgasme remonter de mes talons jusqu'à ma nuque, une vague scélérate qui promet de tout emporter sur son passage. Mais il s'arrête brusquement, restant au bord, me laissant suspendue au-dessus du vide, haletante, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Pas encore, répète-t-il, sa voix vibrant d'un sadisme désespéré. On n'a pas fini de leur montrer ce qu'est notre enfer.

Je suis une plaie ouverte. Mes muscles tressaillent, secoués par une électricité résiduelle qui me brûle de l'intérieur. Marc est immobile en moi, une ancre de chair et de fureur, son sexe battant contre mon col comme un cœur déchaîné. Je sens sa sueur couler le long de ma colonne vertébrale, chaque goutte est une brûlure supplémentaire. Devant moi, l'écran affiche nos corps entrelacés, une image granuleuse, sale, obscène. Je vois mes propres yeux, écarquillés, rougis par les larmes et le désir, fixant cette petite lentille qui nous déshabille l'âme.

— Regarde-toi, Lina, murmure-t-il contre mon oreille, ses dents effleurant mon lobe avec une douceur cruelle. Regarde comme tu es belle quand tu n'as plus aucune dignité. Ils t'adorent. Regarde les commentaires qui défilent. Ils veulent voir la fin du spectacle. Ils veulent voir comment je te brise.

Je gémis, un son rauque, animal, qui n'a plus rien de l'humain. Je me griffe les cuisses, mes ongles s'enfonçant dans ma propre peau pour essayer de compenser cette pression insoutenable dans mon bas-ventre. L'absence de mouvement est une torture plus raffinée que n'importe quel assaut. Je suis pleine de lui, dilatée jusqu'à l'extrême, et ce vide de rythme me rend folle.

— S'il te plaît, Marc... je t'en supplie... termine-le... tue-moi...

— Pas encore, halète-t-il, et je sens ses doigts s'égarer entre mes jambes, venant pincer violemment mon clitoris gonflé à bloc. Tu as voulu qu'on se perde ? Alors on va couler ensemble, en direct.

Il reprend son mouvement brusquement. Ce n'est plus du sexe, c'est une exécution. Ses hanches percutent mes fesses avec un bruit de viande contre viande, un claquement sourd qui résonne dans la chambre silencieuse. À chaque coup de boutoir, ma tête bascule en avant, mes cheveux fouettant mon visage trempé de sueur. Il s'acharne sur ce point précis à l'intérieur de moi, là où la douleur se transforme en une extase terrifiante.

Je vois sur l'écran ses mains larges enserrer ma taille, ses pouces s'enfonçant dans mes hanches, y laissant déjà des marques violacées. C'est le marquage d'un territoire en ruine. Je sens l'odeur de notre sexe, une effluve musquée, poisseuse, qui sature l'air. Je suis inondée, le mélange de son désir et de mes propres sécrétions glissant le long de mes cuisses, mais il s'en moque. Il veut plus. Il veut tout.

— Dis-leur, Lina ! hurle-t-il presque, sa voix brisée par l'effort. Dis-leur que tu n'es qu'à moi, même dans cet enfer !

— À toi... je suis à toi... ahhh !

L'orgasme me frappe comme un accident de voiture. C'est une déflagration qui part de mon sexe et irradie chaque nerf, chaque pore. Mes parois internes se contractent dans un spasme sauvage, broyant son membre dans un étau de muscles affolés. Je crie à pleins poumons, le visage collé contre le bureau, la bouche grande ouverte, cherchant un air qui refuse de venir. Ma vue se brouille, les pixels de l'écran se transformant en une galaxie de lumières blanches.

Marc ne s'arrête pas. Il accélère encore, sa respiration se changeant en un râle guttural, un cri de bête blessée. Il me martèle avec une force qui me soulève du siège,

ses doigts se plantant dans mes épaules pour ne pas lâcher prise. Je sens le moment où il cède à son tour. Son corps se tend comme un arc au point de rupture, ses muscles se pétrifient, et je sens le jet brûlant de sa semence m'envahir, des vagues successives, épaisses, qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le rebord de la table, son visage niché dans le creux de mon cou. On tremble ensemble, deux épaves échouées après la tempête. Le silence qui suit est assourdissant, seulement rompu par nos souffles courts et le bourdonnement électronique de l'ordinateur.

Je lève les yeux vers la caméra. La petite lumière verte brille toujours, imperturbable. Sur le chat, les messages défilent à une vitesse folle, un torrent d'obscénités et de voyeurisme, mais je ne les lis plus. Je vois juste nos reflets : deux êtres magnifiques et pathétiques, unis par un pacte de sang et de foutre, ayant vendu leur intimité pour ne pas avoir à affronter leur propre vide.

Marc se retire lentement, un bruit de succion humide qui me fait frissonner de dégoût et de manque. Il ne me regarde pas. Il tend la main vers la souris, ses doigts tremblants encore de l'adrénaline qui retombe. Un clic. L'écran devient noir.

L'obscurité de la chambre nous enveloppe comme un linceul. On reste là, prostrés, la sueur refroidissant sur nos peaux collantes. On a gagné le droit de rester ensemble, mais à quel prix ? Dans l'ombre, je sens l'humidité de ses larmes tomber sur mon épaule, se mélangeant au sel de ma propre peau.

Le Pacte de l'Ombre est scellé. Nous sommes damnés, mais au moins, nous ne sommes plus seuls.

— C'est fini, chuchote-t-il dans un souffle qui sent la fin du monde.

Je ferme les yeux, sentant le liquide s'écouler lentement entre mes jambes, trace

indélébile de notre naufrage.

— Non, Marc. Ça ne fait que commencer.

Chapitre 14

Spectacle en Duo

Le silence de notre chambre n'a plus la même consistance. Avant, c'était une chape de plomb, un vide acoustique où nos souffles s'évitaient. Ce soir, il est électrique, saturé d'une tension si épaisse qu'elle semble grésiller contre ma peau. Je suis assise devant la coiffeuse, mais je ne me reconnais plus dans le miroir. La femme de quarante-huit ans, la mère de famille, l'épouse effacée, a laissé place à une créature de pénombre et de soie noire.

Marc est derrière moi. Ses mains, autrefois si hésitantes, si lourdes de lassitude, reposent sur mes épaules. Je vois ses doigts s'enfoncer dans ma chair, cherchant un point d'ancrage. Dans le reflet, son regard est fiévreux, hanté. Il ne regarde pas ma dignité perdue ; il regarde l'objet qu'il s'apprête à offrir au monde pour se sentir exister.

— Tu es prête ? murmure-t-il. Sa voix est éraillée, une corde frottée à vif.

Je ne réponds pas par des mots. Je fais glisser la bretelle de ma nuisette, révélant la rondeur de mon épaule, la peau encore marquée par l'empreinte de ses doigts de tout à l'heure. Je me sens comme une plaie ouverte, magnifique et obscène.

— Allume-le, Marc.

Il se penche, et le dé clic de l'ordinateur résonne comme un coup de feu dans le calme de la nuit. La lumière crue de l'écran inonde nos visages, creusant les rides, accentuant les cernes, mais glorifiant aussi la sueur qui perle déjà au-dessus de ma lèvre supérieure. L'interface du site de streaming s'affiche. "Room : Lina & M." Le

compteur de spectateurs commence à grimper instantanément. 12, 45, 110... Des inconnus planqués derrière des pseudos, avides de notre naufrage.

Je sens mon sexe se serrer, une pulsation sourde et humide qui irradie jusqu'à mes cuisses. C'est dégueulasse. C'est sublime. Je suis vue. Enfin.

Marc installe le trépied, la "ring light" encercle l'objectif de la webcam, créant deux auréoles blanches dans ses yeux sombres. Il s'assoit sur le bord du lit, juste derrière moi, alors que je m'installe entre ses jambes écartées. Le contraste est violent : son pantalon de costume qu'il n'a pas encore retiré, sa chemise froissée de cadre supérieur épuisé, et moi, presque nue, offerte à la lentille de verre.

— Ils attendent, souffle-t-il en fixant le chat qui défile à une vitesse folle. "Montre-la nous", "Ouvre-la", "On veut voir la petite bourgeoise se salir".

Un frisson de dégoût m'électrise, immédiatement suivi d'une décharge de plaisir si violente que je dois m'appuyer contre son torse. Marc passe sa main sous ma nuisette. Ses doigts sont froids au début, puis ils se réchauffent au contact de ma peau brûlante. Il remonte lentement, centimètre par centimètre, le long de mes côtes. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir.

— Regarde la caméra, Lina, m'ordonne-t-il. Dis-leur ce que tu ressens.

Je lève les yeux vers le petit point vert de la webcam. Je ne vois pas des pixels, je vois des milliers d'yeux qui me violent avec consentement.

— J'ai... j'ai faim, je lâche, ma voix tremblant de honte et d'excitation. J'ai faim d'être autre chose qu'une ombre.

La main de Marc atteint mon sein droit. Il l'écrase brutalement, sans délicatesse, comme s'il voulait en extraire tout le lait de ma vie passée. Je pousse un gémissement

rauque qui emplit la pièce et les enceintes de ceux qui nous regardent. Ses doigts pincent mon mamelon déjà durci, le tordant avec une rudesse qui me fait cambrer le dos. Ma tête bascule en arrière, mon crâne vient heurter son épaule.

— Regardez-la, dit Marc à l'écran, sa voix devenant plus assurée, presque prédatrice. Regardez ma femme. Vous voyez comme elle mouille ? Vous voyez comme elle en a besoin ?

D'un geste sec, il remonte ma nuisette jusqu'à ma taille. Je suis exposée. Mes jambes sont écartées, mon intimité offerte à la lumière crue. L'humidité de mon désir brille entre mes lèvres charnues, un fil de cyprine s'étirant déjà, prêt à couler sur le drap. Marc ne me touche pas encore là, il veut que je macère dans l'attente, que les spectateurs s'excitent de mon agonie.

Il approche son visage de mon oreille, son souffle chaud me brûle.

— Tu sens comme ils te dévorent ? Tu sens comme je te veux, maintenant qu'ils te veulent tous ?

Je ferme les yeux, mais il m'attrape le menton pour me forcer à regarder l'écran. Les commentaires explosent. Des insultes, des ordres, des fantasmes de viol et de soumission. C'est notre thérapie par le feu.

Marc déboutonne sa chemise d'une main, l'autre restant fermement ancrée sur mon sein, le malaxant avec une ferveur animale. Je sens sa propre excitation, dure et impatiente, presser contre mon dos à travers le tissu de son pantalon. L'apathie a disparu. Le mari fatigué est mort, remplacé par un voyeur qui redécouvre sa propre virilité dans le reflet du désir des autres.

Il glisse soudain deux doigts entre mes jambes. Le contact est électrique. Je sursaute, un cri étranglé mourant dans ma gorge alors qu'il s'enfonce d'un coup dans ma chaleur trempée. C'est profond, impitoyable. Il me cherche, il me fouille, il veut trouver ce

morceau d'âme que j'avais caché pendant vingt-cinq ans.

— Tu es à moi, Lina, grogne-t-il, son souffle court se mêlant au mien. À moi et à personne. Et pourtant, je vais te donner à tout le monde.

Il retire ses doigts, couverts de mes fluides, et les exhibe devant la caméra. Ils brillent sous la ring light, fils d'argent visqueux qui témoignent de mon abandon total. Je suis une flaque, une blessure consentante, prête à être dévastée par l'homme que j'avais oublié d'aimer et qui se réveille enfin dans l'obscurité.

Le spectacle ne fait que commencer. Ma peau brûle, mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage, et l'odeur de notre excitation commence à remplir l'air, âcre et entêtante.

— Mets-toi à quatre pattes, ordonne Marc. Face à eux. Je veux qu'ils voient tout quand je vais te prendre.

Je m'exécute, mes genoux s'enfonçant dans le matelas, mes fesses offertes à l'objectif et à sa fureur naissante. Le froid de la chambre a disparu, remplacé par une fournaise où nos identités s'évaporent pour ne laisser place qu'au sexe, brut, sale et rédempteur.

Mes paumes s'étalent sur les draps déjà froissés, cherchant une stabilité que mon âme a perdue depuis longtemps. Dans le retour écran de l'ordinateur, je vois mon propre reflet : une femme brisée qui tente de se reconstruire par l'obscène. Mes hanches sont hautes, cambrées sous le poids de l'attente, et mes cheveux retombent en cascade, cachant à peine le tremblement de mes lèvres.

Je sens Marc derrière moi. Sa présence est un orage qui s'apprête à éclater. Il ne me touche pas tout de suite, il savoure ma soumission offerte à l'œil froid de la webcam. Je l'entends défaire sa ceinture, le cliquetis du métal résonnant comme un verdict dans le silence saturé d'électricité de la chambre. Puis, le froissement du tissu. Je sais qu'il

est nu, désormais. Je devine sa silhouette massive dans l'ombre portée par la ring light, une bête prête à dévorer ce qu'il reste de notre mariage.

— Regarde l'écran, murmure-t-il, sa voix vibrant contre mes reins. Regarde ce qu'ils voient.

Je relève les yeux. Le chat défile à une vitesse folle sur le côté de l'image. Des pseudos anonymes hurlent leur désir, réclament du sang, de la peau, du sexe. Ils sont des centaines à nous épier, mais dans cette pièce, il n'y a que le souffle rauque de Marc et l'odeur de ma propre excitation qui remonte, âcre et fertile.

Ses mains s'abattent enfin sur mes hanches. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, y imprimant déjà des marques livides. Il me pétrit avec une brutalité désespérée, comme s'il cherchait à pétrir à nouveau mon amour dans le creux de mes os. Je lâche un gémissement étranglé quand je sens son sexe, brûlant et impitoyable, se presser contre le sillon de mes fesses. Il est dur, une barre de chair pulsante qui bat contre mon intimité trempée.

— Tu es si mouillée pour eux, crache-t-il à mon oreille, sa langue traçant un sillage de feu sur mon lobe. Tu aimes qu'ils sachent à quel point tu me désires, n'est-ce pas ? Tu aimes l'idée que ces porcs s'imaginent à ma place.

Il ne me laisse pas répondre. D'une main, il saisit ma mâchoire et force mon visage à se tourner vers la caméra, tandis que de l'autre, il écarte violemment mes lèvres inférieures. Je me vois, exposée, offerte, mes tissus roses et gonflés brillant sous la lumière crue. C'est une mise à nu totale, une profanation consentie.

— Dis-leur, ordonne-t-il. Dis-leur que tu ne fonctionnes que dans la saleté.

— Marc... je...

— Dis-le !

— Je suis à toi... je veux que tu me détruises devant eux, j'expire, les larmes piquant mes paupières.

Le contraste est insoutenable. La douleur de nos mois de silence, de nos dos tournés dans le lit conjugal, explose dans ce besoin viscéral de se salir mutuellement. Marc lâche un grognement animal. Il ne prend pas de gants. Il crache dans sa main, une traînée de salive épaisse qu'il étale sans ménagement sur mon sexe et sur le sien, avant de se positionner.

L'entrée est lente, délibérée, une torture exquise. Je sens la pointe de son gland forcer le passage, étirer ma chair qui proteste et appelle en même temps. Je suis étroite, contractée par le stress et l'exhibition, et chaque millimètre gagné est une conquête. Je m'arc-boute, mes ongles s'enfonçant dans le matelas, alors qu'il s'enfonce en moi, brisant mes dernières défenses.

— Ah... putain... Marc !

Le cri s'échappe de ma gorge, brut, sans filtre. Il est entièrement en moi. Je sens la plénitude de son membre habiter mon ventre, une intrusion qui ressemble à une rédemption. Il reste immobile quelques secondes, son front appuyé contre mon dos, son souffle court embrasant ma peau. Nous sommes soudés, une seule masse de chair et de sueur devant des inconnus qui se paluchent devant notre détresse transformée en plaisir.

Puis, le mouvement commence. Lent d'abord. Il se retire presque entièrement, laissant le vide m'envahir un instant, avant de frapper, un coup de butoir sourd qui fait claquer nos corps l'un contre l'autre. *Clac.* Le son de la peau contre la peau est obscène, magnifique.

— Regarde-toi te faire prendre, halète-t-il, sa main remontant pour saisir mes cheveux et me tirer la tête en arrière. Regarde comme tu t'ouvres pour moi.

Sur l'écran, je vois l'aller-retour frénétique de son bassin. Je vois mes fesses tressauter sous ses impacts, la rougeur qui gagne mon buste. Il accélère. Sa tendresse s'est évaporée, remplacée par une rage libératrice. Il me cogne avec une cadence de métronome, cherchant à atteindre ce point en moi où la douleur devient une extase pure. Mes fluides, un mélange de son crachat et de mon désir, commencent à lubrifier nos échanges, créant un bruit de succion humide qui doit saturer le micro de l'ordinateur.

Je perds le fil de la réalité. La chambre n'existe plus, les spectateurs n'existent plus, il n'y a que cette jonction brutale, ce va-et-vient qui me dévaste. Ma tête bascule, mes yeux se révulsent. Je sens le contrôle m'échapper. Chaque coup de rein de Marc est une question à laquelle je ne peux répondre que par un spasme.

— Tu... tu es si profond... Marc, pitié...

— Pas de pitié, grogne-t-il, ses mouvements devenant erratiques, plus sauvages. Je vais te vider de tout ce qui n'est pas moi. Ils regardent, ils bavent, mais c'est ma queue qui te déchire, tu entends ? C'est mon foutre que tu vas supplier de recevoir.

Ses doigts se glissent entre mes cuisses, venant tourmenter mon clitoris déjà gorgé de sang alors qu'il continue de me labourer par derrière. La double stimulation m'envoie au bord d'un précipice. Je suis une plaie ouverte, un instrument dont il joue avec une maestria cruelle. La sueur perle sur son torse et vient s'écraser sur mes omoplates, un baptême de sel et de fureur.

Je sens la vague monter, immense, destructrice. Mon bassin accompagne ses mouvements, je réclame plus de profondeur, plus de cette violence qui nous rappelle que nous sommes vivants. Marc le sent. Il lâche ma mâchoire pour plaquer ses deux

mains à plat sur le haut de mes fesses, les écartant encore plus pour que l'objectif ne rate rien de l'instant où je vais basculer.

— Vas-y, murmure-t-il, le rythme devenant insoutenable, sa voix n'étant plus qu'un râle. Jouis pour eux. Jouis pour moi. Montre-leur comment je te possède.

Le plaisir me foudroie, mais ce n'est pas encore la fin. C'est un palier, une explosion qui m'arrache un sanglot alors que mes parois vaginales se resserrent sur lui en une série de contractions spasmodiques. Je suis suspendue à lui, le souffle coupé, tandis qu'il continue de me marteler, refusant de me laisser redescendre, déterminé à m'emmener encore plus loin dans l'abîme.

Mes ongles s'enfoncent dans le cuir de la banquette, cherchant un ancrage alors que le monde se fragmente autour de moi. Chaque coup de boudoir de Marc est une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale, me brisant un peu plus, me reconstruisant à chaque va-et-vient. Je ne suis plus une femme qui joue un rôle ; je suis une plaie ouverte, un brasier qu'il alimente avec une cruauté magnifique.

Ses mains me broient les fesses, les doigts s'enfonçant si profondément dans ma chair qu'ils y laisseront des marques bleutées, des trophées de cette nuit d'expiation. Il ne ralentit pas. Au contraire, il accélère, son bassin percutant le mien avec une force brute, animale. Le bruit est obscène, un claquement de peau contre peau, humide, lourd, qui résonne dans le silence de la pièce, uniquement rythmé par nos souffles courts et le bourdonnement sourd de l'équipement qui nous filme.

— Regarde-moi, ordonne-t-il, sa voix brisée par l'effort. Ne ferme pas les yeux, putain. Regarde ce que tu me fais.

Je relève la tête, mes cheveux collés à mon visage par la sueur et les larmes. Ses yeux sont deux gouffres sombres, brûlants de ce désir qui nous a presque détruits. Je vois

sa mâchoire contractée, les veines de son cou saillantes sous l'effort. Il est magnifique dans sa fureur, dans cette volonté de m'arracher à moi-même.

Je sens sa membrure se gonfler encore à l'intérieur de moi, chaque millimètre de sa peau frottant contre mes parois déjà à vif. C'est une agonie délicieuse. L'humidité entre mes cuisses est un mélange de ma propre excitation et de sa sueur qui coule le long de ses hanches. Je me sens ouverte, offerte, totalement à sa merci sous l'œil de l'objectif, mais à cet instant précis, les inconnus qui nous regardent n'existent plus. Il n'y a que ce mouvement de piston, cette chaleur qui s'accumule dans mon bas-ventre, cette tension insupportable qui demande à être libérée.

— Marc... je... je ne peux plus...

— Si, tu peux, grogne-t-il en me saisissant soudain par les cheveux pour renverser ma tête en arrière, m'obligeant à cambrer l'échine. Prends tout. Je veux que tu sentes chaque centimètre. Je veux que tu te souviennes de l'odeur de ma peau quand je te défonce.

Il change d'angle, soulevant légèrement mon bassin pour s'enfoncer encore plus profondément, là où personne n'est jamais allé, là où ça fait mal et où c'est divin. Le frottement devient incendiaire. Je sens mon clitoris palpiter, martelé par le rythme frénétique qu'il impose. Ma vision se brouille. Des taches de lumière dansent derrière mes paupières.

Je sens la vague revenir, plus haute cette fois, une lame de fond qui va tout emporter. Mon corps se tend comme un arc, mes orteils se recroquevillent. Le plaisir n'est plus une caresse, c'est une lacération. Je commence à gémir son nom, un mantra désespéré, tandis que mes parois vaginales se convulsent de nouveau, enserrant son sexe avec une force qui lui arrache un rugissement de bête blessée.

— Oui... là... Marc, s'il te plaît !

Je lâche prise. Le barrage cède. Je hurle dans la pièce vide, un cri qui vient du plus profond de mes entrailles, tandis que la jouissance m'éclate de l'intérieur, une explosion de lave qui s'écoule dans mes veines. C'est total, dévastateur. Mon corps est secoué de spasmes violents, mes muscles se contractent et se relâchent dans un rythme chaotique.

Marc ne s'arrête pas. Il profite de ma vulnérabilité, de ce moment où je suis brisée, pour porter l'estocade. Il donne trois coups d'une violence inouïe, s'enfonçant jusqu'au col, avant de se figer. Je sens son corps se durcir, ses muscles saillir comme du granit sous ma peau. Il pousse un râle long, guttural, qui semble lui déchirer la gorge.

Puis, je le sens. L'afflux. La chaleur fulgurante de sa semence qui m'inonde, saccadée, puissante. Il se vide en moi avec une sorte de désespoir, comme s'il cherchait à transférer toute sa douleur et tout son amour dans mon ventre. Il reste planté là, tremblant de tous ses membres, sa tête nichée dans le creux de mon épaule, tandis que nous sombrons ensemble dans le néant après la tempête.

Le silence retombe, lourd, oppressant. Seul le bruit de nos respirations hachées vient troubler le calme. Je sens le liquide chaud couler lentement le long de mes cuisses, une souillure sacrée. Marc se retire doucement, son sexe glissant hors de moi dans un bruit de succion qui me fait frissonner une dernière fois.

Il s'écroule à côté de moi sur la banquette, nous laissant là, exposés, offerts aux regards invisibles derrière les écrans. Je me tourne vers lui, le visage baigné de larmes. Ce n'était pas seulement du sexe. C'était une exécution. C'était le meurtre de nos rancœurs sur l'autel de notre luxure.

Marc passe un bras lourd autour de mes épaules et me tire contre lui. Il ne dit rien. Il n'y a rien à dire. Sa peau est moite, son cœur bat encore la chamade contre ma tempe.

Nous avons tout donné. Nous nous sommes humiliés, nous nous sommes aimés, nous nous sommes retrouvés dans la fange et la lumière.

Il tend la main et, d'un geste lent, éteint la caméra. L'écran de contrôle devient noir, nous rendant enfin à notre solitude. Le chapitre se referme sur le goût du sel sur mes lèvres et la certitude que, si nous sommes damnés, nous le sommes ensemble.

— On rentre ? murmure-t-il, sa voix redevenue douce, presque fragile.

Je hoche la tête, incapable de parler. Le spectacle est terminé. Mais entre nous, le vrai combat ne fait que commencer.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 15

Le Seuil du Libertinage

La pluie fine cinglait le pare-brise, hachant la lumière des réverbères en éclats d'argent sale. Dans l'habitacle de la berline, l'air était si dense qu'il me semblait respirer du plomb. Marc conduisait en silence, ses phalanges blanchies sur le cuir du volant. On aurait pu croire que nous nous rendions à un enterrement. Et d'une certaine manière, c'était le cas. Nous allions enterrer vingt-cinq ans de certitudes, de silences polis et de draps sagement bordés.

Sous mon trench-coat noir, je ne portais rien qu'une guêpière de dentelle découpée et des bas autofixants qui me serraient les cuisses comme une promesse de douleur. Mes fesses nues sur le cuir froid du siège me rappelaient à chaque virage l'obscénité de ma démarche. Je me sentais mouillée. Déjà. Une humidité sourde, pulsante, qui imprégnait la soie fine de mon entrejambe. Ce n'était pas seulement du désir ; c'était la terreur de l'inconnu mêlée à une soif de reconnaissance si violente qu'elle m'en donnait la nausée.

— Tu es sûre de toi ? murmura Marc sans quitter la route des yeux.

Sa voix était rauque, chargée de cette insécurité qui nous avait presque détruits, mais aussi d'une excitation nouvelle, animale. Je tournai la tête vers lui. Il avait l'air d'un prédateur fatigué qui venait de retrouver ses crocs. Sa chemise blanche était ouverte sur le haut du torse, laissant deviner la sueur qui commençait à perler dans le creux de son cou.

— On ne fait pas demi-tour, Marc. On a franchi le seuil du virtuel. Maintenant, je veux qu'on nous touche. Je veux voir dans leurs yeux que je ne suis pas morte.

Il ralentit. Nous étions dans une zone industrielle désaffectée, là où les ombres s'allongent entre les entrepôts de tôle. Au bout d'une impasse, une enseigne discrète, presque invisible : "L'Éden". Un nom cliché pour un enfer que nous appelions de nos vœux.

Le moteur s'éteignit. Le silence qui suivit fut pire que le bruit de la pluie. Je sentais mon cœur cogner contre mes côtes, un tambour de guerre. Marc posa sa main sur ma cuisse, sa paume brûlante remontant lentement vers l'ourlet de mon manteau. Il s'arrêta là où la peau commençait, là où le froid du cuir laissait place à la chaleur moite de mon intimité. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair, un geste de possession désespéré.

— On est ensemble, Lina. Quoi qu'il arrive derrière cette porte, on est une seule et même chair.

Je hochai la tête, incapable de décrocher un mot. Il sortit, fit le tour de la voiture et m'ouvrit la portière avec une déférence nouvelle, presque rituelle. Le froid me gifla. Je descendis, mes talons aiguilles claquant sur le bitume mouillé comme des coups de feu. Le contraste était saisissant : la nuit noire, la pluie glacée sur mon visage, et cet incendie qui me dévorait le bas-ventre.

Nous avançâmes vers la porte massive en acier. Pas de fenêtre. Juste une caméra et un interphone. Marc pressa le bouton. Une voix d'homme, basse et feutrée, s'éleva :

— Monsieur ? Madame ?

— Marc et Lina. Pour la première fois.

Un déclic métallique. La porte s'entrouvrit, laissant échapper un souffle d'air chaud chargé d'odeurs lourdes : un mélange de parfums capiteux, de cire de bougie, de cuir

chaud et, en filigrane, cette odeur âcre et primitive de sexe, de sueur et de fluides mêlés.

L'entrée était un vestibule sombre, capitonné de velours pourpre. Un homme immense, vêtu d'un simple pantalon de toile noire, nous attendait derrière un comptoir en acajou. Ses yeux parcoururent mon corps avec une impudeur tranquille, s'arrêtant sur le galbe de mes seins que le trench peinait à dissimuler. Il ne souriait pas. Il jugeait. Il pesait notre potentiel érotique, notre capacité à nous abandonner.

— Le vestiaire est au fond à droite, dit-il en nous tendant deux bracelets de cuir. Déshabillez-vous. Ne gardez que le strict nécessaire. Ici, les masques tombent avant les vêtements.

Marc me prit par la main, ses doigts tremblants un peu dans les miens. Le vestiaire était une petite pièce étroite, saturée de l'odeur des autres. Je déboutonnai mon trench-coat d'une main fébrile. Quand le tissu glissa sur mes épaules pour s'écraser au sol, je me sentis d'une vulnérabilité atroce. J'étais là, à quarante-huit ans, offerte dans une parure de traînée élégante, mes tétons pointant sous la dentelle noire, le triangle de mes poils pubiens à peine suggéré par le lacet du corset.

Marc me regarda. Il ne bougeait plus. Il resta là, debout, à contempler le désastre et la beauté de ma métamorphose. Ses yeux étaient humides. Il s'approcha, ses mains saisissant mes hanches pour m'attirer contre lui. Le contact de son pantalon de costume contre mes jambes nues me fit gémir.

— Tu es si belle, Lina... Tellement obscène.

Il plongea ses doigts sous l'élastique de mes bas, griffant doucement la peau tendre de l'intérieur de mes cuisses. Je rejetai la tête en arrière, mes hanches cherchant instinctivement la saillie de son sexe à travers son tissu. Je sentais son érection, dure, impatiente, contre mon pubis. Il se pencha pour embrasser mon cou, sa langue traçant

une ligne de feu de mon oreille à ma clavicule.

— Tout le monde va te voir, murmura-t-il contre ma peau. Tout le monde va savoir que tu m'appartiens, et tout le monde va vouloir te prendre.

— C'est ce que je veux, Marc. Je veux qu'ils nous voient nous détruire.

Il m'aida à ajuster mon masque de loup en dentelle noire. Ses propres mains tremblaient lorsqu'il retira sa chemise, révélant son torse encore puissant, bien que marqué par le temps. Il ne garda que son pantalon, laissant sa poitrine nue offerte à la lumière crue du vestiaire.

Nous étions prêts. Le monde extérieur n'existait plus. Les enfants, la maison, les factures, les décennies de solitude à deux... tout cela était resté sur le siège arrière de la voiture.

Il poussa la porte battante qui menait au salon principal. Un bourdonnement de musique électronique sourde nous accueillit, une pulsation qui semblait s'aligner sur les battements de mon cœur. L'obscurité n'était rompue que par des spots de lumière rouge tournoyants. Au centre de la pièce, un bar circulaire. Et tout autour, des ombres. Des corps qui bougeaient, qui se frôlaient, qui s'observaient.

Je sentis le regard d'un groupe d'hommes accoudés au bar se poser sur moi. C'était physique. Comme une caresse rugueuse qui me parcourait de haut en bas. Ma vulve se contracta violemment, libérant une traînée de chaleur qui coula le long de ma cuisse.

Marc serra ma main à en briser mes os.

— On y est, murmura-t-il.

Nous fîmes un pas dans l'arène. Le voyage commençait.

L'air était épais, saturé d'une odeur de musc, de sueur sucrée et de parfums coûteux qui se mélangeaient dans une atmosphère poisseuse. Chaque pulsation de la basse résonnait dans mon bassin, une onde de choc qui faisait tressaillir ma chair déjà à vif. Marc ne me lâchait pas, mais je sentais son emprise changer ; ce n'était plus seulement de la protection, c'était de la possession. Il voulait que tout le monde voie que j'étais à lui, tout en offrant ma beauté aux regards avides.

Nous nous approchâmes du bar. Mes talons claquaient sur le sol noir ciré, un bruit sec qui semblait scander mon indécence. Je portais une robe en soie liquide qui ne cachait rien de l'absence de lingerie. À chaque pas, le tissu glissait sur mes tétons durcis, les irritant délicieusement.

« Deux whiskies. Pur », commanda Marc d'une voix plus rauque qu'à l'accoutumée.

À côté de nous, un homme d'une cinquantaine d'années, athlétique, le regard sombre et prédateur, ne me quittait pas des yeux. Il ne regardait pas mon visage. Il fixait le creux de mes reins, là où la robe s'arrêtait dangereusement bas. Je sentis une goutte de cyprine couler lentement le long de mes lèvres intérieures, une trace brûlante de mon excitation. Je ne savais plus si j'avais honte ou si je voulais hurler de plaisir.

« Vous êtes nouveaux », affirma l'homme. Ce n'était pas une question. Sa voix était profonde, une vibration qui me fit serrer les cuisses instinctivement.

Marc se tourna vers lui, son verre à la main. Il ne recula pas. Au contraire, il avança son bassin contre ma hanche, me forçant à faire face à l'inconnu.

« Ça se voit tant que ça ? » demanda Marc, un sourire provocateur aux lèvres.

« Vous avez cette odeur d'urgence. Celle de ceux qui ont trop attendu. » L'homme fit

un pas de plus, entrant dans notre espace vital. Il tendit une main vers moi, sans me toucher encore, laissant la chaleur de sa paume irradier contre mon épaule nue. « Je m'appelle Franck. Et ta femme est une insulte à la tempérance, l'ami. »

Marc but une gorgée de son whisky, ses yeux brûlant d'un feu nouveau. « Ne te gêne pas pour lui dire. Elle a besoin de savoir à quel point elle est obscène ce soir. »

Le choc de ces mots me transperça. Marc, mon Marc, celui qui m'avait aimée avec tant de douceur pendant vingt ans, me livrait en pâture. Mon cœur s'emballa, cognant contre mes côtes comme un animal en cage. Franck posa enfin sa main sur mon épaule. Sa peau était rugueuse, calleuse, une sensation brutale qui me fit frissonner de la nuque jusqu'aux talons.

Il descendit lentement sa main le long de mon bras, ses doigts s'attardant sur la courbe de mon sein, frôlant le bord du tissu. Je retins mon souffle. Mes poumons brûlaient.

« Tu trembles, petite chose », murmura Franck en se penchant vers mon oreille. Son souffle chaud, chargé d'alcool et de désir, me fit fermer les yeux. « C'est la peur ou l'envie d'être prise ici, contre ce bar ? »

« Je... » les mots se perdirent dans ma gorge.

Marc posa sa main libre sur ma nuque, forçant ma tête en arrière pour que je le regarde. Ses yeux étaient noirs de luxure, totalement dénués de la tendresse habituelle. Il aimait ça. Il aimait voir un autre homme me convoiter.

« Réponds-lui, chérie. Dis-lui ce que ça te fait quand il te touche comme ça. »

Ma main libre s'agrippa au rebord du comptoir. Je sentais le regard des autres clients peser sur nous. Un cercle invisible s'était formé. Franck ne perdit pas de temps. Sa

main glissa dans mon dos, descendit plus bas, et s'engouffra brusquement sous le bas de ma robe. Ses doigts rencontrèrent immédiatement l'humidité brûlante de mon sexe.

Je poussai un gémissement étranglé, la tête renversée contre l'épaule de Marc. Les doigts de Franck étaient experts, directs. Il écrasa son pouce contre mon clitoris gonflé à bloc, tandis que deux de ses doigts s'enfonçaient en moi dans un bruit de succion humide, impudique.

« Oh mon Dieu... » gémis-je, mes jambes fléchissant sous le choc électrique.

« Elle est trempée, Marc », lâcha Franck d'une voix sourde, travaillant ma chair avec une régularité de métronome. « Elle se vide pour moi. »

Marc ne répondit pas. Il posa son verre, attrapa ma main et la guida vers son propre entrejambe. Son sexe était de fer, déformant son pantalon de toile. Il me força à l'empoigner à travers le tissu, à sentir la pulsation de son sang.

« Regarde-le, Marc », ordonnai-je presque malgré moi, la voix brisée par les assauts des doigts de Franck en moi. « Regarde ce qu'il me fait... »

Franck accéléra le mouvement, ses doigts entrant et sortant de mon corps avec une force animale. Je sentais le liquide couler sur son poignet, s'étaler sur mes cuisses, une preuve luisante de ma reddition. La douleur de tant d'années de frustration se transformait en une extase violente, presque insupportable.

« Tu es une traînée, murmura Marc à mon oreille, sa voix vibrant de douleur et de triomphe. Ma petite traînée que je vais partager. »

Franck se rapprocha encore, collant son corps massif contre mon flanc, sa bouche cherchant mon cou pour y mordre la peau tendre. « Il y a une alcôve, juste là-bas, derrière le rideau rouge, souffla-t-il entre deux morsures. Je veux te voir te faire

prendre par lui pendant que je te lèche jusqu'à ce que tu ne saches plus ton nom. »

Marc croisa le regard de Franck. Un pacte silencieux venait d'être scellé. Ma vulve se contracta violemment sur les doigts de l'inconnu, un spasme de plaisir si intense que ma vue se brouilla.

« On y va », dit Marc, sa voix ne laissant aucune place à la discussion.

Il me poussa doucement vers le fond de la salle, là où les ombres étaient les plus denses. La main de Franck ne quitta pas mon entrejambe, ses doigts continuant de me violenter délicieusement à chaque pas que je faisais, me forçant à avancer les jambes écartées, offerte, ruisselante, devant les yeux de tous ces inconnus qui commençaient à nous suivre.

Le rideau de velours rouge n'était plus qu'à quelques mètres. Derrière lui, le point de non-retour nous attendait. Et je n'avais jamais autant eu envie de me perdre.

Le velours rouge se referma sur nous, étouffant les pulsations de la musique pour ne laisser place qu'à nos souffles courts et au glissement des tissus. L'alcôve sentait l'encens bon marché, la sueur froide et ce parfum entêtant de désir brut qui imprégnait chaque recoin de cet endroit. Une petite lampe à huile jetait des lueurs ambrées sur les murs sombres, découpant les silhouettes de Marc et de Franck comme deux prédateurs se partageant une proie consentante.

Marc ne me lâchait pas du regard. Ses yeux étaient deux puits de nuit, brûlants d'une fièvre que je ne lui avais jamais connue. Il me saisit par la taille, m'arrachant un gémissement quand ses doigts s'enfoncèrent dans ma chair, et me fit basculer sur le divan de cuir craquelé qui occupait le centre de la pièce.

« À genoux, sur le bord », ordonna-t-il d'une voix rauque, dépouillée de toute sa douceur habituelle.

J'obéis, mon corps n'étant plus qu'une extension de sa volonté. Mes genoux s'enfoncèrent dans le cuir froid tandis que je basculais le buste en avant, mes mains cherchant un appui, les fesses offertes à l'ombre de Franck qui se tenait juste derrière moi. Je sentais la chaleur de son entrejambe contre mes reins, une menace délicieuse, une promesse de destruction.

Marc se laissa glisser au sol, entre mes jambes écartées. Il écarta mes lèvres gonflées avec une brutalité qui me fit cambrier le dos, exposant ma vulnérabilité totale à la lueur de la lampe.

« Regarde-moi, putain. Regarde ce qu'on te fait », grogna-t-il.

Franck ne perdit pas une seconde. J'entendis le bruit sec d'une fermeture éclair, puis le glissement de la soie. Sans un mot, sans préliminaire superflu, il saisit mes hanches de ses mains calleuses et s'enfonça en moi d'un coup sec. Un cri s'étrangla dans ma gorge. C'était trop. C'était immense. Il me déchirait et me comblait à la fois, son sexe dur et étranger s'appropriant mon intimité avec une autorité sauvage.

Au même instant, la langue de Marc s'abattit sur mon clitoris.

Le contraste fut un choc électrique. La rudesse des coups de reins de Franck, qui me martelait l'utérus avec une cadence animale, et la précision chirurgicale de Marc, qui me dévorait avec une faim de loup. Ma vue se brouilla. Les larmes, ces foutues larmes de plaisir et d'abandon, commencèrent à rouler sur mes joues. Je n'étais plus une femme, j'étais un champ de bataille, un territoire conquis par deux hommes qui, à cet instant précis, ne faisaient qu'un à travers moi.

« Oui... Franck... prends-la... vide-toi dedans », souffla Marc entre deux coups de langue frénétiques.

Le rythme s'accéléra. Franck me labourait les entrailles, ses mains pétrissant mes seins avec une force qui laisserait des marques, ses doigts s'enfonçant dans ma peau comme s'il voulait y graver son empreinte. Je sentais son odeur de tabac et de mâle, je sentais Marc aspirer mes sucs, sa barbe m'irriter les cuisses, sa salive se mêler à mon humidité naturelle qui coulait à flots sur le cuir du divan.

Le son était obscène. Le claquement des corps, les grognements de Franck, les succions de Marc, et mes propres cris qui finirent par briser le silence de l'alcôve. Je n'avais plus honte. Je n'avais plus peur. J'étais dans le vrai, dans le cru, dans la vérité nue de nos désirs les plus sombres.

« Je jouis... Marc... je vais... »

Ma voix se brisa. Franck m'agrippa les cheveux, me tirant la tête en arrière pour m'obliger à offrir ma gorge, tandis qu'il portait l'estocade finale. Ses coups de reins devinrent erratiques, profonds, violents. Marc intensifia son travail, ses doigts s'enfonçant en moi aux côtés du sexe de Franck, créant une plénitude insupportable.

L'orgasme me percuta comme un train en pleine course.

C'était un spasme total, une déflagration qui partit de mon ventre pour irradier jusqu'à mes doigts crispés. Mes parois vaginales se contractèrent avec une telle force que Franck lâcha un cri rauque, sa semence m'inondant dans une chaleur liquide et envahissante. Au même moment, Marc se redressa, ses lèvres brillantes de mon plaisir, et il m'embrassa avec une fureur désespérée, goûtant sur ma langue le mélange de nos fluides et de nos sueurs.

Le silence retomba, lourd, seulement troublé par nos respirations hachées. Franck se retira lentement, le bruit de succion résonnant comme une dernière insulte à ma pudeur défunte. Il resta là un instant, lourd de son acte, avant de se rhabiller dans l'ombre, un simple hochement de tête en direction de Marc en guise d'adieu.

Marc resta à genoux devant moi. Il passa son pouce sur ma lèvre inférieure, essuyant une goutte de salive. Ses yeux étaient humides. On s'était perdus, c'était certain. On avait franchi cette ligne invisible qui sépare la passion de la dévotion absolue, là où la douleur et le plaisir ne forment plus qu'une seule et même plaie ouverte.

« Tu es à moi », murmura-t-il, la voix brisée par l'émotion. « Plus que jamais. »

Il m'aida à me rhabiller, ses gestes redevenus tendres, presque dévots. Mes jambes tremblaient tellement que je dus m'appuyer sur lui pour marcher. En sortant de l'alcôve, le bruit du club nous frappa à nouveau, mais il semblait lointain, irréel.

Nous avons traversé la salle, ignorant les regards curieux, les sourires entendus. À la sortie, l'air frais de la nuit nous gifla le visage. C'était une fin et un commencement. Notre vie d'avant, celle des silences polis et des frustrations étouffées, gisait sur le sol de cette alcôve, piétinée par l'inconnu.

En montant dans la voiture, Marc démarra sans dire un mot. Il posa sa main sur ma cuisse, là où la peau brûlait encore. Je savais que dès que nous passerions la porte de notre appartement, il me reprendrait, encore et encore, pour effacer Franck de ma chair tout en célébrant le fait qu'il l'y avait invité.

Le seuil du libertinage n'était pas derrière nous. Nous étions en plein dedans. Et c'était terrifiant. C'était magnifique. C'était nous.

FIN

Merci d'avoir lu "Objectif Désir : La Rédemption des Sens"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)